EOS

COMMENTARII
SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

GEORGIUS KRÓKOWSKI VICTOR STEFFEN
LADISLAUS STRZELECKI

Volumen XLIX 1957/1958
Fasciculus 1

WRATISLAVIAE 1958
OSSOLINEUM

CONSILIUM EDITORUM

BRONISLAUS BILIŃSKI, VARSAVIAE
GEORGIUS KRÓKOWSKI, WRATISLAVIAE — CASIMIRUS FELIX KUMANIECKI, VARSAVIAE — VICTOR STEFFEN, WRATISLAVIAE
LADISLAUS STRZELECKI, WRATISLAVIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR

WROCŁAW, UL. SZEWSKA 49
UNIWERSYTET, INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
GEORGIUS ŁANOWSKI

EOS

COMMENTARII
SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

GEORGIUS KRÓKOWSKI VICTOR STEFFEN
LADISLAUS STRZELECKI

Volumen XLIX 1957/1958
Fasciculus 1

Z księgozbioru
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

WRATISLAVIAE 1958
OSSOLINEUM

CONSPECTUS MATERIAE

	Paginae
MEMORIAE RICARDI GANSINIEC	post 4
Wolski Józef: L'État des Achéens et son expansion dans la deuxième moitié du IIe millénaire av. n. è.	5— 34
Schnayder Georgius: De exulibus et captivis tragicis	35— 63
Strzelecki Ladislaus: Miscellanea Naeviana	65— 70
Rychlewska Ludovica: De Ennii *Iphigenia*	71— 81
Swoboda Michael: De numero histrionum partiumque in comoediis Plautinis quaestiones. Pars III	83— 95
Strzelecki Ladislaus: Spicilegium Ateianum	97—100
Mantke Ioseph: De Senecae tragici anapaestis	101—122
Brożek Miecislaus: De Prudentio — Pindaro Latino. Pars posterior	123—150
Brożek Miecislaus: De Prudentii epilogo mutilo	151—154
Bieżuńska-Małowist Iza: La famille du vétéran romain C. Iulius Niger de Karanis	155—164
Gansiniec Ricardus: Ambrosii Moibani Carmen paraeneticum	165—169
Schmidtová Anežka: De Burlei *Vitarum* codicibus Bohemicis	171—181

Censurae librorum

W. H. Friedrich, *Euripides und Diphilos*, München 1953 (Barbara Józefowicz)	183—184
Chion of Heraclea, A Novel in Letters... ed. by I. Düring, Göteborg 1951 (Lidia Winniczuk)	184—185
Scaenicorum Romanorum fragmenta, vol. I, ed. A. Klotz, Monachii 1953 (Ladislaus Strzelecki)	186—194
Pompeius Trogus, *Fragmenta*, col. Otto Seel, Lipsiae 1956 (Lidia Winniczuk) . .	194—196
S. Eriksson, *Wochentagsgötter, Mond und Tierkreis*, Göteborg 1956 (Lidia Winniczuk)	196—198
G. Highet, *Juvenal the Satirist*, Oxford 1955 (Lidia Winniczuk)	198—202
De quibusdam locis in Liddellii-Scottii Graeco-Anglico lexico emendandis (Sophia Abramowicz)	202—208

INDEX AUCTORUM

Abramowicz Sophia (Thorunii) 202
Bieżuńska-Małowist Iza (Varsaviae) 155
Brożek Miecislaus (Cracoviae) 123, 151
Gansiniec Ricardus (Cracoviae) 165
Józefowicz Barbara (Thorunii) 183
Mantke Ioseph (Wratislaviae) 101
Rychlewska Ludovica (Wratislaviae) 71
Schmidtová Anežka (Pragae Bohemorum) 171
Swoboda Michael (Iunivladislaviae) 83
Strzelecki Ladislaus (Wratislaviae) 65, 97, 186
Winniczuk Lidia (Varsaviae) 184, 191, 196, 198
Wolski Ioseph (Wratislaviae) 5

CONSILIUM EDITORUM

BRONISLAUS BILIŃSKI, VARSAVIAE
GEORGIUS KRÓKOWSKI, WRATISLAVIAE — CASIMIRUS FELIX KUMANIECKI, VARSAVIAE — VICTOR STEFFEN, WRATISLAVIAE
LADISLAUS STRZELECKI, WRATISLAVIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR
WROCŁAW, UL. SZEWSKA 49
UNIWERSYTET, INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
GEORGIUS ŁANOWSKI

Zakład Narodowy im. Ossolińskich — Wydawnictwo. Wrocław 1958. Wydanie I. Nakład 500+150 egz. Obj. ark. wyd. 16.20, ark. druk. 13+1 wkł., ark. form. A1 21,55. Papier druk. sat. kl. V, 70 g, 70×100(16), z fabryki w Myszkowie. Oddano do składania 15 X 1957, podpisano do druku 9 października 1958, druk ukończono w październiku 1958 — Wrocławska Drukarnia Naukowa. — Zam. nr 64/58. Cena zł 40.—

PIIS MANIBVS

RICARDI GANSINIEC

ALMAE MATRIS IAGELLONICAE PROFESSORIS
DIE VIII MENSIS MARTII A. D. MCMLVIII
POST SEPTVAGINTA ANNOS VITAE
LABORIS INDEFESSI ET BONAE FRVGIS PLENAE
AB INVIDA PARCA CRVDELITER E VIVIS EREPTI
VIRI INGENII ACVMINE SINGVLARI
DOCTRINA IMMENSA INEXHAVSTAQVE
ANIMO CONSTANTI INVICTOQVE

QVI LIBRORVM DISSERTATIONVM SYMBOLARVM COPIA INNVMERABILI EDITA STUDIA CVM ANTIQUITATIS CLASSICAE TVM MEDIAE LATINITATIS NEC NON LITTERARVM RENASCENTIVM PRAECIPVE APVD POLONOS VIGENTIVM MIRVM IN MODVM AVXIT PROMOVITQVE

QVI INDVSTRIA INFATIGABILI ET PRIVATA IMPENSA TOTAM SERIEM LIBRORVM PERIODICORVMQUE TYPIS EXCVDENDAM EDENDAMQVE CVRAVIT

QVI AD ANTIQVITATIS STVDIA COGNITIONEMQVE APVD NOSTRATES PROPAGANDA PERMVLTVM CONTVLIT ET IMPRIMIS PERIODICO q. i. „FILOMATA" EDENDO EIVSDEM AMOREM IVVENTVTIS POLONAE ANIMIS INSTILLAVIT

QVI EVS NOSTRAE EDITORIS OFFICIO PER ANNOS XIV STRENVE FVNCTVS ETIAM EVS SVPPLEMENTORVM EDENDORVM AVCTOR FVIT

SOCIETAS PHILOLOGIA POLONORVM

Une opinion, avancée sous l'influence des trouvailles provenant de la Crète et présentant une plus grande valeur artistique, se frayait la voie dans la science; d'après elle la Crète avait joué dans l'Egée un rôle prépondérant dans le II^e millénaire[6]. Comme il ressortait de cette hypothèse, c'étaient les Crétois qui avaient contribué à former la civilisation de la Grèce, qui l'avaient mise sous leur dépendance politique, bien plus, qui avaient colonisé la plupart de la Grèce continentale et des îles[7]. La version de la „thalassocratie minoenne" fut le fondement du rôle de la Crète conçu de telle manière[8]. C'est grâce à une marine puissante que les souverains crétois avaient pu habiter des palais ouverts, qu'ils dominaient sur les territoires mentionnés ci-dessus. La relation de ces deux centres égéens étant conçue de cette manière, on admettait néanmoins qu'en 1400 environ les habitants de la Grèce furent en état de secouer l'hégémonie crétoise, de créer une marine, de détruire la puissance maritime de la Crète et, après la démolition des palais, de prendre possession de l'île, de la coloniser même[9]. Cette date importante qui se laisse définir avec assez de précision marqua un tournant dans la situation politique, non seulement dans le bassin égéen, mais aussi dans la Méditerranée orientale. Elle ouvre l'époque de la grande expansion des Grecs dans les territoires extraégéens qui, selon l'opinion commune, mit fin à la puissance de Cnosse, une phase de leur intense pénétration dont l'étendue est mieux définie aujourd'hui grâce au progrès des fouilles dans le Proche-Orient[10]. Cependant, il n'y avait pas d'unanimité quant à la nature de cette première expansion grecque, à savoir, si elle était économique ou bien militaire[11]. Cette question était entièrement liée à une autre, c'est-à-dire au problème de la nature des conditions sociales, économiques et politiques qui régnaient dans le Péloponnèse au temps de cette expansion, environ entre 1400—1200 ainsi qu'avant cette date[12].

---

[6] C'était A. Evans, *The Palace of Minos*, I—IV, London 1921—1935, qui a développé le plus abondamment cette opinion.

[7] Cf. H. R. Hall, *The Civilisation in the Bronze Age of Greece*[2], London 1928; H. Herter, *Griechische Geschichte im Spiegel der Theseussage*, Die Antike XVII 1941, p. 211.

[8] Cf. Wilcken, *o. c.* p. 37; Wace, C. A. H., II, p. 437; J. Pendlebury, *The Archaeology of Crete*, London 1939, p. 225; V. Ehrenberg, *Sophocles and Pericles*, Oxford 1954, p. 14.

[9] Wilcken, *l. c.* De l'opinion contraire furent Pendlebury, *o. c.* p. 82, ainsi que Schachermeyr, Klio XXXIII, p. 120, qui niaient la possibilité de la colonisation de la Crète au XIV^e siècle.

[10] Cf. H. Kantor, *The Aegean and Orient in the Second Millenium B. C.*, American Journal of Archaeology (A. J. A.) LI 1947, p. 1 ss.

[11] C'était F. Schachermeyr, *Hethiter und Achäer*, Leipzig 1935, passim, qui se prononçait en faveur de la première conception.

[12] Cf. dans cette question les remarques de Bury, C. A. H., II, p. 476 ss.; Thompson, *o. c.* p. 307 ss. Une large discussion fut provoquée par l'attitude de B. J. Bogajewski qui soutenait que ni en Grèce ni en Crète n'existaient au XV^e siècle des états, mais des communautés des tribus. Ce point de vue fut, cependant, vivement critiqué par les savants soviétiques. Cf. Majewski, *Nowy kierunek badawczy...*, Roczn. dziej. społ.-gospod. IV, p. 1 ss.

telles identifications[24]. On lui reprochait sa hardiesse dans l'interprétation des noms de personnes et de lieux, les textes hittites ne permettant pas de tirer des conclusions si extraordinaires.

Du point de vue linguistique on a, avant tout, mis en question la possibilité d'identifier „Aḫḫijawā" avec les Achéens[25]. On a contesté sérieusement la localisation dans la Grèce du pays d'Aḫḫijawā, mentionné dans les sources hittites[26]. Pourtant, il faut souligner que la géographie de l'Asie Mineure aux temps des Hittites soulève de graves difficultés, pas entièrement surmontées jusqu'ici[27]. Dans cette discussion la publication, avec commentaire, par Sommer de tous les textes hittites concernant le problème d'Aḫḫijawā, marqua un point décisif[28]. Il était clair désormais que le fondement dont on disposait, ne suffisait pas pour résoudre le problème discuté. C'est ainsi qu'on a renoncé à identifier Aḫḫijawā avec les Achéens du Péloponnèse et on a essayé de la localiser dans l'Asie Mineure, sans se prononcer décidément en faveur des côtes de l'ouest ou du sud[29], ainsi que sur l'île de Rhodes[30].

En appréciant le résultat de toute cette discussion il faut avouer que ses effets furent plutôt maigres. Les archives de Boghas-köy n'ont pas contribué à élucider la question des Achéens et le problème égéen s'enrichit d'un nouvel anneau, celui d'Aḫḫijawā, qui contribua à assombrir et à compliquer le tableau des relations régnant dans l'Egée au II^e^ millénaire av. n. è.[31] En même temps s'affermissait l'opinion d'une position dominante de la Crète par rapport à la Grèce et de l'infériorité civilisatrice de cette dernière. Pourtant les archéologues et les historiens des religions commencèrent à s'opposer à envisager de cette façon les conditions régnant dans l'Egée. Les fouilles, effectuées après la première guerre mondiale dans les territoires de la Grèce et des

---

[24] C'était A. Nehring, Gnomon V 1929, p. 585 s., qui, du point de vue linguistique, se prononçait sur la possibilité de l'identification de Lesbos et de Troie dans l'esprit de l'hypothèse de Forrer.

[25] Cf. à ce sujet les remarques de A. Götze, Gnomon X 1934, p. 179 ss., ainsi que de F. Sommer, *Hethiter und Hethitisch*, Stuttgart 1949, p. 15.

[26] Cf. le résumé de la discussion chez Schachermeyr, *Hethiter u. Achäer*, p. 132 ss.

[27] A. Götze, *Kizzuwatna and the Problem of Hittite Geography*, New Haven 1940.

[28] Sommer, *Die Aḫḫijavā-Urkunden*, Abh. Bayr. Akad. Wiss. Phil.-hist. Abt. N. F. VI 1932.

[29] L'Aḫḫijawā fut placée par E. Meyer, *Geschichte des Altertums*, II 1², Stuttgart—Berlin 1928, p. 546, en Pamphylie, par P. Kretschmer, Glotta XXI 1933, p. 213 ss., en Cilicie, par Götze, *Kulturgeschichte d. alten Orients*, p. 171, dans la partie nord-ouest de l'Asie Mineure, par K. Bittel, *Grundzüge der Vor- und Frühgeschichte Kleinasiens*, Tübingen 1945, en Ionie et en Carie.

[30] B. Hrozný, *Hethiter und Griechen*, Archiv Orientální I 1929, p. 313.

[31] Sous l'impression de la nouvelle situation beaucoup de savants qui d'abord se sont prononcés en faveur de Forrer ont rejeté son hypothèse. Cf. Wilcken, *o. c.* p. 261 s.

Le manque de sources écrites ne facilitait pas les recherches[13]. Il est vrai qu'il y avait des poèmes homériques, provenant d'un temps postérieur, ainsi que des mythes ayant pour sujet soit la Grèce soit la Crète[14]. Cependant, ces poèmes ne suffisaient pas pour nous donner une idée claire de la situation de la Grèce à la fin du II^{e} millénaire, et quant aux mythes, leur valeur et leur utilité n'étaient pas hors de discussion. En dépit des fouilles de Schliemann, on garda une attitude pleine de scepticisme envers la possibilité de les utiliser dans la reconstitution de l'histoire grecque de ce temps[15]. C'est ainsi qu'on caractérisait les aristocrates mycéniens comme des chevaliers aux moeurs rudes, voués exclusivement à la vie militaire, aux banquets et à la chasse, avides du butin procuré dans les pays plus civilisés, comme p. ex. dans la Crète[16]. L'absence des sources écrites dans la Grèce mycénienne a contribué puissamment à la formation d'une telle conception qui a prévalu dans la science depuis longtemps[17]. Par contraste, notamment, avec la Crète, avec sa richesse des textes linéaires, le sol grec n'a livré que quelques spécimens épars, d'origine crétoise, qu'on a cru provenir du butin emporté de Crète à l'occasion des invasions militaires[18]. Cet argument avait une valeur décisive dans l'appréciation de la prééminence civilisatrice de la Crète envers la Grèce et constituait un anneau important dans la chaîne des arguments qui militaient en faveur de l'opinion fortement enracinée et concernant la nature des relations réciproques de ces deux centres.

Cette image, naturellement bien superficielle, de la question nous montre la fragilité des sources qui peuvent être rapportées à l'histoire de la Grèce au II^{e} millénaire av. n. è., et les difficultés liées à leur interprétation. En dehors des problèmes soulevés ci-dessus, ce fut la question de la provenance ethnique et du rôle des créateurs de Mycènes et de l'état péloponnésien qui attira l'attention: on a cru trouver en eux les conquérants de la Crète et, d'accord avec l'épopée, de Troie. En dépit de doutes, soulevés çà et là, la majorité des savants les considérait comme des Grecs, plus précisément, des Achéens dont le rôle éminent a été souligné de la manière la plus décisive

---

[13] Cf. les justes remarques de Majewski, *o. c.*, au sujet des difficultés liées à l'interprétation des sources archéologiques. Cf. aussi sa polémique avec N. Valmin, *Rapport préliminaire de l'expédition en Messénie 1934*, Lund 1935, qui montre la fragilité de toutes les déductions surtout dans les domaines: politique et social, si elles ne s'appuient pas sur les sources écrites. Cf. K. Majewski, *Studia nad osadnictwem egejskim*, Eos XXXVII 1936, p. 225 ss.

[14] Cf. Herter, *o. c.* p. 214 ss., qui a justement souligné la difficulté de l'interprétation des légendes.

[15] C'était E. Meyer, *Die Entstehung des Judentums*, Halle 1896, p. 6, qui a développé ce point de vue avec le plus d'assiduité.

[16] Cf. W. S. Siergiejew, *Historia starożytnej Grecji*, Warszawa 1952, p. 106 s.

[17] Cf. p. ex. W. Otto, *Kulturgeschichte des Altertums*, München 1925, p. 64.

[18] Otto, *o. c.* p. 65, rem. 128.

pays limitrophes ainsi que dans le Proche-Orient[32], ont apporté une augmentation sensible du matériel archéologique, de manière à permettre d'approfondir notre aperçu de l'histoire ancienne dans une mesure inattendue jusqu'ici. Ce progrès des fouilles a jeté un faisceau de lumière sur les problèmes traités ci-dessus, c'est-à-dire sur la nature des relations existant entre la Crète et la Grèce, sur le rôle de la civilisation minoenne envers la mycénienne. Grâce à ce développement il fut possible de détacher plus précisément le matériel archéologique minoen du mycénien et de séparer chronologiquement et territorialement les sphères d'influence de ces deux centres. Peu à peu se frayait la voie l'opinion d'une différence majeure de la civilisation mycénienne de la minoenne, saisie déjà auparavant dans maintes formes architectoniques, mais aujourd'hui approfondie et étendue sur les autres domaines[33]. En même temps, il était possible de donner à l'image du développement de la civilisation de la Crète seule des contours plus distincts ce qui nous mit en état de corriger des points de vue depuis longtemps enracinés, concernant l'essor de son expansion et des formes du mouvement régressif de sa civilisation[34].

En résumant dans les termes les plus généraux les résultats de la discussion archéologique, bien entendu pas encore terminée, on y peut discerner les points essentiels suivants. Le centre crétois atteignit son apogée et entreprit l'expansion la plus vigoureuse dans le Minoen Moyen, correspondant, du moins partiellement, avec le Moyen Empire Egyptien, environ dans les années 2000—1600 av. n. è. Dans cette époque les importations minoennes paraissent en assez grand nombre en Egypte et sur les côtes de l'Asie occidentale, principalement en Syrie.

L'influence intense de l'expansion civilisatrice minoenne se faisait sentir aussi dans la Grèce continentale, avant tout dans le Péloponnèse[35]. Cependant, cette influence n'était pas profonde et elle n'a pas pu éliminer les éléments natifs. Une analyse détaillée de tout le matériel archéologique remarquablement augmenté a permis de constater une continuité ininterrompue des formes civilisatrices de Hélladique Tardif et Moyen qui dans la dernière phase —

---

[32] Cf. à ce sujet l'essai de J. Wolski, *Wschód starożytny w świetle najnowszych badań*, Ruch Biblijny i Liturgiczny V 1952, p. 109—141, 218—239.

[33] Cf. G. Rodenwaldt, Gnomon II 1926, p. 356; G. Karo, *Die Schachtgräber von Mykenai*, München 1930—1933; G. Lippold, Gnomon VII 1931, p. 643; Majewski, *Kultura aigajska*; G. Snyder, *Kretische Kunst*, Berlin 1936; J. Pilecki, *Układ heraldyczny w kulturze mykeńskiej i jego podłoże*, Światowid XVII 1936/7; F. Matz, *Die kretisch-mykenische Kultur*, Die Antike XI 1935, p. 175 ss.; *Handbuch der Archäologie*, IV, München 1950; A. J. B. Wace, Gnomon XV 1939, p. 318.

[34] K. Bissing, Philolog. Wochenschrift 1935, p. 200; *Aegyptische Kunstgeschichte*, Berlin 1934, p. 36; F. Schachermeyr, *Indogermanen und Orient*, Stuttgart 1944, p. 66 ss.; Majewski, *Nowy kierunek badawczy...*, Roczn. dziej. społ.-gospod. IV, p. 18.

[35] Kantor, *The Aegean and Orient in the Second Millenium B. C.*, A. J. A. LI, p. 1 ss.

archéologique, c'est avant tout à Mycènes, le centre classique, que l'on commença à fouiller, déjà avant la dernière guerre, mais avec un résultat plutôt négatif[43]. Ces nouveaux chantiers, proprement explorés, ont apporté une augmentation sensible du nombre de tablettes avec l'écriture linéaire B ainsi que de nouveaux vestiges du centre urbain de Mycènes, principal foyer de production et de commerce[44]. Les arguments suffisaient pour mettre en relief l'importance civilisatrice de Mycènes, si longtemps censée inférieure à celle de la Crète. Cette image presomptive s'appuyait, comme on sait, sur le manque de sources écrites d'où la thèse du caractère spécifiquement militaire de Mycènes et de la supériorité civilisatrice de la Crète. Grâce à l'activité des archéologues la science a reçu un splendide instrument et on pouvait espérer que son maniement propre assurerait, sinon la solution de l'énigme de la civilisation mycénienne, du moins un progrès constant dans les recherches.

Cependant, tous les essais, entrepris dans le temps dernier, pour déchiffrer l'écriture linéaire, tant A que B, n'ont pas réussi et furent rejetés par une critique prudente[45]. Mais la circonstance que les textes linéaires B, provenant de Cnosse, pouvaient être datés de 1400 environ et ceux de Pylos et de Mycènes du XIII^{e} siècle, a fourni, à l'aide d'un raisonnement logique, la clef permettant de résoudre l'énigme et de l'écriture B, et de la langue cachée sous cette apparence. Il serait très improbable que la langue employée en Crète se soit maintenue plus longtemps sur le continent grec que sur l'île même, d'autant plus qu'après la destruction des palais crétois en 1400, disparaissait l'égard politique qui pouvait y jouer un certain rôle. Cette considération a fait naître la supposition que l'écriture linéaire B fut écrite en grec. Pour appuyer cette conclusion on pourrait citer les 15 signes nouveaux, méconnus dans l'écriture A, ce qui a permis de supposer un changement de la langue. Un autre argument fut la distinction de Cnosse du reste de la Crète, fait daté, à la lumière des données archéologiques, de 1400 environ.

Ces prémisses ont créé le point de départ de l'essai du déchiffrement qui, entrepris par M. Ventris et J. Chadwick[46], fut couronné, à ce qu'il semble, d'un succès éclatant. Le résultat immédiat en fut la découverte d'un nouveau dialecte grec, parlé sur le continent grec et à Cnosse, du moins depuis le XV^{e} siècle[47]. La portée de cette découverte dépasse bien naturellement les

---

[43] Cf. comptes rendus de A. J. B. Wace, *Mycenae*, publiés dans J. H. S. LXXII 1952 et suiv.

[44] Wace, *Mycenae*, J. H. S. LXXIII 1953, p. 131 ss.

[45] Oświecimski, *o. c.*

[46] M. Ventris, J. Chadwick, *Evidence for Greek Dialect in Mycenaean Archives*, J. H. S. LXXIII 1953, p. 84 ss.

[47] J. Safarewicz, *Odcyfrowanie tekstów greckich w piśmie linearnym B*, Meander X 1955, p. 136 ss.

L'ÉTAT DES ACHÉENS ET SON EXPANSION DANS LA DEUXIÈME MOITIÉ DU IIe MILLÉNAIRE AV. N. È.

Par

JÓZEF WOLSKI

Les études sur l'histoire de l'Egée dans le troisième et, particulièrement, dans le deuxième millénaire av. n. è. ont permis, grâce aux fouilles inaugurées par Schliemann et Evans, d'établir d'une manière incontestable l'existence d'importants foyers de culture dans la Grèce continentale et en Crète dont le rayonnement et la portée, tant chronologique que territoriale, se laisse toujours mieux définir. Cependant, ces découvertes ont provoqué une discussion qui, loin d'être terminée, fait naître de nouveaux problèmes[1]. Elle se rapporte, entre autres, à la question de la provenance ethnique des créateurs de ces centres, de leur relation réciproque dans les domaines: social, économique, politique, religieux ainsi que civilisateur, en un mot, à des problèmes qui intéressent surtout l'historien[2]. L'objet de controverse est la question à quels faits historiquement attestés doit-on lier les violentes crises ou l'apparition de nouvelles formes civilisatrices qui se laissent saisir dans le matériel archéologique[3]. La reconstitution de l'histoire de la Crète ainsi que de celle de la Grèce porte un caractère anonyme, ce qui est la conséquence du manque des sources écrites. Si nous sommes en état d'esquisser, du reste avec difficulté, les principales phases du développement de la production ou des changements dans la structure sociale que nous révèlent les monuments, l'histoire politique privée de sources écrites se présente à nous comme un champ d'hypothèses très séduisantes d'une part, mais difficiles à vérifier de l'autre[4]. Dans ce dernier domaine on doit attribuer une signification particulière aux relations entre la Crète et Mycènes qu'on a considérées, à juste titre, comme le principal centre de la vie politique, économique et civilisatrice de la Grèce dans le IIe millénaire[5].

---

[1] A. J. B. Wace, *Cambridge Ancient History* (C. A. H.), II, Cambridge 1924, et K. Majewski, *Kultura aigajska*, Lwów 1933, citent une littérature abondante constamment croissante. Cf. aussi F. Schachermeyr, Klio XXIV 1931, p. 370 ss., 508 ss.; XXXIII 1940, p. 103 ss.' qui discute les trouvailles et les publications. De la littérature parue après la guerre G. Thompson, *Studies in Ancient Greek Society*, London 1949.

[2] Quelques opinions à ce propos ont été mises en relief en utilisant la discussion développée dans la science soviétique par K. Majewski, *Nowy kierunek badawczy w archeologii egejskiej*, Roczniki dziejów społ.-gospod. IV 1935, p. 1 ss.; *Społeczno-polityczna periodyzacja kultury egejskiej*, Archeologia I 1947, p. 203 ss.

[3] Cf. p. ex. Majewski, *Kultura aigajska*, p. 15 ss.; U. Wilcken, *Griech. Geschichte*[5], Berlin 1943, p. 36 ss.

[4] Cf. G. Glotz, *La civilisation égéenne*, Paris 1923; V. Ehrenberg, Gnomon V 1929, p. 5.

[5] Cf. J. B. Bury, C. A. H., II, Cambridge 1924, p. 482.

Enn. 100: e Klotzii editione nequaquam possis concludere, quid apud Festum (p. 333^{b}9 M., 448 L; falso Klotz pro Pauli paginae numero *449,5 L* scripsit *149,5 L.*) sit servatum, quid autem in lacuna deperierit; Klotz scribit sic: *Ennius in An⟨dromeda⟩: scrupeo — — — ost — — —*, cum sic oportuerit scribi: *Ennius in An⟨dromeda⟩ — — — tita saxo atque host — — —* nisi malueris supplementa, quae sunt certissima, in textum inferre *(Ennius in An⟨dromeda: scrupeo inves⟩tita saxo atque [h]ost⟨reis squamae scabrent⟩)*.

Enn. 103: nescio quo casu ita est factum, ut afferretur Non. 165,8, prorsus autem desideraretur alter eiusdem Nonii locus, p. 384,32, quo idem Ennianum fragmentum est servatum s. l. *rursus, retro.*

Enn. 141 sq.: pro verbis *Non. 11,7* scribi debuit *Non. 111,7.*

Enn. 249: Nonii locus p. 176,2 perperam est allatus: pro illis *superstitent, salvent* esse debuerunt verba *sospitent, salvent.*

Enn. 266: pro illis *Non. 511,32* esse debuit *Non. 510,32.*

Enn. 282: pro illis *Non. 159,28* esse debuit *Non. 159,38.*

Enn. 287: possis e Klotzii editione concludere versum Ennianum integrum esse a Festo (p. 329^{b} M., 440 L) servatum, cum in mutilato codice nihil nisi haec restent: *— — — in Telepho: quam ve — — — — — stola.*

Enn. 345 sq.: pro illis Non. *97,28* scribendum fuit hoc: Non. *197,28.*

Pacuv. 136: Testimonia ita typis excusa sunt: *PRISC. GL II 182,1: vetustissimi tamen ... solebant proferre et plerus plera plerum ... (8) Pacuvius Duloreste: „pater... perdidit"*. NON. *162,20.* Quis est, quin inde concludat versum Pacuvianum esse et a Prisciano et a Nonio servatum? Re vera autem ita est, ut versus soli Prisciano debeatur, Nonius autem p. 126,23 attulerit fragmentum Pacuvianum ex *Armorum iudicio* tractum (v. 35). Certe versus Pacuv. 136 a Nonio neque p. 126 neque ullo loco est allatus. Itaque vix possum intellegere, qui sit factum, ut mentio de Nonio Priscianeo testimonio subiungeretur.

Pacuv. 408: Inter testimonia huic versui apposita deest mentio de Lucilii v. 212 (Marx), quem ad hunc tragici poëtae locum alludere dudum est cognitum.

Sed haec hactenus; sescenta eius generis possunt afferri, sed abstinendum esse duxi, ut chartae parceretur. Quid de huius generis mendis potest dici? Equidem non dubito, quin nonnulla typothetae nebulonis incuriae sint tribuenda; sed restat quaedam pars — eaque satis magna — quae ipsius editoris exstitit culpa. Certe et hoc et illo mendorum genere efficitur, ut Klotzianae editionis testimoniis parum confidamus neque facere possimus, quin in unoquoque fragmento tractando praeter Klotzianae editionis testimonia consulamus Festi, Nonii aliorumque auctorum optime curatas editiones.

Etiam apparatus criticus, qui fragmentis subiectus est, ex eiusdem generis mendis laborat; ne sim vanus, aliquot exempla enumerabo:

Liv. Andr. 1: apparatus criticus prorsus evanuit, tamquam fragmentum secundum codicum consensum esset editum, re vera autem codices Noniani p. 365 et 473 inter sese discrepant (*males* L A^{A} B^{A}p. 473 *malas* rell. 473 et ω 365, *malos* con. Ald., Jun., Merc. *tu* om. ω 365 *dabis* ω 473 *dabit* ω 365).

Liv. Andr. 5: desideratur mentio Bentini, qui codicum Nonianorum lectionem (*rei* p. 158 *nereis* p. 335) in illud *Nerei* correxit.

Liv. Andr. 25: codicum consensu traditum est non illud *servas*, ut vult Klotz, sed *servus*; praeterea digna, quae afferretur, fuit coniectura Lindsay'i scripturam *servu's* commendantis.

Liv. Andr. 26: in apparatu critico inter alia leguntur haec: *lactandem* (!) *Hs* neque facile discernas, quid illa verba sibi velint, ni aliunde fias certior Heinsium lectionem *lactandum* commendasse.

Liv. Andr. 40: mentione digna fuit coniectura Lindsay'i hiatus tollendi causa pro illo *praeco* vocem *praedico* commendantis (*Gloss. Lat.* IV, p. 362).

par les poèmes homériques[19]. Pourtant, le manque de sources écrites n'a pas permis d'atteindre des résultats plus sûrs et toute cette série de problèmes ne put pas être résolue définitivement. Dans cette situation, la découverte des archives hittites à Boghas-köy était de nature à éveiller l'espoir d'y trouver des informations ayant rapport aux conditions ethniques et politiques, régnant dans le cercle égéen pendant la prédominance du „Nouvel Etat" hittite, environ vers 1500—1200[20]. Et en effet, peu de temps après le déchiffrement des textes hittites par Hrozný et leur partielle édition, A. Götze attira l'attention sur le terme „Aḫḫijawā", attesté dans les documents de Boghas-köy, et l'identifia avec les Achéens d'Homère[21]. Ce fut E. Forrer qui inaugura une nouvelle phase dans les recherches consacrées à élucider le problème des Achéens[22]. En combinant les données, puisées dans les autres sources, avec les informations provenant des textes hittites, il a énoncé l'hypothèse selon laquelle un puissant état achéen dont le centre se trouvait à Mycènes, existait aux XIV^{e}—XII^{e} siècles en Grèce. En développant son hypothèse Forrer prétendait avoir identifié dans ces textes quelques noms de souverains achéens ainsi que de quelques lieux, entre autres celui de Troie. Mais, malgré l'approbation enthousiaste avec laquelle son hypothèse fut acceptée au commencement, une réaction sceptique se fit sentir surtout de la part des hittitologues comme Sommer, Götze et Friedrich[23]. On observa notamment que Forrer ne disposait pas d'une base scientifique suffisante qui le mît en état d'entreprendre de

---

[19] Dans la question de la provenance carienne des souverains de Mycènes cf. Wilcken, *o. c.* p. 261. La conception de W. Georgijew, développée dans beaucoup d'ouvrages, dernièrement dans *История эгейского мира во II тысячелемии д. н. э. в свеме микенских надписей,* Вестник Древней Истории (W. D. I.) 1950, 4, p. 49 ss., à savoir de la provenance illyrique des habitants de la Grèce, particulièrement des Achéens — cf. aussi Z. Gansiniec, *Achajowie*, Nauka i Sztuka V 1947, p. 52 ss. — fut rejetée par la critique. Cf. H. Krahe, *Die Vorgeschichte des Griechentums nach dem Zeugnis der Sprache*, Die Antike XV 1939, p. 194; F. Specht, Gnomon XIV 1938, p. 332; XV 1939, p. 523; И. А. Ленцман, *Об историческом месте гомеровского рабства,* W. D. I. 1952, 2, p. 40.

[20] Cf. A. Götze, *Kulturgeschichte des alten Orients, Kleinasien*, München 1933, p. 171 ss.

[21] A. Götze, *Kleinasien zur Hethiterzeit*, Orient und Antike I 1924, p. 26.

[22] E. Forrer, *Vorhomerische Griechen in den Keilinschriften von Boghazköi*, Mitteilungen der Deutschen Orientgesellschaft LXIII 1924, p. 1 ss., et les publications ultérieures. Cf. Götze, *Kulturgeschichte d. alten Orients*, p. 171 ss. et les remarques. C'était S. Przeworski qui consacra quelques articles à ce problème: *Les problèmes mycéniens et les textes hittites*, Eos XXVII 1924, p. 89 ss.; XXVIII 1925, p. 1 ss.; *Grecs et Hittites*, Eos XXX 1927, p. 428 ss.; ainsi que K. Zakrzewski, *Na drodze do odtworzenia historii Achajów*, Kwartalnik Klasyczny III 1929, p. 17 ss. Ces auteurs subirent l'influence de l'hypothèse de Forrer.

[23] F. Sommer, *Die Aḫḫijavā-Urkunden*, Abhandlungen d. Bayr. Akad. d. Wissenschaft. Phil.-hist. Abteil. N. F. VI 1932; Götze, *Kulturgeschichte d. alten Orients*; J. Friedrich, *Werden in den hethitischen Keilinschriften die Griechen erwähnt?*, Kleinasiatische Forschungen I 1, Weimar 1927.

Enn. 63 sq.: apparatus critici nec vola restat nec vestigium, tamquam fragmentum (bis a Nonio allatum p. 402 et 515) secundum codicum consensum esset editum, cum reapse discrepent inter sese codices (*longique* p. 402 *longinque* p. 515, *ab domo* p. 402 *a domo* p. 515).

Enn. 164: caret locus prorsus apparatu, tamquam si omnia recte in codicibus Nonianis (p. 224, 466, 504) essent tradita; reapse eget locus apparatu hoc fere modo composito: *hecubae heu* L^1, *hec. eheu* F^3, *hec. heu* B^A p. 224, *miserum* ω p. 504 C^A p. 466, *sanguen* om. L^1 p. 466 L A^A p. 504 *sanguinem* L A^A B^A C^A p. 504.

Enn. 278: in enumeranda codicum inter illa *atque* et *neque* discrepantia omisit editor mentionem illius D^A, omisit mentionem pravae scripturae *utendos* in codicibus C^A D^A servatae.

Enn. 287: in Geelii coniectura afferenda mendum editores commiserunt pro illo *cum* illud *eum* scribentes.

Enn. 295: nequaquam neglegendae fuerunt coniecturae eorum, qui versum pro septenario trochaico habuerant atque nonnulla mutari aut suppleri voluerant.

Sed iam sat sit exemplorum; manifestum est nonnulla horum mendorum sola typothetarum culpa exstitisse, sed partem quandam eorum ipsis editoribus crimini esse dandam apparet. Utcumque fuit, quis potest plane confidere apparatu critico tam neglegenter edito?

Quod ad fragmentorum textum pertinet, scatere eum scito multis mendis, quae procul dubio typothetarum culpa irrepserint; atque haec quidem menda eius sunt generis, ut fragmenta aut nullo modo possint intellegi aut prave perverseque possint intellegi, ni alia consulatur editio. Ne sim vanus, quis, quaeso, poterit Naevii versum 1 intellegere, ni vocem *lingua* esse omissam alia editione consulta certior erit factus? In Naevii v. 8 verbum *feras* pro *ferat* foede in textum irrepsit. Quid de Ennii versu 145 sic edito: *Saeviter fortunam ferro cernant de victoria* dicam? Possis iurare illud *cernant* esse lectionem censensu codicum traditam, cum in apparatu critico silentium sit; at alia editione collata verbum *cernunt* probam esse lectionem videbis. Quis potest *Medeae* Ennianae v. 210 in Klotziana editione sic typis excusum: *victi petebant pellem inauratam arietis* probe intellegere, cum illud *victi* pro *vecti* prave sit in textum illatum? Quis recte intelleget Ennii versum 269 (*Ego deum genus semper dixi et dicam caelitum*), nisi inter voces *genus* et *semper* verbum *esse* excidisse aliunde compererit? Pacuvii v. 408 a Klotzio sic est editus: *Nerei repandirostrum incurvicervicum genus;* cum vox *genus* praeterea et apud Quintilianum (I 5, 67) et apud Varronem (*de ling. Lat.* V 7) secundum Klotzium occurrat, nihil videtur impedire, quominus eam esse lectionem codicum consensu traditam credamus; at codicum consensu tradita est vox *pecus*, quae in aliis editionibus probe legitur[24]. Plura eiusmodi enumerare taedet; ut iam supra monui, ob haec menda culpandus est typotheta. Sed maxime doleo, quod editores libro typis excuso *Erratorum tabulam* addere neglexerunt.

De ipso fragmentorum textu a Klotzio constituto pauca dicam, etsi saepius aliter atque Klotz sentio. Sed scias accidisse, ut Klotz multas disputatiunculas ad tragicorum textum corrigendum constituendumque pertinentes — loquor praecipue de disputationibus post annum 1945 publici iuris factis — non nosset. Imprimis Naevii Enniique fragmentis tractandis docti impigro studio se dediderunt, qui aut textum emendaverunt aut certe coniecturas proposuerunt, quae in apparatu critico utique afferri debuerunt. Marmoralei librum de Naevio[25] Klotz non novisse videtur; Scaevola Mariotti de Naevii versibus egit his: 11, 16, 26 sqq., 40, 41 sq., 49[26]; ad v. Naevii 16 R(= 18 Kl.) etiam Leo[27], Wistrand[28], Otto Skutsch[29] memorari de-

---

[24] Verbo admoneo Klotzium eodem Varronis loco (V 7) ad Pacuvii versum 186 adscripto rite illud *pecus* scripsisse.

[25] Cf. supra adn. 3.

[26] S. Mariotti, *Contributi al testo dei frammenti scenici di Nevio*, Studi Urbinati A. XXIV N. S. B. 1950, Nr 1—2, p. 174 sqq.

[27] F. Leo, *De tragoedia Romana observationes criticae*, Gottingae 1910, p. 6 sq.

[28] Göteb. Högsk. Årsskr. LII 1946 1, p. 9.

[29] O. Skutsch, *Two Notes on Naevius*, Class. Rev. N. S. I 1951, p. 145 sq.

buerunt; ad Naevii v. 31 sq. R(= 33 sq. Kl.) desideratur mentio Leonis, qui meros dimetros trochaicos catalecticos agnovit (*o. c.* p. 13). Sebastianus Timpanaro, qui Ennii versus tragicos 7, 43, 121, 124, 141, 287, 321, 326, 383[30] prospero successu tractaverat, nequaquam praeter-eundus fuit; idem dicendum est de Scaevolae Mariotti observationibus ad Ennii versus 57 sq., 70 sq., 246/48 pertinentibus[31]; ad Ennii locum 381 sq. mentio de Ottone Skutsch[32] desideratur[33].

Sed ut omittam eorum virorum symbolas, etiam alia fragmenta dubitationem movent; nonnulla indicare placet:

Naev. v. 13 R. = 14 sq. Kl.: pro eo ut fragmentum in duorum senariorum iambicorum discerperetur frusta, melius fuit salva codicum scriptura cum Lindsay'o[34] integrum versum Reizianum dimetiri.

Naev. v. 41 sq.: Klotz Ribbeckio praeeunte eos versus septenariis trochaicis inclusit hiatu foedo admisso atque aliquot vocibus contra codicum fidem mutatis transpositisque, cum ei praesto essent septenarii anapaestici a Buechelero agniti, a Lindsay'o editi, qui salva fere codicum scriptura digererentur.

Enn. v. 127: Non possum intellegere, cur Klotz hunc versum pro septenario trochaico habuerit, cum probus esset octonarius iambicus (*lavēre*) ita, ut duo octonarii iambici (v. 126 et 127) deinceps se exciperent.

Enn. v. 239: Klotz nulla necessitate coactus post verbum *inspice* hiatum (Iacobsohnianum scilicet) statuit; si quis pro tradito *fit* Keilii coniectura probata *fiat* scribit, nullo hiatu admisso optimos adipiscitur septenarios trochaicos.

Enn. v. 247: Klotz Bothium secutus, sed contempto Fruterio, qui pro tradito *mihi* illud *mi* commendaverat, sic versum edidit: *Mihi ausculta, nate: pueros cremitari iube* senarium iambicum se esse dimensum dicens; at pravus est senarius vel potius nullus est versus. Tetrametrum creticum Lindsay dimensus erat.

Enn. v. 249: Klotz sic hunc locum edidit: *Regnumque nostrum ut sospitent superstitentque* — ⏑̲ atque agnoscendum esse octonarium iambicum dixit. At si quis non illa — ⏑ ⏑̲, sed — ⏑̲ deesse dicat, non octonarium, sed septenarium iambicum agnoscat necesse est.

Enn. v. 361: Vix possum intellegere, cur Klotz fragmentum *ut tibi Titanis Trivia dederit stirpem liberum* pro mutilato octonario iambico habere, quam integrum septenarium trochaicum agnoscere maluerit.

Enn. v. 386: Klotz sic edidit: *Parentem et pa⟨triam di servate⟩ sospitem* Scaligerum secutus, quamquam senarii tragici quintus iambus cretica voce in exitu stante suspectus videtur esse[35]; tutius fuit scribere haec: *Parentem et pa⟨triam di servetis⟩ sospitem.*

Pacuv. v. 86 sqq.: E Ribbeckiano ampliore fragmento (fr. VI) Klotz tria effecit fragmenta (VI^a, VI^b, VI^c); laudo virum doctissimum, quod versum 89 (fr. VI^b) e medio fragmento Ribbeckiano eripuit, nam re vera hoc fragmentum cum versibus 86 sq. et 90 nihil commune habere videtur. Sed audacis est id ad philosophiam naturalem referre, praesertim cum Scaliger hoc fragmentum (*Solisque exortu capessit candorem, occasu nigret*) ad speluncae descriptionem magno cum mentis acumine rettulerit atque versui 99 (*est ibi sub eo saxo penitus strata harena ingens specus*) subiungi iusserit.

---

[30] S. Timpanaro, *Per una nuova editione critica di Ennio*, Studi Ital. di filol. class. N. S. XXI 1946, p. 41 sqq.; XXII 1947, p. 33 sqq. et p. 179 sqq.; XXIII, 1949, p. 5 sqq.

[31] Mariotti *Lezioni su Ennio*, passim.

[32] O. Skutsch, *Enniana II*, Class. Quart. XLII 1948, p. 94.

[33] Verbo admoneo etiam symbolas ad fragmenta tragica a me factas Klotzio ignotas fuisse.

[34] W. M. Lindsay, *Early Latin Verse*, Oxford 1922, p. 279, adn. 2.

[35] Conf. F. A. Lange, *Quaestiones metricae*, Diss. Bonnae 1851, (imprimis p. 19 sq.) et L. Strzelecki, *De Senecae trimetro iambico quaestiones selectae*, P. A. U. Rozpr. Wydz. Filol. LXV 3, Kraków 1938, *Append.*, p. 94 sqq.

xima cum probabilitate conici potest eam fabulam Lucretio haud fuisse ignotam. Itaque omnia videntur indicare Lucretium in Iphigeniae fatis enarrandis Ennianam esse imitatum tragoediam et quidem eam, quae Euripidis fabulae ei responderet parti, quae versus 1—1577 contineret. Quo factum est, ut in eam veniret Lucretius opinionem Iphigeniam re vera esse hostiae instar mactatam.

Wratislaviae

(I 21,7): *Non verba autem sola, sed versus prope totos et locos quoque Lucretii plurimos sectatum esse Vergilium videmus.*

Utcumque est, quamquam animus magis inclinat, ut Lucretius pro Vergilii auctore habeatur, utriusque poetae fontem certe puto Ennium fuisse, cuius notitia aut per Lucretii carmina aut recta via ad Maronem permanavit.

mycénienne aux changements, accomplis dans la structure sociale et économique de la Grèce mycénienne, ainsi qu'aux systèmes des forces politiques en vigueur dans ce territoire. C'était sans doute l'exploration insuffisante du Péloponnèse et surtout le manque des sources écrites qui en furent les principales causes.

Le second domaine dont les résultats appuyaient ceux qu'avait atteints l'archéologie fut l'histoire des religions. Le progrès des fouilles et une meilleure analyse des sources archéologiques contribuèrent puissamment à modifier les points de vue relatifs à la formation de la religion grecque, à en indiquer les sources, indépendantes de l'influence minoenne. A mesure que le matériel archéologique affluait, on était en état de constater que la religion grecque avait conservé un caractère distinct, qu'elle était imbue d'éléments natifs, façonnés, bien entendu, sous l'influence de stimulants, empruntés à la Crète[40]. Une nouvelle image des civilisations égéennes se dessinait à la lumière des données puisées dans les monuments. La découverte de la composante mycénienne, repoussée jusqu'ici au second plan par la Crète, fut son trait le plus significatif. Dès lors il fut possible d'assigner aux Mycéniens, dans le II^{e} millénaire, un rôle indépendant qui, après une période de supériorité de la Crète, jusqu'à la moitié du II^{e} millénaire, s'accentuait depuis avec une force toujours croissante dans l'Egée et dans les pays de la Méditerranée orientale.

C'est, sans aucun doute, la découverte, en 1939, à Ano Englianos, lieu identifié avec l'antique Pylos d'Homère, d'un somptueux palais, construit d'après un schéma mycénien, avec des archives contenant environ 600 tablettes couvertes de l'écriture linéaire B, qui a inauguré une ère décisive dans tout ce problème[41]. Ce fait incontestable a sapé une fois pour toutes l'opinion de l'infériorité présumée de Mycènes en comparaison avec la Crète. C'était sur le territoire de la Crète, principalement à Cnosse, que l'on avait trouvé en quantité considérable des spécimens de l'écriture. Ces archives étaient écrites dans quelques systèmes différents, à commencer par l'écriture pictographique jusqu'au linéaire. Le dernier est connu sous deux espèces un peu différentes dont la plus ancienne est appelée A, la plus jeune B. La transition de l'écriture A à B fut communément datée à environ 1400[42].

Bien que la découverte d'Ano Englianos n'ait pas pu être exploitée dans toute son étendue à cause de la guerre mondiale, néanmoins il faut admettre qu'elle a sérieusement influencé les recherches archéologiques et le projet de nouvelles fouilles en Grèce. A côté de Pylos, avec son riche butin

---

[40] Cf. nombreux travaux de M. P. Nilsson, dernièrement *The Minoan-Mycenian Religion and Its Survival in Greek Religion*, Lund 1950.

[41] Cf. C. W. Blegen, *The Palace of Nestor*, A. J. A. LIX 1 1955, p. 31 ss.

[42] Cf. à ce sujet les remarques de S. Oświecimski, *Czy pismo kreteńskie jest już odczytane?*, Meander V 1950, p. 243 ss.

de déduire que les Hittites traitaient Aḫḫijawā comme une puissance *sui generis*, qu'ils lui assignaient une position dans la hiérarchie politique du temps[54]. Si l'on observe à cet égard quelque hésitation dans la nomenclature, il est à supposer que la nouveauté relative de cette puissance en fut la cause, Aḫḫijawā ne pouvant pas rivaliser avec les Etats tels que l'Egypte, la Babylonie, l'Assyrie, Hatti avant tout[55].

D'autre part il faut souligner qu'il y a peu de probabilité de pouvoir placer l'Etat dont le souverain fit son apparition en Asie Mineure une fois seulement — d'après les sources hittites — justement sur ce territoire. Il faut chercher son emplacement évidemment en dehors de l'Asie Mineure, circonstance soulignée aussi par les textes hittites qui citent à plusieurs reprises la mer et la communication maritime à l'occasion des relations unissant le pays de Hatti et celui d'Aḫḫijawā[56]. C'est donc l'identification linguistique, possible grâce à la découverte de Ventris, qui s'oppose à ce qu'on enferme le centre de l'Etat d'Aḫḫijawā dont parlent les sources hittites, dans les cadres de l'Asie Mineure. Dans ces conditions on peut se demander, où il doit être placé en réalité. Trois possibilités sont à envisager, à savoir Rhodes, Chypre et le Péloponnèse[57].

De ces trois suppositions c'est Rhodes qui attira le plus tôt l'attention et fut l'objet des investigations. Sa position insulaire qui satisfaisait dans une certaine mesure les exigences posées par les textes hittites, les données toponomastiques témoignant de la présence des Achéens sur son territoire, tout cela formait, semblait-il, une base suffisante à faire valoir cette hypothèse. Cependant, les arguments qui peuvent être élevés contre elle, sont de façon à ébranler la foi en sa validité. A la lumière des sources archéologiques l'île de Rhodes n'a pu être conquise et colonisée par les Achéens qu'en 1400 environ[58], date de l'écroulement de la puissance crétoise. Nous voici devant le fait incontestablement confirmé par les archives hittites que le contact de l'état d'Aḫḫijawā avec les Hittites venait d'être noué au commencement du XIV^{e} siècle, sous le règne de Shouppiloulioumа (env. 1380—1340). Ce sont les moments de nature chronologique qui s'opposent, vu la consolidation

---

[54] Cf. l'analyse des textes hittites du point de vue de l'historien, donnée par Schachermeyr, *o. c.* La critique de Götze, Gnomon X, p. 180, est influencée par son parti pris et c'est pourquoi elle ne peut pas satisfaire.

[55] Telle opinion, comme il semble juste, fut exprimée par Schachermeyr, *o. c.* p. 47 ss.

[56] Les passages relatifs sont cités commodément par Schachermeyr, *l. c.*

[57] Ce problème fut discuté en détail par Schachermeyr, *o. c.* p. 122 s.

[58] Cf. Schachermeyr, *o. c.* p. 131; К. М. Колобова, *Из истории раннеегейского общества,* Изд. П. Л. Л. М. 1951, n'apporte rien de nouveau à cette discussion en continuant d'être partisan des théories erronées de Marr. Cf. K. Majewski, Archeologia V 1954, p. 219 ss.

Acc. v. 100: Displicet versus exitus *Quot luna circulos* propter quinti pedis iambum; equidem integrum senarium iambicum *quot luna circulos annuo in cursu institit* vocem *circulos* per syncopen legendo agnoverim[36].

Acc. v. 127: Vix potest cuiquam probari textus a Klotzio constitutus *Minervae donum | armipotenti | abeuntes Danai dicant* atque pro octonario iambico habitus, quia in textu per coniecturas constituto (*armipotentes* ω, *danai abeuntes* ω) hiatum — idque bis — nequaquam licet admittere.

Haec exempla sufficiant. De re metrica fragmentorum in universum haec possunt dici: optime legentibus Klotz consulere voluit, cum in uniuscuiusque fragmenti margine adscribere constituit siglis certis quibusdam adhibitis, quod metri genus esset agnoscendum. Multis tamen fragmentis sigla, quae dico, non sunt addita, conferas velim vel hos versus: Naev. 30, 34, 44, 60; Enn. 18, 112, 139 sq., 176, 181 sq., 229 sqq., 234, 281, 283, 372, 380, 402; Pacuv. 37, 55, 83 sqq., 104 sqq., 112, 142; Acc. 54 sq., 153, 269 sq., 325, 391[a] sqq., 405 sq., 442, 481, *Ex. inc. inc.* 90, 223[a] et plurimos alios. Si breve fragmentum in censum venit, cuius metrum vario modo potest explicari, sigla metrica desiderentur necesse est, sed in supra allatis exemplis cum versibus res est, de quorum natura dubitari nequit. Itaque sive typothetae sive ipsius Klotzii culpa sigla illa metrica sunt omissa, legentium commodis parum esse consultum apparet. Idem fere dicendum est de notis correptionem iambicam indicantibus, quae interdum desiderantur, confer exempli gratia Liv. Andr. 11, Pacuv. 176, Acc. 56, 133. Hiatum Klotz hic illic admisit eamque rem in *Praefatione* p. 14 sqq. fusius exposuit. Equidem non is sum, qui eam rem viro doctissimo vitio dem[37], sed nonnullos hiatus audaciores esse quam quibus confidamus, puto, cf. Naev. 41, Enn. 239, Acc. 127 e. q. s. s.

Nonnulla fragmenta Klotz certis quibusdam tragoediarum personis attribuit; idem etiam Ribbeck fecerat, sed cum in libro de tragoedia Romana liberae rei publicae[38] unumquodque fere fragmentum certae cuidam personae argumentando vel certe divinando assignavisset, in ipsa editione admodum cautum se praestiterat persona nusquam notata nisi ubi in testimonio diserta eius mentio erat facta aut ubi ex accuratissima cum tragoedia Graeca comparatione res erat manifestissima. Klotz ducis sui vestigia deseruit atque permulta fragmenta certis quibusdam personis attribuit, quamvis neque in testimoniis quicquam certi invenisset neque tragoediam Graecam in comparationem vocare potuisset; mallem Ribbeckianam cautionem editor Monacensis esset imitatus, ut legentes possent scire, quae personarum notae essent certissimae. At contra quamquam — ut dixi — Klotz liberius rem gerebat, hic illic personas notare neglexit idque in re certissima; ut exemplis utar, *Andromedae* Ennianae fr. I personae nota caret, etsi verba esse Andromedae e Varronis loco satis superque elucet[39]. Idem dicendum est de *Cresphontis* Ennianae fr. VI, quod ipsius Cresphontis verba continere ex Auctoris *ad Herennium* loco II 25, 39[40] manifestissimum est.

Sed iam finis sit. Varia mendorum enumeravimus genera, e quibus nova tragicorum Romanorum editio laborat, multa enumeravimus, quae corrigi aut mutari deberent. Certe nemo mirabitur, si dixero haec: Klotziana editio non ea est, quae in Ribbeckianae editionis locum digne succederet, non ea est, quae Ribbeckianam editionem e virorum doctorum manibus extorqueret. Quicumque tragicorum Romanorum reliquiis operam dabit, facere non poterit, quin praeter Klotzianam editionem Ribbeckianam consulat atque Nonium Festumque Lindsayi, Ennium Vahleni aliasque editiones comparet.

---

[36] *Quot luna circlos annuo in cursu institit* (Ribbeck)
quot luna circos annuo in cursu institit (Lindsay).

[37] Hac in re ab Ottone Skutsch (cf. Gnomon XXVI 1954, p. 467) dissentio.

[38] *Die römische Tragödie im Zeitalter der Republik*, Leipzig 1875.

[39] *De lingua Lat.* V 19.

[40] *nam ita pro suo iure hoc exemplo utentem Cresphontem Ennius induxit, quasi iam satis certis rationibus ita esse demonstrasset.*

c) *Maximianus et ipse nihil :/ illa nihil, quia facta manu,/ hic, manuum quia facta colit,/ frivola utraque et utraque nihil,* etc.

Similiter actorum locus ille, quo praefectus martyres admonebat, ne sibi resisterent neve obstinato essent animo, sed sua sponte deis patriis sacrificarent, Prudentio idoneus visus est, quem pluribus evolveret versibus (v. 97—125) ac praetorem declamare faceret atque Eulaliam iam blanditiis iam minis ab insania avertere laborare.

Sed praefecti et martyris verba in longos sermones atque orationes explicata imprimis hymnis *Perist.* II, V, X inveniuntur.

Actorum Laurentii martyris, qui hymno *Perist.* II a Prudentio laudatur, hoc fere est argumentum: Laurentius diaconus ecclesiae Romanae thesauris praepositus a praefecto urbi, qui magnas divitias in thesauro esse credebat, vocatus est et thesauri copias tradere iussus. Quas ut disponere et computare posset, trium dierum moram exoravit, deinde pauperum, viduarum et virginum omnique morborum et debilitatis genere afflictorum turbam, quorum inopiae ecclesiae remediis subveniebatur, ad praefectum adduxit, haec esse dicens ecclesiae thesauros. Quibus verbis praefectus irrisus atque iratus Laurentium necari iussit.

Quod argumentum poeta sescentis fere exposuit versibus. Neque enim satis futurum fuisse putavit, si quae gesta essent, simpliciter rettulisset[25], sed et lyricis quibusdam carmen amplificavit versibus et longioribus cum praefecti tum Laurentii orationibus: facit igitur praefectus ad Laurentium verba, thesauros ut sibi tradat, expostulans (v. 57—108); cui Laurentius pluribus respondet, dum tridui moram poscit (v. 113—132). Tum ecclesiae thesauros pauperes illos et aegrotos praefecto demonstrans integram fere homiliam declamat, qua vana esse auri pondera viliaque huius saeculi bona exponit, si cum doctrinae Christianae et virtutum pretio comparentur (v. 185—312!). Ad quae praefectus minans pluribus respondet (v. 313—356). Sed et Laurentius, dum igne coquitur, preces ad Deum fundit, quibus tamquam nova oratione de veterum deorum cultu vano ac sordido Roma pellendo loquitur (v. 413—484).

Itaque maiorem carminis partem orationibus legimus expletam: ex quibus Prudentium carmina composuisse videmus et poetam et rhetorem.

---

[25] Qua ratione Prudentius carmina composuerit ut illustretur, non ab re esse arbitramur ipsius carmen *Perist.* II cum Ambrosii hymno de Laurentio martyre comparare; nam Ambrosius hymnum triginta duobus, ut consuevit, versibus absolvit et carmen tamquam subito abruptum composuit, cum eo loco finisset, quo Laurentius igni adustus carnifices vocat, ut se convertant altera corporis parte satis crematum ac devorent: Prudentius autem quamvis Ambrosii hymnum manifesto imitatus carmen suum iisdem componeret versibus, quibus Ambrosius, dimetris dico iambicis acatalectis, non eodem tamen modo hymni rettulit argumentum, sed ut hymno *Cathem.* I Ambrosii hymnum brevem demonstravimus a poeta latius esse explicatum, ita hoc carmen longis orationibus copiosius factum.

Haec fere habui, quae de nova tragicorum fragmentorum editione scriberem, non quo pios Klotzii post librum editum defuncti manes laederem (Klotzium dico, qui olim iustum benignumque nonnullarum mearum disputatiuncularum iudicem se praestiterat) aut memoriam eius maligne carperem, sed ut legentium commodis consulerem atque ut inservirem veritati, per quam solam lux litteris effulget. Praeterea sperare licet ea, quae scripsi, usui fore superstitibus editoribus, si quando haec editio iteratis curis in lucem emittatur[41].

Ladislaus Strzelecki (Wratislaviae)

Pompeius Trogus, Fragmenta, collegit Otto Seel. Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri MCMLVI (Lipsiae et Berolini in aedibus B. G. Teubneri et Academiae Litterarum ad opus societatis), pp. 208.

Historiae nec non litterarum Romanarum studiosi gaudio maximo atque admiratione afficientur, cum novam Pompei Trogi *Fragmentorum* editionem cognoverint. Optatissimum enim omnibus evenit, ut collectio nova fragmentorum Pompei Trogi auctior, accuratior tam diu iam desiderata in lucem prodierit. Quae editio ad amussim fere saeculo ab ultima et recentissima editione, quae a. 1853 Augusti Bielowski cura Leopoli typis impressa est, distat. Quod editio Teubneriana anno 1956 in lucem prodiit, Polonis imprimis non iniucundum evenit: Augustus Bielowski anno 1856 mortuus est: libellus igitur, quem manibus tenemus, tamquam in ipsius editoris honorem iuris publici factus esse videri potest.

Quamquam enim Bielowski in editione fragmentorum elaboranda erravisse critici demonstraverunt, Seel tamen opus eius silentio non praetereundum putat, merita eius non negat, editionem Leopoliensem viros doctos ad investiganda Trogi fragmenta incitasse docet.

Sed de his hactenus: iam novam editionem attentius intueri eamque diligentius examinare iuvabit.

Libellus duabus e partibus constat, quae inscribuntur: „Praefatio editoris" (pp. V—XX) et „Pompei Trogi Fragmenta" (pp. 1—187: „Testimonia"; „Fragmenta De animalibus" fr. 1—14; „Historiae Philippicae" fr. 15—170).

Quibus subiunguntur: „Conspectus librorum saepius laudatorum eorumque abbreviationes" (pp. XXI—XXII), „Conspectus numerorum, quibus Augustus Bielowski in sua editione (Leopoli 1853) fragmenta notavit, cum numeris huius editionis" (p. XXIII), „Index locorum" (pp. 188—193), „Index nominum rerumque praecipue memorabilium" (pp. 194—208).

In dilucida pressaque praefatione Otto Seel vir de Trogo et Iustino optime meritus primum collectionem fragmentorum ab Augusto Bielowski editam accuratissime descripsit atque opinionem iudiciumque virorum doctorum (qui sunt: Jacobus Bernays, Alfredus von Gutschmid, G. Gundermann) secutus eorumque dissertationibus nisus fragmenta, quae a Bielowski e *Chronicis sumpta* addita erant, omittenda demonstravit; merita autem eius non negavit, conspectum numerorum, quibus Bielowski fragmenta in sua editione notaverat, addidit (p. XXIII) et recte fecit, nam fragmenta Trogi adhuc a studiosis secundum editionem Bielowscianam laudari solent. Deinde S., quomodo ipse collectionem fragmentorum auxerit, explicat. Duabus enim editionibus collatis atque inter se comparatis vides editionem Leopoliensem 53 fragmenta continere: omissis tamen iis, quae spuria, falsa, erronea viri docti habuerunt, vix 19 restant, quae Trogo tribuantur; editio Teubneriana iam e 170 fragmentis et 12 testimoniis constat; multo auctiorem novam editionem esse iam vides; unde igitur tam multa fragmenta decerpta sint, iure recteque quaeri potest.

---

[41] Notae mihi sunt tres editionis Klotzianae censurae, quas hi viri scripserunt: Otto Skutsch, Gnomon XXVI 1954, p. 465 sqq.; W. Beare, Class. Rev. N. S. V 1955, p. 170 sq.; A. Ernout, Rev. de Philol. XXX 1956, p. 133 sq. His editio Klotziana probata est, ille eius vitia accuratissime indicaverat atque iure castigaverat.

hymnorum de coronis pluribus confirmatur exemplis, ubi Prudentius non solum quae in fontibus secundum rerum naturam ac veritatem composita invenerat, referre non omisit, sed etiam quas ex iis ipse sibi rerum imagines animo effinxit, etiam fastidiosas accuratius describere non dubitavit.

Neque enim continere se potuit, quin in *Perist.* II singula describeret hominum claudorum ac debilium genera[41], Laurentiumque enarraret vivum in catasta fervefacta positum atque adustum iudicem appellavisse, ut se tamquam carnem assam verteret experireturque, an satis coctus esset (v. 399 sqq.).

Eulaliam quoque, quamvis iuvenilem, poeta in os praetoris sputa iacere deorumque simulacra et sacrificia dissipare ac pedibus conculcare voluit (*Perist.* III v. 126 sqq.), tum in rogo corpore nudato ardentem accuratius descripsit: itaque et crinem per iugulum humerosque defluentem virginis pudibunda tegere et flammam crepantem in faciem eius volare atque ore bibi, tamquam ipse vidisset, ordine enarravit (v. 151 sqq.).

In *Perist.* IV Encratis, quamquam a tortore carpta, viva tamen mansit: hanc poeta ut animo sibi finxit membris laceratis et papilla abscissa, ita carmine quoque rettulit vulneribus crudis ac diu putrescentibus laborantem (v. 121 sqq.). Quae haud scio an in pictura quadam expressa spectaverit, quippe qui v. 137 sq. scripserit: *Vidimus partem iecoris revulsam/ ungulis longe iacuisse pressis.* Vidisse igitur Encratidis effigiem ipse declarare videtur.

Similiter quae *Perist.* V, v. 333 sqq. de Vincentio martyre legimus ad rerum naturam singillatim fere expressa non esse videntur nisi picturae cuiusdam descriptio accuratissima. En audias quaeso: *Coire toto ex oppido/ turbam fidelem cerneres,/ mollire praefultum torum,/ siccare cruda vulnera:/ Ille ungula-*

---

verborum ambagibus per singula depingit. Quibus similia sunt, quae *Cathem.* VII, v. 148 sqq. de Ninivitis ieiunantibus leguntur, et *Cathem.* XI, v. 53 sqq. de Christo in ventre Mariae, et *Cathem.* XII, v. 109 sqq. de innocentium caede. Cf. etiam *Cathem.* II, v. 81 sqq.; 89 sqq.; sed et *Hamart.* 582 sqq. de viperarum coitu ac progenie: *Psychom.* 49 sqq. de Libidine a Pudicitia prostrata, et 421 sqq. de Luxurie a sobrietate superata; alia.

[41] *Perist.* II, v. 145 sqq.:

Illic utrisque obtutibus
orbes cavatos praeferens
baculo regebat praevio
errore nutantem gradum,

et claudus infracto genu
vel crure trunco semipes
breviorve planta ex altera
gressum trahebat imparem.

Est ulcerosis artubus
qui tabe corrupta fluat,
est cuius arens dextera
nervos in ulnam contrahat.

rum duplices/ sulcos pererrat osculis,/ hic purpurantem corporis/ gaudet cruorem lambere./ Plerique vestem linteam/ stillante tingunt sanguine. — Quam picturam a poeta spectatam esse fortasse etiam ex illo „cerneres" recte conici potest.

Nam Cassiani martyris effigiem coloribus pictam poeta ipse vidisse se declarat (*Perist.* IX, v. 9 sqq.). Qua pictura quidnam expressum sit, ab aedituo fingit sibi accuratissime describi. Similiter Hippolyti martyris passionem ac mortem poeta in martyris tumulo coloribus depictam vidit (*Perist.* XI v. 123 sqq.) quaeque in pictura vidisset, carmine diligentissime descripsit. Itaque et Hippolytum rettulit ab equis perterritis raptum, et corpus martyris partim spinis et stirpibus hirtis, partim scopulis ac saxis discerptum, et viam sanguine conspersam, et fideles, qui corporis membra disiecta colligerent: caput, manus truncas, bracchia, ulnos, crurum fragmina — et arenas sanguine imbutas palliis siccarent; multaque alia enumeravit, quae vix a pictore tanta cum cura ac vi expressa esse videntur, quanta cum molestia singula quaeque sunt a poeta relata.

Sed diligentissimum se in cruciatuum descriptionibus poeta carmine *Perist.* X praestat, ut iam se ipsum vincere videatur. Qui cum Asclepiadem rettulisset Romani oratione longiuscula irritatum martyris loquacitatem prohibere voluisse atque os genis sectis dilatari iussisse, his quae tortor fecisset persecutus est:

Implet iubentis verba lictor impius:
charaxat ambas ungulis scribentibus
genas, cruentis et secat faciem notis;
hirsuta barbis solvitur carptim cutis
et mentum adusque vultus omnis scinditur.
Martyr fluentem fatur inter sanguinem...

Quibus similia atque etiam accuratiora sunt, quae v. 896 sqq. leguntur, ubi Asclepiades, Romanum nihilo minus loqui pergere audiens, medicum vocat chirurgum atque Romano linguam radicitus exsecare iubet. Quae Prudentius non est deterritus, quin carmine suo tamquam dissertatione quadam medica ita exponeret:

Aristo quidam medicus adcitus venit,
proferre linguam praecipit: profert statim
martyr retectam, pandit ima et faucium,
ille et palatum tractat et digito exitum
vocis pererrans vulneri explorat locum.

Linguam deinde longe ab ore protrahens
scalpellum in usque guttur insertans agit.
Illo secante fila sensim singula
numquam momordit martyr aut os dentibus
compressit artis, nec cruorem sorbuit.

centre des Achéens en Grèce, comme étant le mieux fondée du point de vue des recherches contemporaines[62].

Il nous semble, cependant, opportun de noter que cette étude ne se pose pas exclusivement comme but de prouver la validité de cette hypothèse, le problème d'Aḫḫijawā n'étant qu'un de ses importants anneaux. Sa tâche principale est de dégager des matériaux nouvellement conquis, relativement les plus abondants pour le Péloponnèse, des données qui permettraient, naturellement dans les cadres de la possibilité, de jeter un peu de lumière sur un aspect politique de l'histoire de l'Egée. Dans cet essai, pour pouvoir reconstituer les différents aspects de la vie dans le Péloponnèse, il faut au premier plan utiliser les informations puisées dans les textes linéaires B, ensuite Homère et les textes hittites, tout cela complété par les sources archéologiques qui, dans maintes occasions, nous fourniront des informations uniques. Il est vrai que les conclusions que nous serons en état de tirer de cette base n'auront qu'une valeur provisoire, vu l'édition incomplète des textes linéaires, cependant ce fondement nous permettra de nous faire une idée générale des conditions politiques, sociales et économiques qui régnaient en Grèce à l'époque mycénienne.

Sans entrer dans l'appréciation des problèmes liés à la conquête de la Grèce par les tribus grecques, on peut constater avec une certaine probabilité que déjà au temps de leur migration un fort pouvoir des chefs de tribus et une classe distincte de l'aristocratie militaire devait s'y former[63]. On ne peut pas du tout admettre que cette migration des tribus grecques se soit accomplie sans plans et sans direction, il faut plutôt supposer qu'elles ont agi comme les autres Indo-européens, p. ex. les Celtes et les Germains, ce qui leur assurait la réussite de l'entreprise. Sans doute en procédant à la colonisation de la Grèce nouvellement conquise ce processus fut approfondi sensiblement. Il serait naturellement prématuré de conjecturer sur l'attitude des conquérants envers la population soumise ainsi qu'envers sa situation[64]. Des textes déchiffrés par Ventris il ressort que la terre conquise fut divisée en trois parties dont l'une fut le domaine des chefs, l'autre de l'aristocratie

---

[62] Le problème d'Aquaiwasha et de leur relation avec les Achéens reste jusqu'ici sans explication. Cf. Schachermeyr, *o. c.* p. 141 s. Au problème des Achéens est aussi lié celui des Danaens. Mais faute de nouvelles sources nous ne pouvons pas parvenir à un résultat plus précis.

[63] C'était Nilsson, *Das frühe Griechenland von innen gesehen*, Historia III 1, p. 262, qui a analysé ce problème en détail. Son étude s'appuie sur le travail de F. E. Adcock, *Greek and Macedonian Kingship*, Proceedings of the British Academy 1953, p. 163.

[64] Cette question continue d'être le domaine de la linguistique. Cf. Krahe, *Die Vorgeschichte des Griechentums...*, Die Antike XV p. 175 ss.

noms, ce qui prouve l'importance de l'art militaire), des forgerons, des orfèvres. Des autres métiers on peut citer des tanneurs, des foulonniers, des potiers, des maçons et, enfin, des spécialistes comme les médecins, les rameurs, les gardiens de bains, les balayeurs. Des sources matérielles on peut conclure que le nombre de métiers fut en réalité remarquablement plus grand. Dans les chantiers de Mycènes travaillaient des ébénistes, à côté d'eux des ouvriers façonnant l'ivoire, des producteurs de chars de guerre, de navires et de leur équipement, des bronzeurs enfin, s'ils ne sont pas confondus avec les forgerons. A coup sûr des spécialistes ne manquaient pas non plus dans le commerce comme l'attestent en dehors du matériel linguistique les découvertes, dans le quartier urbain de Mycènes, de magasins destinés à l'exportation de l'huile et du vin[69].

Les données puisées dans les archives hittites dont l'importance n'a pu être appréciée qu'après la découverte de Ventris, servent d'illustration à ce puissant développement de la production mycénienne, de plus, elles fournissent des preuves, méconnues jusqu'ici, parlant fortement en faveur de l'identification d'Aḫḫijawā avec les Achéens du Péloponnèse. Les documents de Boghas-köi mentionnent notamment à plusieurs reprises des cadeaux précieux en or ou en bronze, envoyés par les rois d'Aḫḫijawā aux souverains hittites[70]. Grâce à Homère nous savons quel grade de perfection les métiers d'orfèvres et de bronzeurs avaient atteint à l'époque mycénienne et les documents de Pylos ne font que confirmer ce jugement. Le splendide équipement des tombeaux de Mycènes, ainsi que de Vafio et de Dendra[71], les rosettes en bronze dont selon toute probabilité les murailles du „Trésor d'Atrée" étaient ornées, pour ne citer que les exemples les plus fameux, nous en donnent une impression saisissante et convaincante. A coup sûr ce serait un phénomène surprenant, si la production en or et en bronze avait atteint un niveau si haut dans l'Etat d'Aḫḫijawā dont nous ne savons, du reste, rien de certain. Il nous semble qu'au contraire, ces mentions des riches présents des rois d'Aḫḫijawā aux Hittites sont un argument d'extrême importance parlant en faveur de l'identification des Achéens de Mycènes avec le royaume d'Aḫḫijawā.

Voici un autre résultat de nos considérations. Les découvertes archéologiques, comme p. ex. celles de Berbati, nous firent connaître un grand centre de poteries destinées à l'exportation. Si nous combinons ces données avec les

---

[69] Wace, *Mycenae*, J. H. S. LXXIII, p. 131; Nilsson, *Das frühe Griechenland von innen gesehen*, Historia III 1, p. 258.

[70] Sommer, *Die Aḫḫijavā-Urkunden*, IV, Abh. Bayr. Akad. Wiss. Phil.-hist. Abt. N. F. VI, p. 242 ss.; H. Gütterbock, Abh. Berliner Akad. 1935, Nr 1, p. 39, rem. 3.

[71] A. W. Persson, *The Royal Tomb at Dendra*, Lund 1931. Cf. The Illustrated London News 27 II 1952, 20 II 1954, 27 II 1954, 6 III 1954, qui renferment des informations sur la découverte de trésors à Mycènes en 1952 et 1953.

mycénienne — réussirent à gagner une position dominante sur les éléments minoens. On ne peut donc pas admettre absolument que la civilisation crétoise ait influencé d'une manière stable et forte la Grèce mycénienne, il est plutôt permis de supposer que l'aristocratie seule avait subi l'influence de cette civilisation étrangère, plus raffinée, qu'au contraire la masse de la population a su soigner les traditions natives sans interruption[36]. A mesure que la prépondérance crétoise s'éclipsait, la civilisation populaire l'emportait de plus en plus et en fin de compte elle prévalut en conquérant la cour et l'aristocratie. C'était donc la mode qui dictait l'ascendance artistique de la Crète et la civilisation native, malgré l'influence subie, a conservé néanmoins assez de vigueur pour pouvoir entreprendre, dans le Helladique Tardif, une expansion d'une grande envergure. On a constaté déjà que la formation, environ en 1400, de la „koine" mycénienne, comprenant le Péloponnèse, Rhodes et Chypre, est un phénomène qui se laisse saisir avec toute netteté dans le matériel archéologique[37]. En même temps un puissant courant d'importation mycénienne se répandait sur les régions de la Méditerranée orientale, principalement en Syrie et en Egypte[38]. Ainsi le rôle de la civilisation minoenne aurait subi une certaine restriction. Il faut souligner ici le résultat des fouilles menées en Crète dont le point le plus saillant fut la constatation que Cnosse occupe une position distincte du reste de la Crète, dans une phase du Minoen Tardif. On peut la définir en ces termes qu'en Crète en dehors de Cnosse domine la céramique du type Minoen Tardif I b, pendant qu'à Cnosse une céramique tout à fait différente, dite Minoen Tardif II, fait son apparition[39]. Cette phase, exprimée dans des termes chronologiques, couvre la fin du XV^{e} siècle. Les résultats ici obtenus présentent un sérieux profit pour l'archéologie. Il en découle la thèse du parallélisme du développement de deux foyers distincts et très actifs de civilisation égéenne, Crète et Mycènes, dont les sphères d'influence nous pouvons maintenant assez bien définir.

Cependant, malgré ce progrès marquant, un domaine, celui de l'histoire politique, resta sans gain. Il est vrai que l'analyse du matériel archéologique avait contribué à élucider maints problèmes, pourtant elle ne suffisait pas pour en tirer des conclusions valables pour l'historien. On errait toujours quant à la cause des changements observés dans les sources matérielles, on ne savait pas comment juxtaposer les faits bien attestés de l'expansion

---

[36] Lippold, *l. c.*; Kantor, *o. c.* p. 70 ss.

[37] D. Fimmen, G. Karo, *Die kretisch-mykenische Kultur*^{2}, Leipzig 1924, p. 93 ss.; Majewski, *Kultura aigajska*, passim; Kantor, *o. c.* p. 86 ss.

[38] R. D. Barnett, *Early Greek and Oriental Ivories*, Journal of Hellenic Studies (J. H. S.) LXVIII 1954, p. 162 ss.

[39] A. J. B. Wace, C. W. Blegen, *Pottery as Evidence for Trade and Colonisation in the Aegean Bronze Age*, Klio XXXI 1939, p. 145 ss.; A. J. B. Wace, Historia II 1 1953, p. 87 ss.; R. W. Hutchinson, *Minoan Chronology Reviewed*, Antiquity CXI 1954, p. 162 ss.

ex epilogo *Hamartigeniae* excerptos huc afferamus atque argumenti rationem ostendamus:

931 *O Dee cunctiparens...*
933 *te moderante regor, te vitam principe duco,*
iudice te pallens trepido, te iudice eodem
spem capio, fore, quidquid ago, veniabile apud te,
quamlibet indignum venia faciamque loquarque...

952 *Multa in thesauris patris est habitatio, Christe,*
disparibus discreta locis. Non posco beata
in regione domum: sint illic casta virorum
agmina...

958 *At mihi tartarei satis est si nulla ministri*
occurrat facies...

Videmus igitur *Hamartigeniae* versus 952 sqq. (*Multa in thesauris Patris est habitatio...*) respondere quodammodo *Epilogi* versibus 13 sqq. (*Multa divitis domo/sita est per omnes angulos supellex...*) et *Hamartigeniae* versus 933 sqq. (*te moderante regor* cet.) *Epilogi* versibus 35 sq.: *quo regente vivimus...*

Ex quo conici potest *Epilogi* versum 36, qui excidit, simile quoddam continuisse eis, quae *Hamartigeniae* versum 933 sequuntur, quippe spem poetae fore, ut Deus iudex benignus caelestis hospitii participem se fieri sinat.

Cracoviae

sources linguistiques, nous ne pouvons pas nous refuser à l'impression d'avoir devant nous une société très développée et une économie très avancée. Tout cela nous oblige à modifier l'idée traditionnelle de la civilisation mycénienne, de son infériorité présumée vis-à-vis de la Crète. On ne peut pas du tout admettre que toute cette riche civilisation matérielle ait dû sa formation, son essor, aux importations ou bien au butin, enlevé en Crète par les chefs, robustes, mais jugés barbares, de la Grèce[72], ou aux artisans crétois transportés de force ou attirés par l'espoir de forts salaires, comme il arrivait aux V^e^ et IV^e^ siècles sur les périphéries de la civilisation grecque, en Macédoine ou en Carie. Même si au commencement le contact avec la Crète a pu prendre dans des cas particuliers une telle forme, il nous semble d'autre part peu probable que ces stimulants aient suffi pour transformer et développer la civilisation mycénienne. Evidemment, à ce qu'il paraît des recherches les plus récentes, les Mycènes créèrent à l'aide d'une évolution particulière de telles conditions sociales et économiques qu'elles purent trouver le fondement de leur développement dans leur propre système des forces productives.

Nous sommes aujourd'hui en état d'évaluer l'étendue de cette économie mycénienne. Grâce aux documents de Pylos et aux données puisées dans l'épopée, nous pouvons comparer les deux économies, celle de l'époque mycénienne et celle, contemporaine, d'Homère. Pendant que chez Homère la capacité moyenne ne dépasse pas 50 esclaves, les documents de Pylos citent un chiffre beaucoup plus grand, à savoir environ 1500 ouvriers[73]. Ces chiffres montrent sans doute une différence immense entre les civilisations matérielles de ces deux époques c'est-à-dire entre la production de la Grèce mycénienne et celle de la Grèce d'Homère, postérieure à l'invasion des Doriens. Ce n'est qu'aujourd'hui, après le déchiffrement des textes linéaires B, que l'on peut mettre en liaison avec la totalité des conditions sociales et économiques de la Grèce mycénienne cet essor magnifique, incorporé dans une architecture monumentale, un système des chemins, des ouvrages de drainage. Il est maintenant hors de doute que de précieuses conclusions, relatives à la structure sociale et économique de la Grèce de ces temps, peuvent être déduites de ces riches sources. Les dernières fouilles archéologiques démontrent qu'à côté des puissantes forteresses, des résidences seigneuriales et des centres ruraux, il y avait des agglomérations urbaines dont les constructions, bâties en grande partie des matériaux moins durables que ceux des châteaux, ont péri

---

[72] Cf. p. ex. Bury, C. A. H., II, p. 486; K. Majewski, *Knossos i Mykeny*, Warszawa 1948, p. 56.

[73] Webster, *Homer and the Mycenaean Tablets*, Antiquity CXIII, p. 12. Les résultats acquis par Lencman, *l. c.*, exigent, à la lumière de récentes sources, un examen nouveau. Cf. les remarques de B. Rutkowski, *Budownictwo sepulkralne Argolidy w okresie późnohelladzkim*, Prace Zakł. Arch. Antycz. IHKM PAN, Warszawa 1958.

de la puissance d'Aḫḫijawā dont parlent les sources hittites, à cette identification. L'hypothèse de Rhodes, avouons le ouvertement, fut conçue comme un demi-moyen auquel on eut recours quand certains savants eurent soumis à question celle qu'avait avancée Forrer. Dans des conditions complètement changées il n'y a pas de raison de la soutenir, bien qu'il faille avouer qu'elle ne soit pas impossible.

Nous sommes posés devant un problème plus difficile, si nous envisageons Chypre comme le terrain possible de la localisation de l'Etat d'Aḫḫijawā. Il faut prendre en considération son étendue, ses ressources naturelles qui créent des prémisses générales grâce auxquelles il est possible de traiter cette hypothèse au sérieux. Sans aucun doute Chypre fut colonisée par les Achéens à peu près en même temps que Rhodes, c'est-à-dire environ en 1400[59]. Mais les suppositions avancées sur la manière de cette colonisation, à savoir sur son caractère pacifique, commercial, étaient fondées sur des preuves archéologiques insuffisantes. Les fouilles les plus récentes, menées déjà après la dernière guerre, ont permis de constater hors de doute que les Achéens parurent à Chypre environ en 1400, en conquérants[60]. Comme arguments on peut citer la découverte d'une puissante forteresse des Achéens bâtie sur l'emplacement de la future Salamis, ensuite la nécropole avec son riche contenu des armes de provenance mycénienne. Ces prémisses permettent, comme dans le cas de Rhodes, de conclure qu'Aḫḫijawā n'était pas située à Chypre. On ne peut pas refuser à cette hypothèse une certaine vraisemblance, mais il faut tenir compte des sources et des réflexions générales qui s'y opposent décidément. On sait très bien que Chypre est appelée Alashia dans les textes hittites et, bien que cette île soit mentionnée très souvent dans les sources, on n'y trouve nulle place de témoignage qui permettrait de conclure que les Hittites se servaient d'une autre dénomination pour Chypre ou pour une partie quelconque que d'Alashia[61]. Et de nouveau, ce sont des facteurs chronologiques, basés sur des sources archéologiques, qui nous obligent à nous prononcer aussi contre cette hypothèse. En considérant que l'expansion militaire des Achéens commença environ en 1400 av. n. è., il ne nous semble pas possible d'admettre que les Etats fondés tantôt à Rhodes tantôt à Chypre, en un si court délai de temps, aient pu atteindre une telle position politique de laquelle parlent les sources hittites. La logique des faits nous porte donc à accepter l'hypothèse de l'identification d'Aḫḫijawā avec le plus important

---

[59] Schachermeyr, *o. c.* p. 122 ss.; Kantor, *o. c.* p. 103; R. Dussaud, Syria XXXIX 1952, p. 334.

[60] Schaeffer, *Enkomi-Alasia*; Dussaud, *l. c.*, ainsi que le compte rendu publié dans Antiquity CIX 1954, p. 35—38.

[61] Telle est l'opinion formulée par Schachermeyr, *o. c.* p. 122.

tormentorum descriptiones, ut actis martyrum publicis breviter perscriptas, ita privatis fusius explicatas exstitisse scimus. Hanc vero partem, quae est de miraculis, non esse videmus nisi actis martyrum privatis annotatam. Nam ut antiqui prodigia observare et memoriae tradere non neglexerunt, ita Christiani mirabilium cupidi multa Christi vim numenque declarantia signa ac prodigia percipere sibi quidem sunt visi. Miraculorum igitur descriptionibus non solum acta martyrum locupletare consueverunt, sed et sepulcra miracu-lorum fama reddere celebriora non dubitaverunt, praesertim cum gentes Christianae et urbes non solum id quaererent, ut suos quaeque martyres ac patronos haberent, sed etiam ut quam celeberrimos haberent. Quod se ita effecturos crediderunt, si martyrum suorum sepulcra quam plurima ornarent miraculorum fama.

Prodigia igitur quaedam iam ecclesiae Smyrnensis epistula illa de passione Polycarpi conscripta commemorantur, ubi legimus eo temporis momento, cum episcopus arenam esset ingressus, vocem e caelo missam sonuisse ac clamavisse, ut fortis esset ac viriliter ageret (Ruinart, p. 86). Deinde cum rogo esset impositus et flammis datus, ignem a corpore procul se tenuisse, nec corpus flammis consumi potuisse. Pugione demum capulo tenus corpori infixo columbam e vulnere egressam esse tantamque sanguinis vim, ut ignem exstingueret (p. 88 sq.). — Similiter in epistula ecclesiarum Gallicarum de passione martyrum Lugdunensium, qui anno CLXXVII sunt passi, haec fere invenimus: Christum ipsum in sancto martyre perpetientem magna miracula perpetravisse; nam sanctum non solum nullum a tormentis cepisse dolorem, sed etiam subito relevatum erectumque constitisse et pristinam corporis speciem membrorumque usum recuperavisse (Ruinart, p. 111). — Sed et actis Perpetuae et Felicitatis ac sociorum mirabilia quaedam commemorantur: Perpetuae et aliorum visiones illae, et puella, quam Felicitas subito salvam est octavo mense enixa, ne propter ventrem martyrii eius tempus differretur, alia.

Sed satis iam exemplorum. Quibus quod nobis probandum proposuimus, miraculis Christianos acta martyrum antiquitus ornare solitos esse, probatum putamus. Prudentii vero temporibus miracula scimus non solum actis martyrum esse tradita, sed et homiliis atque carminibus laudata, et populi fabulis divulgata, et picturis efficta.

Ex quibus illa nobis videntur praecipua, quae apotheosim seu catasterismum imitantur. Etenim iam e Polycarpi corpore columba traditur egressa esse. Similiter Prudentius ex ore Eulaliae martyris refert columbam evolasse[48] atque astra petivisse; Fructuoso et sociis caelum patuisse apertum, quo sub-

---

[48] *Perist.* III, v. 161 sqq.: *Emicat inde columba repens,/ martyris os nive candidior/ visa relinquere et astra sequi :/ spiritus hic erat Eulaliae.*

martyris legerit vitam annotasse tantum videatur verbis quibus posset brevissimis[9] atque ita versibus rettulisse.

At non semper Prudentio tanta praesto fuit materia, quae in brevius contracta carmini componendo sufficeret. Nam de Chelidonio Emeterioque, martyribus Calagurritanis, quos hymno *Perist.* I laudavit, nihil traditum invenit nisi milites fuisse, tum imperatoris vexillis relictis Christianos factos atque ita passos et mortuos esse. Sed quonam passionis genere quove tempore passi essent, dudum oblivione obrutum esse poeta ipse significavit, quin etiam famam exstinctam, quam persecutor memoriae subtraxisset, actis martyrum deletis[10]. Nihilo minus et mors martyrum miraculis ferebatur ornata et tumulus miraculorum laude celebrabatur.

Quae cum ita essent, Prudentius milites laudaturus militaribus, ut ita dicam, hymnum composuit versibus[11]. Materiam vero, quam nullam habuit fontibus traditam, maxima ex parte ipse invenit, locis quibusdam usus communibus. Qua inventionis arte poeta se non frustra rhetoricis imbutum praeceptis ostendit. Nam rhetores locos communes adhibere docebant, ubi materia inops, pauca essent testimonia.

Itaque prooemio poeta Calagurrim laudavit, Vasconum urbem clarissimam ad Hiberum amnem sitam[12], ubi martyrum ossa ac sepulcra Prudentii temporibus a multis colebantur et peregrinis et indigenis. Deinde de martyrii laude locum carmini inseruit communem (v. 22 sqq.), tum militum stipendia commemoravit, quae sub imperatoris signis meruissent, priusquam ad Christianos transissent. Tum rerum inopia coactus, quia de passione militum nihil habuit, quod diceret, iterum locum communem de persecutionibus ac martyriis induxit (v. 40 sqq.). His adiecit, quae sibi animo finxit martyres ante mortem sensisse quaeque meditatos esse (v. 52 sqq.); miracula denique enumeravit, quae in martyrum morte quaeve ad sepulcrum facta esse credidit (v. 73 sqq.).

Simili quadam ratione poeta materiam hymno *Perist.* IV invenit, quem in honorem duodeviginti martyrum Caesaraugustanorum composuit. Quorum quia nomina tantum enumerare potuit, nihil de mortis genere, quod explicaret, nihil de tempore comperit, numerum eorum sane magnum carminis causam invenit. Quo factum est, ut hymnus non martyrum laudatio magis quam urbis encomium fieret, quae martyrum ac patronorum caelestium numero ceteris urbibus praestaret. Itaque quamquam duodeviginti illi martyres

---

[9] E. g. *Perist.* XIII, v. 31 sqq.: *Ipse modesta loqui, spem quaerere, regulam tenere,/ vivere iustitiam Christi, penetrare dogma nostrum./ His igitur meritis ... usque episcopale/ provehitur solium doctor.*

[10] Diocletianum poeta significare videtur, de quo cf. Arnob. *Adv. nat.*, IV 36.

[11] Cf. pars I, p. 127, annot. 74.

[12] Quam urbem poeta, quamvis Tarracone et Caesaraugusta longe minorem cum tamen pariter atque duas illas suam appellaverit, optime significasse videtur hanc sibi fuisse urbem patriam.

DE EXULIBUS ET CAPTIVIS TRAGICIS

Scripsit

GEORGIUS SCHNAYDER

I

In pervulgata illa Dionis Chrysostomi diatriba, q. i. *De exilio* (Περὶ φυγῆς, or. XIII,4), Minervae Homericae verba afferuntur (α 57 sq.) de Ulixe apud Calypso exulante:

αὐτὰρ Ὀδυσσεύς,
ἱέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρώσκοντα νοῆσαι
ἦς γαίης, θανέειν ἱμείρεται...

quibus verbis, ut rhetor opinatur, patriae desiderium et amor (ὁ τῆς πατρίδος πόθος τε καὶ ἔρως) expressus est.

Consimiles locos sane complures apud Homerum invenire licet, praecipue tamen in carmine epico, quo Ulixis fata longis erroribus iactati enarrata sunt. Sic ε 156 sq. Ulixes, dum apud Calypso commoratur, totos dies in rupibus maritimis sedet lacrimasque fundit et mare prospectat, numquam vero diem reditus sperat (ε 219 sq.); idem postea pro certo affirmat se, cum primum patriam propriis oculis viderit, mori velle (η 224):

ἰδόντα με καὶ λίποι αἰών.

Nihil enim patria dulcius (ι 34 sq.: οὐδὲν γλύκιον ἧς πατρίδος). Inde reditum ab Iove precatur heros (ϑ 333); postquam autem ex Minerva cognovit se in Ithaca iam esse, magnopere gavisus est terramque feracem osculo contigit (ν 251; 353 sq.):

γήϑησεν τ' ἄρ' ἔπειτα πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
χαίρων ἣ γαίῃ, κύσε δὲ ζείδωρον ἄρουραν.

Similibus Ulixis ministri commoventur: cum Philoetius pastor in aedibus domini hospitem ex peregrinis terris advenientem conspexisset, fortunam eius hisce miseratus est (υ 193 sq.):

ποῦ δέ νυ οἱ γενεὴ καὶ πατρὶς ἄρουρα;
δύσμορος...

Aeque *Iliadis* auctor Harpalionis sortem miseratur (N 645), qui sub Troiae moenibus occisus patriam non repetiverit[1].

---

[1] Ceterum, quod ad vetustiores poetas spectat, ad W. Keuffelii dissertationem recurrendum est, q. i. *Der Vaterlandsbegriff in d. früheren griech. Dichtung*, Kieler Arbeiten zur klass. Philologie, Würzburg 1942. Opusculum Victor Steffen, collega doctissimus, benigne mecum communicavit.

presque totalement. La découverte à Mycènes d'un alignement de maisons avec des magasins et des ateliers en est une preuve irréfutable[74]. La Grèce et surtout le Péloponnèse se manifestent comme des organismes très développés, doués d'une structure très différenciée.

Ce nouveau fondement, acquis grâce aux sources dernièrement exploitées, nous met dans la possibilité de soulever sur une autre plate-forme le problème de la structure politique en vigueur en Grèce dans la deuxième moitié du IIe millénaire av. n. è. Cependant, il faut affirmer que les conclusions posées dans cette question doivent être formulées avec une plus grande précaution que dans le domaine social ou bien économique. La cause en est le manque de documents à proprement parler historiques. Il faut donc avoir recours à des observations de certains phénomènes, en déduire des conclusions indirectes. Une constatation, pourtant, peut être tirée du fondement ainsi préparé. C'est qu'on ne peut pas soumettre à question la position dominante de Mycènes et de l'Argolide en général[75]. La prépondérance de Mycènes, soulignée déjà par l'épopée, ensuite par les faits matériels comme le réseau des chemins[76], emprunté probablement aux Hittites, enfin tout l'aspect de l'architecture monumentale et de l'équipement, ne peut pas être contestée dans son essence. Les châteaux-forts de Mycènes ainsi que de Tirynthe, autrement que ceux de la Crète, ne furent pas détruits au IIe millénaire — sans naturellement compter l'invasion des Doriens — au contraire, ils subissaient de constants remaniements. Tout cela nous porte à croire que les souverains de l'Argolide exerçaient une hégémonie durable des siècles entiers. Mais une question doit être élucidée, à savoir la nature des relations de Mycènes et de Tirynthe. Dans ce problème très discuté deux opinions étaient aux prises. Selon l'une Mycènes formaient un Etat dont Tirynthe dépendait, selon l'autre elles formaient deux Etats distincts. De ces deux points de vue celui qui met la Grèce en contact avec l'Orient et cherche à expliquer ce problème par l'analogie avec le système de plusieurs capitales nous paraît le plus proche de la vérité[77].

---

[74] En dépit des opinions plus vieilles qui se maintenaient jusqu'aux fouilles les plus récentes. Cf. p. ex. R. Lichtenberg, *Die Aegäische Kultur*², Leipzig 1928, p. 31.

[75] Kantor, *o. c.* p. 49; Contenau, *La civilisation des Hittites et des Hourites de Mitanni*, p. 154; Dussaud, *Prélydiens, Hittites et Achéens*, p. 35; Nilsson, *Das frühe Griechenland von innen gesehen*, Historia III 1, p. 260.

[76] Cf. dernièrement Nilsson, *l. c.*

[77] Meyer, *Geschichte d. Altertums*, II 1², p. 244 ss. Quant à l'analyse détaillée de ce problème voir Schachermeyr, *Hethiter u. Achäer*, p. 156 ss., qui a justement souligné entre autres arguments (le réseau des chemins partant de Mycènes) le manque dans les légendes grecques de données qui témoigneraient de la rivalisation entre Mycènes et Tirynthe. D'après Schachermeyr, Klio XXXIII, p. 104 s., la découverte de deux tombeaux à coupoles à Tirynthe ne parle pas en faveur de son indépendance.

l'île, font croire que, déjà en 1450 environ, les Achéens avaient conquis une partie de la Crète, au premier plan son centre dispositif, Cnosse[95]. S'il y avait donc une „thalassocratie minoenne" à Cnosse, c'étaient les Grecs et non les Crétois qui l'ont exercée. Le mythe de Minotaure signifie, selon toute probabilité, un transfert des relations d'une réalité postérieure à des temps plus reculés et en conséquence plus effacés dans la mémoire. De l'analyse détaillée de l'ensemble de la tradition on pourrait déduire que la version de la „thalassocratie minoenne" dont on ne trouve pas un mot chez Homère, fut l'oeuvre des auteurs athéniens et philoathéniens du V^e^ siècle qui l'ont transposée dans un passé lointain pour mieux fonder l'hégémonie maritime d'Athènes, fondement de sa puissance dans le monde grec[96].

C'est de cette manière que les idées traditionnelles s'émietteraient et l'image des véritables conditions politiques, régnant dans l'Egée, prendrait un nouvel aspect. L'expansion politique des Achéens apparaîtrait sous une forme tout à fait différente de ce que l'on supposait jusqu'ici. Le mythe du caractère marin, guerrier, des Crétois prendrait un aspect modeste, l'étendue de leur expansion territoriale s'amoindrirait, ce qui, naturellement, ne touche pas le fond de l'influence civilisatrice et commerciale de la Crète au Minoen Moyen. Il résulterait de la relation de la Crète envers Mycènes, conçue de telle façon, qu'elle avait plutôt un caractère pacifique, que les Achéens furent la partie agressive et que les Crétois avaient dû enrôler des mercenaires pour parer au danger achéen[97]. Le manque de caractère militaire chez les habitants de la Crète pour qui la mer et non, comme il semble, la marine[98], fut l'unique moyen de défense, ressort avec une clarté surprenante de l'exemple de Cnosse. Aussitôt après son occupation par les Achéens, environ en 1450, différents objets de l'art militaire comme des cuirasses, des armes, des chars de guerre font leur apparition dans la peinture ainsi que dans l'écriture adaptée aux exigences de la langue grecque[99]. Le rôle que jusqu'ici Cnosse et Mycènes avaient joué dans l'Egée, subit un changement profond, à la place de la Crète qui occupera désormais une position inférieure, c'est la Grèce mycénienne qui prenait le dessus. Indépendamment de ces combinaisons qui semblent assez vraisemblables à la lumière des données citées ci-dessus, un fait incontestable domine le tableau politique de l'Egée et de la Méditerranée orientale. C'est l'expansion des Achéens qui commence en 1450 environ et

---

[95] Cf. Wace, Blegen, *Pottery as Evidence for Trade and Colonisation in the Aegean Bronze Age*, Klio XXXI, p. 145 ss.; P. Chantraine, *Le déchiffrement de l'écriture linéaire B*, Revue de Philologie XXXIX 1 1955, p. 32.

[96] Starr, *o. c.* p. 289, ainsi que M. P. Nilsson, *Cults, Oracles and Politics in Ancient Greece*, Lund 1951.

[97] Cf. Schachermeyr, *Indogermanen u. Orient*, p. 66.

[98] Starr, *o. c.* p. 286.

[99] Evans, *The Palace of Minos*, IV, p. 785 s.; Starr, *o. c.* p. 288.

ce mouvement colonisateur. Les Achéens apparaissent partout, où ils colonisent, comme un élément militaire. Les puissants châteaux forts et les villes fortifiées, prototypes des πόλεις postérieures[115], bâties aussi à l'étranger, comme signe de séparation de la population indigène, à plus forte raison la masse immense de l'équipement militaire, en sont les preuves les plus perceptibles. On n'a observé ni auparavant ni après dans l'Orient antique un tel nombre d'armement comme dans les nécropoles achéennes. On a l'impression que les Achéens formaient un groupe militaire distinct qui dominait grâce à son équipement, son art militaire, l'esprit guerrier dont il était imbu et qui ressort aussi de l'épopée. Cependant, même une telle argumentation ainsi que l'admission de la nature militaire, du moins en grande partie, de l'expansion achéenne, ne résout pas la question, à savoir: Etait-elle l'oeuvre d'individus qui inspiraient et dirigeaient les expéditions à l'instar de la „grande colonisation", ou était-ce le pouvoir d'Etat dont l'action planait et maintenait les territoires conquis dans la dépendance de la métropole? Il est naturel qu'une procédure si compliquée de la colonisation qui s'étendait dans le temps et dans l'espace, cachait des possibilités multiples tant pour une action dirigée par l'Etat que pour une activité individuelle. Mais ici il s'agit de révéler une tendance principale, caractéristique, qui permettrait de mieux évaluer la colonisation.

En revenant encore une fois à la question capitale, il faut souligner qu'elle doit être conçue dans les termes suivants: Peut-on voir dans cette expansion les traits d'un individualisme politique tel que pendant la grande colonisation, ce qui serait la preuve que les cadres de la communauté de tribus étaient déjà surpassés, ou bien au contraire, l'état des Achéens était-il organisé sur ce fondement qui nous est connu des monarchies despotiques de l'Orient asiatique?[116] Il n'est pas question ici, naturellement, d'une analogie rigoureuse, les monarchies de l'Orient n'ayant pas colonisé de façon observée chez les Achéens, c'est-à-dire n'ayant pas conquis de territoires d'outre-mer pour y envoyer l'excédent de leur population. L'éparpillement territorial pouvait constituer de sérieux obstacles à l'unification politique. C'est ici qu'une observation s'impose. C'était la marine achéenne qui aurait pu jouer le rôle d'un facteur d'unification, un instrument à l'aide duquel le gouvernement central à Mycènes aurait pu assurer l'unité de l'Etat. Cependant, ce n'est pas l'élément unique qui témoigne de la possibilité de l'existence d'un organisme politique ainsi éparpillé.

---

[115] V. Ehrenberg, *When Did the Polis Rise*, J. H. S. LVII 1937, p. 147 ss., unit la création des „poleis" avec la colonisation d'outre-mer.

[116] Ce problème serait plus clair si nous savions quelle était la structure politique de la Crète. Cf. les remarques de Wace, C. A. H., II, p. 437; Majewski, *Nowy kierunek badawczy*..., Roczn. dziej. społ.-gospod. IV, p. 15 ss.

p. 46; 460 p. 46; 488 sq. p. 39; 491 sq. p. 49,60; 1024 p. 46; *Oedipus* 22 p. 39; 217 p. 39; 234 p. 39; 259 p. 39,46; 372 p. 44; 645 p. 39; 795 p. 39; *Phoenissae* 216 p. 39; 372 p. 53; 466 p. 48; 511 sq. p. 47,53; 617 sq. p. 60; *Thyestes* 37 sq. p. 39; 236 sq. p. 45; 297 p. 48; 305 p. 61; 388 sq. p. 61; 404 sq. p. 37; 405 p. 48; 412 sq. p. 48; 417 sq. p. 61; 427 p. 81; 446 sq. p. 60 447 p. 61; 453 sq. p. 60; 924 sq. p. 48,54,60; *Troades* 818 sq. p. 46,52; 855 p. 46;862 p. 46; 864 p. 47,55; 937 p. 52; 975 p. 47; 1049 p. 45; *Octavia* 466 p. 61; 908 sq. p. 55; 909 sq. p. 47;942 sq. p. 49.

Sophocles, *Aias* 597 sq. p. 37; 1216 sq. p. 54; *Antigona* 26 sq. p. 40; 200 sq. p. 40; *Electra* 2 p. 37; 32 p. 44; 1130 sq. p. 44; 1136 p. 53; 1255 p. 39; *Oedipus Colon.* 3 sq. p. 45; 375 sq. p. 40; 444 p. 46; 1292 p. 40,44; 1335 p. 46; 1705 sq. p. 47; 1713 sq. p. 47; *Oedipus Tyrannus* 96 sq. p. 39; 100 p. 39; 241 p. 54; 236 sq. p. 44; 309 p. 49; 455 sq. p. 46; 795 sq. p. 39; 1178 p. 39; 1340 p. 39; 1378 p. 46,53; 1436 p. 39,47; 1518 p. 39,44; 1705 p. 47,55; *Philoctetes* 135 p. 48; 1214 p. 37. Fragmenta: 200 N p. 37; 525 N p. 52; 848 N p. 45.

Teles, p. 22,8 H p. 59; p. 25,6 sq. H p. 52; p. 29,8 H p. 55; p. 32,1sq. p. 52.

Theognis, v. 789 sq. p. 36; 893 p. 41; 1213 p. 48.

Thucydides V 5,16 p. 42.

Tragica fragm. adesp. 155 N p. 55; 284 N p. 48; 318 N p. 57; 392 N p. 58.

Tyrtaeus, fr. 6.7 v. 3 sq. Diehl p. 38.

Whitman W., *Salut au Monde* § 9 p. 58.

Xenophon, *Exp. Cyri* I 1,7 p. 41; 1,9 p. 41; 1,10 p. 41; 4,3 p. 41; 6,5 p. 41; II 6,4 p. 41; IV 2,17 p. 41; 8, 21,24,25 p. 38; V 1,2 p. 38; 3,5 p. 41; 6,23 p. 41; VI 1, 33 p. 41.

Quod ad principia spectat, quae S. in editione sua elaboranda secutus est, exponere debemus virum doctum non solum fragmenta, quae Trogi nomen exhibeant, sed etiam tales locos, quos a Trogi opere derivandos esse solum e rerum verborumque concordantiis nullo auctoris nomino addito concluditur, intra fragmenta genuina numerasse; deinde S. complures quoque locos ex operibus scriptorum Romanorum (nec non Graecorum), quos omnes ad res a Trogo descriptas pertinent, afferre non dubitavit; quin etiam fontes Trogi ipsius aut locos auctorum priorum, qui partim congruunt, partim differunt, easdem tamen res attingunt, in collectione Teubneriana invenimus. Quo factum est, ut nonnumquam plures loci ad illustrandam eandem rem convenirent; e. g. ad fragmentum 141 novem loci ex variis scriptoribus afferuntur (qui sunt: Iustinus, Frontinus, Ampelius, Livius, Nepos, Schol. Cic. Bob., Schol. Lucan., Schol. Iuvenal.; *Vir. illustr.*; cf. fr. 160: Ampelius, Iustinus, Frontinus, Flor. *Epit.*, *Anecdoton* Ruehlii)[1]. Ratione, quam S. in editione elaboranda secutus est, cognita, tam multa fragmenta collata esse mirari iam supersedeas. Mirum quoque non videtur editori in componenda materia, quam maxima cum diligentia miraque eruditione congesserat, difficultates plurimas occurrisse; quas tamen fere omnes optime superavit: conspectus enim locorum ut perspicuus et dilucidus fieret, columbis iuxtapositis atque propria arte typographica usus est. *Anecdoton* Ruehlii, quod S. omittendum non putavit atque in collectionem suam recepit, recte minoribus litteris imprimendum curavit.

Rationem, qua eam viam secutus esset, in praefatione dedit. S. rectam viam putat in traditione alicuius aetatis regenda „non a nomine huius vel illius auctoris, sed a re et materia proficisci" atque, ut ipsius verbis utar „maximi sit emolumenti, si diligentius requiretur, quousque Trogus ipse fontibus non solum Graecis sed etiam Latinis usus sit" (p. XVII). Quamquam editor nihil novi ad Pompei vitam aut opus elicuit conclusitve, materiam tamen diligentissime congessit, ex qua plurimos viros doctos nonnihil lucri capere posse persuasum nobis est. Editio Teubneriana apparatu critico notisque plurimis mira quadam eruditione factis instructa est. Fragmenta enim S. ita edenda curavit, ut iudicia de eis a viris doctis adhuc facta accuratissime examinaret et in usum in praefatione notisque converteret; quod maximi momenti in editione est. Haec fere annotanda videntur S. in praefatione de prologorum traditione disserere ac apparatum criticum prologorum maxima cum diligentia instituere voluisse. Quae virtutes libelli sint, iam vides. Sunt quaedam, quae subiungantur: ipse auctor se in versionibus eligendis difficultates nonnumquam superare non potuisse in notis profitetur; ut rem exemplis illustrem, in notis saepe talia legere possis: „neque locum definire neque hanc suspicionem satis firmis argumentis fulcire licet", p. 82, fr. 70; „Valerium ex Cicerone hausisse minus credibile sit quam ex Trogo, sed demonstrari potest neque hoc neque illud", p. 135, fr. 123; „quid ex hac mole versionum cum Trogo coniungas, difficile sit diiudicatu", p. 151, fr. 141 et passim. Quae sane difficilia sunt, sed in aliis S. possumus adstipulari, e. g. cum coniunctionem inter Curtium et Trogum demonstrat, cum scriptores, qui Graeca lingua usi sunt, ex opere Trogi haurire suspicatur, cum Trogum scriptorem inter celeberrimos Romanorum historicos ponere studet. Editorem ea, quae studeret, assecutum esse, persuasum mihi est; quae sint, editor in praefatione sua exponit: „diligentius et clarius interiorem formam et speciem animi et intellectus auctoris designare, accuratius describere quae fuerunt in universum eius cogitationes et sententiae de historia universali, de causis profundioribus, de ultimo fine, de viribus intestinis consecutionis temporum rerumque publicarum, tum quomodo de imperio Romano — sive sum-

---

[1] Scriptores, quorum loci concordantes citantur: Aemilius Sura, Ampelius, Aristoteles (*de animal.*), Augustinus (*de civitate Dei*), Cassiodorus, Charisius, Cicero, Columella, Curtius Rufus, Diodorus, Donatus (*Gram.*), Florus (*Epit.*), Frontinus (*Strat.*), Gellius, Hieronimus, Iohannes Epiphaniensis, Iordan. (*Get.*), Isidorus, Iustinus, Livius, Nepos, Orosius (*Hist.*), Paulus (*Digesta*), Plinius (*NH*), Plutarchus, (*Pyrrh.*), Priscianus, Seneca, Servius, Silius Italicus, Solinus, Strabo, Theophrastus (*de animal.*), Valerius Maximus, Varro, Vergilius, Vopiscus (*Aurelianus*); Pap. Oxy.; Anecdoton Ruehlii.

militaire, la dernière enfin du menu peuple[65]. Le rôle de l'agriculture, comme il était du reste naturel, se manifeste nettement dans les documents de Pylos et l'on observe différentes catégories d'ouvriers agricoles, de pasteurs, de chasseurs, de gardiens de greniers, de laboureurs avec la herse etc.[66] D'autre part ces documents contiennent des informations qui témoignent d'une différenciation de la vie sociale bien avancée, de la division en libres et en esclaves[67], ce qui souligne l'importance du commerce et de la production. Ces conclusions découlent des textes de Pylos et de Cnosse. Si ces derniers, provenant de la fin du XV^{e} siècle, peuvent dans une certaine mesure être le reflet des conditions crétoises, ceux de Pylos constituent pour nous un guide sûr dans les recherches suivantes. Etant donné qu'ils sont incomplets, nous pouvons quand même constater que la société mycénienne du XIII^{e} siècle avait déjà parcouru une longue histoire de changements sociaux comptant peut-être des siècles entiers. Il serait inutile d'insister aujourd'hui sur les possibles différences entre la structure sociale de la Crète et de la Grèce mycénienne, vu que les textes linéaires A ne sont pas encore déchiffrés. Si nous analysons la liste des métiers, citée par Ventris[68], nous pouvons y distinguer une variété surprenante. On y trouve des ouvriers travaillant le bois, comme des tonneliers, des sculpteurs en bois, des charpentiers, des producteurs d'arcs, ensuite des tisserands, des cordiers, des tailleurs, une place importante occupent ceux qui travaillent en métallurgie, comme des armuriers (attestés sous deux

---

[65] Webster, *Homer and the Mycenaean Tablets*, Antiquity CXIII, p. 12; Nilsson, *Das frühe Griechenland von innen gesehen*, Historia III 1, p. 262; V. Ehrenberg, *Griechische Urkunden des zweiten Jahrtausends v. Chr.*, Historische Zeitschrift 1955, p. 6 ss.

[66] Cf. la liste détaillée qui contient la division de la société mybénienne selon les métiers, citée par Ventris et Chadwick, *Evidence for Greek Dialect in Mycenaean Archives*, J. H. S. LXXIII, p. 96.

[67] Ce problème ne peut pas être reconnu comme complètement mûr à l'explication. Des textes linéaires B il ne résulte pas avec toute clarté que dans le cas de „do-e-ro" nous avons affaire avec les esclaves au sens de droit et non, du moins en partie, au sens religieux. Cf. p. ex. Hector, l'esclave de dieu. Webster, *l. c.* Ce serait comme un correspondant des hiérodoules classiques qui, à la lumière de récentes sources épigraphiques, ne peuvent pas être considérés comme des esclaves à proprement parler. Cf. A. Vogliano, *Primo rapporto degli scavi nella zona di Madinet Madi*, Pubbl. d. Reale Università di Milano, Milano 1936. D'autres données on pourrait déduire que ces „do-e-ro" étaient en état de se marier avec des femmes libres et de posséder une postérité. Cf. Webster, *l. c.* Il est donc assez probable, comme le supposait Е. Ф. Кагаров, *Общественный строй Греков гомеровской эпохи*, Советская Археология IV 1937, p. 46 ss., qui fit dériver le mot δοῦλος du grec δέω, qu'il s'agit ici d'une force ouvrière mercenaire. Pour désigner l'esclave on emploierait le terme δμῶς, qui apparaît constamment chez Homère, chez qui on ne constate pas, à quelques exceptions près, l'emploi du terme δοῦλος. Cf. Ленцман, Об историческом месте..., W. D. l. 1952, 2, p. 38 ss.

[68] Ventris, Chadwick, *l. c.*

problème, d'autant plus que l'autre argument onomastique dont se servit Forrer, c'est-à-dire le nom d'Etéocle — Tavagalavas — parle franchement en sa faveur à la lumière des textes linéaires B[51]. On ne peut pas douter maintenant que la principale objection, élevée contre Forrer, à savoir que tous les noms attestés dans les textes hittites, relatifs à la question d'Aḫḫijawā, sont de provenance asiatique, est denuée de valeur. Mais de cette façon il faut rejeter l'hypothèse selon laquelle le pays d'Aḫḫijawā devait être localisé exclusivement dans l'Asie Mineure[52], opinion qui prévalait jusqu'à la découverte de Ventris comme uniquement possible et qui excluait la possibilité d'identifier l'Aḫḫijawā hittite avec la Grèce mycénienne. Naturellement, tout cela ne signifie pas qu'on doive accepter toutes les identifications de Forrer comme valables, mais d'autre part il serait prudent, avant de s'exprimer définitivement à ce sujet, d'attendre la publication de tous les textes et des fouilles futures.

Ayant mis toute la question sous un jour nouveau, il nous semble opportun de passer en revue les principaux arguments qu'on peut tirer des textes hittites et de les analyser du point de vue de l'identification d'Aḫḫijawā avec les Achéens. Il nous semble qu'en partant de ce principe on peut traiter comme moins importants les égards de nature géographique qui, selon l'opinion de nombreux savants, parlaient en faveur de la localisation d'Aḫḫijawā en Asie Mineure, tantôt sur les côtes ouest tantôt sur celles du sud. Cet essai de localisation fut entrepris après qu'on eut rejeté l'hypothèse de Forrer dont le pivot était l'identification d'Aḫḫijawā avec la Grèce mycénienne. Mais, ayant pris en considération, à la lumière des données hittites, la géographie de l'Asie Mineure, nous sommes en état de constater qu'il y a peu de probabilité que le centre de l'état d'Aḫḫijawā ait été situé sur les côtes. En faisant abstraction de la configuration du territoire maritime, trop étroit pour pouvoir contenir l'Etat qui, au temps des Hittites, fut une puissance, on doit souligner comme moment décisif le manque de trouvailles archéologiques mycéniennes[53], en plus grande quantité, naturellement, qui suffirait à corroborer une telle hypothèse. Ensuite, il est à souligner qu'il y a des éléments nouveaux, jusqu'ici insuffisamment pris en considération dans les études consacrées au problème d'Aḫḫijawā, à savoir la position politique dont elle jouissait aux yeux des Hittites et ensuite son caractère maritime. Des quelques documents qui peuvent être utilisés sur cette question on est en état

---

[51] Ventris, Chadwick, *o. c.* p. 94.

[52] Ce point de vue commença à se frayer la voie encore avant le déchiffrement des textes linéaires B par Ventris. Cf. Schachermeyr, *Hethiter u. Achäer*, passim; Kantor, *The Aegean and Orient in the Second Millenium B. C.*, A. J. A. LI, p. 54; G. Contenau, *La civilisation des Hittites et des Hourites de Mitanni*, Paris 1948, p. 137; C. F. A. Schaeffer, *Enkomi-Alasia*, Paris 1952; R. Dussaud, *Prélydiens, Hittites et Achéens*, Paris 1953, p. 75 s.

[53] Cf. Schachermeyr, Klio XXXIII, p. 115 s.

Sed patriae caritas hac imprimis aetate aucta est, qua urbs (πόλις) in formam minutae rei publicae ipsa redacta, praeter quam etiam Aristoteles orbem terrarum vix cernebat (cf. *Polit.* VII, p. 1325 b—1327), omnia fere civium desideria satiare potuit. Quorum qui in litteris ingenium suum experiebantur, urbis patriae studium atque amorem celebrare et significare nusquam cessabant. Certe notissimum est e. c. illud Theognideum (v. 789 sq.), ubi poeta quibusdam regionibus commemoratis addit:

ἀλλ᾽ οὔ τις μοι τέρψις ἐπὶ φρένας ἦλθεν ἐκείνων,
οὕτως οὐδὲν ἄρ᾽ ἦν φίλτερον ἄλλο πάτρης[2].

Idem videlicet et Phocaeenses, domo profugi, sentiebant, qui quamvis iure iurando obligati, omnes fere in patriam reverterunt urbem Herodoto teste (I 165). Nonne fabulosos iam Thebanios Aeschylus (*Sept.* 304 sq.) interrogat, quale solum paterna terra melius sint petituri?:

ποῖον δ᾽ ἀμείψεσθε γαίας πέδον
τᾶσδ᾽ ἄρειον ἐχθροῖς ἀφέντες
τὰν βαθύχθον᾽ αἶαν
ὕδωρ τε Διρκαῖον...

Tragici poetae posteriores fabulosis etiam personis tales affectus suggerere solent, omnibus ceterum hominibus communes. Inde heroes tragici quotiens post longam peregrinationem domum revertuntur, patrium solum mollissimis verbis salutant (ut Agamemnon aliquotiens apud Aesch. *Agam.* 508 sq., 513, 523, 841 sq.). Neque tales allocutiones apud Euripidem desiderantur, ut e. c. in fr. 558,1 N:

Ὦ γῆς πατρῴας χαῖρε φίλτατον πέδον

aut in fr. 696,1 N:

ὦ γαῖα πατρὶς... χαῖρ᾽...

Rursus Phoenix occaecatus[3] haec ap. Eur. fr. 817 N profert:

Σὺ δ᾽ ὦ πατρῷα χθὼν ἐμῶν γεννητόρων
χαῖρ᾽· ἀνδρὶ γάρ τοι κἂν ὑπερβάλῃ κακοῖς,
οὐκ ἔστι τοῦ θρέψαντος ἥδιον πέδον[4].

---

[2] Hudson-Williams ad l. Homeri ι 29 sq. et Eur. fr. 6 N attulit, ut ex editione E. Diehli *Anthol. lyr. Gr.*, 1940, t. I, fasc. 2, comperio; addere liceat Hor. c. I 7, 1 sq., imprimis v. 11 sq. (*nec me tam Larisae percussit...*), ubi peregrinis regionibus paternae oppositae sunt.

[3] Sic F. G. Welcker, *Griech. Tragoedien*, II, Bonn 1839, p. 807 sq.

[4] Hercules quoque (Eur. *Herc. fur.* 523 sq.) domum ex imo pectore salutat.

Le problème de Pylos qui ne cédait pas en splendeur aux résidences de l'Argolide nous pose devant une sérieuse difficulté[78], et il nous semble opportun de le laisser en suspens, jusqu'à ce que des fouilles ultérieures n'apportent des renseignements additionnels. En tout cas, l'état mycénien fut un élément politique sérieux indépendamment de sa structure politique et la constatation de son rôle dans les relations internationales contribuerait à préciser et à éclaircir maintes pages obscures de l'histoire du Proche-Orient, dans la deuxième moitié du II^e^ millénaire av. n. è.

Cependant, pour faire ressortir le rôle politique de Mycènes dans le monde égéen, bien plus, méditerranéen, ainsi que le caractère de l'expansion des Achéens, il faut se rendre compte de toute une série de problèmes qui exigent une analyse détaillée. La position de Mycènes dans le Péloponnèse et dans la Grèce présente un problème extrêmement difficile à résoudre. Ce sont principalement, sinon exclusivement, les sources archéologiques qui peuvent être utilisées dans ces investigations[79]. Dans la Grèce centrale, la Béotie, centre de l'état des Minyens, créateurs d'une civilisation distincte dont l'écroulement date d'environ 1600—1500, forma le noyau le plus important[80]. L'expansion de la civilisation mycénienne que l'on constate depuis ce temps, coïncide sans doute avec la conquête mycénienne. Ainsi, selon toute probabilité, la Béotie aurait appartenu jusqu'au XII^e^ siècle à l'état des Achéens. Dans ce cas on serait naturellement induit à supposer que cet état comprenait aussi l'Attique et la Thessalie[81]. Il ne resterait qu'à discuter la question de Pylos et de la partie occidentale du Péloponnèse. Les points de vue à ce propos, comme nous avons vu plus haut, ne sont pas unanimes[82], la puissance de Pylos semble parler en faveur de son indépendance politique vis-à-vis de Mycènes. Cependant, l'unité de la civilisation du Péloponnèse qui se manifestait dans l'écriture commune, dans la participation à une culture matérielle commune, marque visible de la „koine" achéenne dont le centre de rayonnement fut situé en Argolide, constituerait un argument — jusqu'ici unique, mais important — parlant en faveur de l'appartenance de Pylos à l'état de Mycènes. Il comprendrait dans ce cas le Péloponnèse, l'Attique, la Béotie, et, à côté des petits Etats de la Grèce centrale, la Thessalie[83]. Ni Athènes, ni Sparte à l'époque

---

[78] Cf. Webster, *o. c.* p. 14.

[79] Bury, C. A. H., II, p. 479 ss.; Fimmen, Karo, *Die kret.-myken. Kultur*[2], p. 93.

[80] K. Majewski, *Czas panowania Minyów w Beocji*, Nauka i Sztuka VIII 1948, p. 29 ss.

[81] Cf. Bury, C. A. H., II, p. 480; Contenau, *La civilisation des Hittites et des Hourites de Mitanni*, p. 154.

[82] Cf. G. Jachmann, Maia VI 1953, p. 241, cité d'après Nilsson, *Das frühe Griechenland von innen gesehen*, Historia III 1, p. 260.

[83] Le matériel archéologique parlerait en faveur d'une telle étendue de l'état mycénien. Cf. Fimmen, Karo, *l. c.* Cependant, quant à l'Attique, voir les remarques de H. Bengtson, *Griechische Geschichte*, München 1950, p. 42.

A côté des données citées ci-dessus il y a d'autres arguments importants qui soulignent le rôle de la marine achéenne dans l'époque Mycénienne Postérieure. Un détail mérite d'être mentionné, à savoir que l'unique représentation d'une bataille navale sur un vase du cercle de culture égéenne provient justement de l'époque du Mycénien Postérieur, ce qui souligne son caractère militaire[104]. Les passages très discutés, parlant de l'arrivée des navires de l'Etat d'Aḫḫijawā aux portes d'Amourrou, sont, en vue de la découverte d'importantes trouvailles mycéniennes sur les côtes de Syrie, p. ex. à Ras-Shamra, une preuve d'autant plus précieuse que puisée dans les sources écrites[105].

Cependant, le terme de navire noté dans les documents de Tell el-Amarna est la marque la plus significative de l'activité maritime des Achéens dans les eaux de la Méditerranée orientale. Il semble être hors de doute que la glosse „anawiyam", signifiant le navire, n'est qu'une légère déformation du mot grec ναῦς, d'autres Indo-européens ne pouvant pas être pris en considération dans ces parages et dans le vocabulaire maritime[106]. En dehors de son importance civilisatrice on peut déduire de ce fait de très sérieuses conséquences pour le problème de l'état des Achéens. La chronologie de l'époque documentée par la correspondence de Tell el-Amarna est suffisamment bien connue. Comme on sait, les règnes d'Aménophis III et IV tombent entre 1413 et 1358[107]. Il est donc très peu probable que ce terme ait pu être introduit par les Achéens de Chypre, vu leur arrivée tardive sur cette île, environ en 1350. Et dans ce cas s'impose tout simplement la conclusion que ce n'étaient que les navires partant de Cnosse ou des ports de l'Argolide avec leur cargaison d'huile, de vin ou de produits des métiers mycéniens qui ont pu causer la réception de bonne heure dans la langue égyptienne d'un terme grec. Evidemment certains éléments devaient exister dans la construction du navire achéen ou bien dans ses proportions qui ont induit les Egyptiens à l'introduire dans leur vocabulaire. La marine achéenne était donc un facteur non seulement nouveau, mais aussi agissant fortement sur l'imagination. Autrement il serait très difficile d'expliquer ce phénomène du point de vue de la psychologie de la langue. Du reste, la fonction de la marine achéenne ainsi conçue harmonise parfaitement avec l'ensemble de la conception de l'expansion achéenne commencée au XV^{e} siècle. Elle avait un double caractère, d'un côté militaire, commercial de l'autre.

---

104 Starr, *o. c.* p. 289.

105 Cf. l'analyse des preuves archéologiques donnée par C. F. A. Schaeffer, *Stratigraphie comparée et chronologie de l'Asie Occidentale*, London 1948.

106 J. A. Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, Leipzig 1915, p. 108. Cf. J. D. Barnett, *Mopsos*, J. H. S. LXXIII 1953, p. 142, rem. 3.

107 Cf. J. H. Breasted, *Geschichte Aegyptens*, Berlin 1936, le tableau.

aurulentus, aureolus, aurum, ut iam vix contineri possimus, quin Pindari recordemur, qui et ipse carmina auro exornavit plurimo.

Sed ne illa quidem praetermittenda sunt dicta, quibus color quodammodo in universum significatur, ut: rebus color redit, prata multicolora, anguis concolor in viridi gramine, aves versicolores, currus varia gemmarum luce micans, animas colorum lux evomit, pictura coloratis ludit fucis, paries versicolorus, varios lapidum colores spectare, saxa caesa variant solum, haec sunt liquidis expressa coloribus, aedes discriminatis inlita coloribus, multicolor fucus, omnicolor vitreas pictura tinguit undas, etc. Quibus accedunt marmorum nomina variique coloris lapidum[59] vocabula, omnes denique voces, quibus lumen et ignis et splendor significatur. Quarum plena sunt Prudentii poemata, ut ipsa nonnunquam luminibus et coloribus coruscare videantur, praesertim cum lucida in obscura alternis vicibus a poeta tamquam proiciantur eoque fiant lucidiora[60].

Itaque iam perspicuum esse existimamus Prudentium non solum rhetoris, sed etiam pictoris artem intellexisse atque in artis poeticae usum vertisse. Et quamvis in veteres deos inveheretur, non abstinuit tamen, quin Victoriae deae statuam venustam describeret[61], idque non quia res ita posceret, sed ut ingenio indulgeret suo. Nam eodem carmine Christianorum deo non marmorea, sed mentis templa curae esse declaravit[62] neque tamen deductus est, quominus et illa describeret templa quae Emeritae Romaeque vidisset Petrique et Pauli et Hippolyti sepulcra, et illud, quod a Fide Concordiaque animo sibi finxisset Deo aedificatum templum magnificentissimum[63], tamquam non modo Vergilium, sed ipsos aemularetur architectos artificesque, qui artis suae operibus ut dominorum villas, ita Dei templa ornabant.

Cracoviae

---

[59] E. g. *Contra Symm.* II 246 sqq.: *et quae saxa Paros secat* (alba), *et qua Punica rupes* (lutea),/ *quae viridis Lacedaemon habet maculosaque Synna*; cf. *Psychom.* 854 sqq. (chrysolithus, sapphirus, beryllus, topazon, sardonyx, alii).

[60] Ut toto fere hymno *Cathem.* I.

[61] *Contra Symm.* II 36 sqq.: *pexo crine virago, nudo suspensa pede strophioque recincta, tumidas fluitante sinu vestita papillas.*

[62] *Contra Symm.* II 245 sqq.: *Caementa remitto et quae saxa Paros secat,* etc. *nativum nemo scopuli mihi dedicet ostrum: templum mentis amo, non marmoris.*

[63] Cf. *Perist.* III 191 sqq.; XII 35 sqq.; XI 215 sqq.; *Psychom.* 814 sqq.

immineat ponto undisonum promunturium Sunii (ibid. 1216 sq.). Itaque Euripides (fr. 347 N) vix credere potest a sano quodam homine peregrinam terram laudari posse, propriam despici. Propterea captivarum chorus, dum calamitates in Helenae caput detestatur (Eur. *Hec.* 950 sq.), precari non omittit:

μήτε πατρῷον ἵκοιτ' ἐς οἶκον.

Praeter tragicorum fabulas, tamquam caritatis patriae testimonia, duo Platonis iuvenilia epigrammata, eadem certe aetate composita, apponere liceat[6], in quorum priore Eretriae olim incolae quidam, nunc usque ad Susa sepulcro conditi, patriam commemorant (nr 9,2):

φεῦ, γαίης ὅσσον ἀφ' ἡμετέρης!

Rursus alii ad Ecbatana sepulcrum invenerunt patriasque regiones hisce salutant (nr 10,3 sq.):

χαῖρε, κλυτή ποτε πατρὶς Ἐρέτρια, χαῖρε,
γείτονες Εὐβοίης, χαῖρε, θάλασσα φίλη!

Nil igitur mirum milites, Cyri expeditionis participes, cum mare denique conspexissent, inter se complexos esse lacrimasque fudisse (Xen. *Exp. Cyri* IV 8, 21, 24, 25). Quorum unus in contione Trapezunte habita (ibid. V 1,2) ingenue professus est se in Graeciam reverti cupere, in nave tamquam Ulixes dormientem.

Haec omnia, quae ex diversis auctoribus summatim excerpta congessimus, magnificis sane verbis, quibus adhuc commovemur, Plato in celeberrimo illo *Critonis* loco (p. 51a sq.) exsecutus est. A quibus quantum distat multo simplicius umbratilis cuiusdam hominis desiderium, quod Hellenistica aetate posteriore Menander (Ἑαυτ. τιμωρ. fr. 145 K) notavit:

οἴκοι μένειν χρὴ καὶ μένειν ἐλεύθερον
ἢ μηκέτ' εἶναι τὸν καλῶς εὐδαίμονα.

II

Sed patrii soli caritas non mediocriter tum violabatur ac laedebatur, si quis caede facta, rei publicae causa, seu belli necessitate coactus, exul aut captivus, sua sponte aut invitus, profugus patrios deserebat fines[7]. Horum fortunam Tyrtaeus poeta celeberrimis versibus commiseratus est (E. Diehl, *Anthol. lyr. Gr.*, I, o. 11, fr. 6. 7, v. 3 sq.):

τὴν δ' αὐτοῦ προλιπόντα πόλιν καὶ πίονας ἀγροὺς
πτωχεύειν πάντων ἔστ' ἀνιηρότατον,
πλαζόμενον σὺν μητρὶ φίλῃ καὶ πατρὶ γέροντι
παισί τε σὺν μικροῖς...

---

[6] Ap. E. Diehl, *o. c.* p. 105, nr 9 et 10.

[7] Captivi ad arbitrium victoris habitatum concedere solent, sed non aliter, quam exules, patria carent. Inde in aequo cum exulibus in hac dissertatione positi sunt.

sisse videtur Seneca dactylum, primum cum poetae Graeci id evitare soliti essent, deinde cum semper adhibuissent caesuram dipodicam sive diaeresin, quae solutum elementum sequi non solet. Iam Graecorum poetae id agebant, ut post secundam dimetri arsin vocabuli finis fieret et dimeter caesura dipodica percuteretur[99], quam normam rarissime migrabant. Post Euripidis mortem caesura illa dipodica sola adhibita est ita, ut tetrapodiae semper in binas dipodias dividerentur[100]. Seneca igitur haec Graecorum placita, ab illis nonnumquam neglecta, pro norma sibi habenda esse duxit, quam numquam migravit. Cum autem secunda arsis non solveretur, dimeter vero caesura dipodica percuteretur, factum est, ut evaderent versus partes monometris simillimae; itaque viri docti adducti sunt, ut putarent Senecam monometris carmina sua descripsisse. Liceat mihi antiqui rei metricae auctoris afferre testimonium, quod certo est indicio Senecae versus, cum e duobus compositi sint monometris, tamen pro dimetro habendos esse. Audi M. Victorini verba haec: „leges cetera etiam monometra, id est ultimas metrorum particulas, quae propagatae dimetron ex se faciunt, inter metra numerari, e quis dimetron profecto compositum est"[101].

Hoc loco subsistere liceat, ut paucis expediam, quae tam longam viam permensus assecutus sim. In prima dissertatiunculae parte comprobare conatus sum Senecam fabularum suarum cantica anapaestica dimetris acatalectis descripsisse, his usus argumentis: codicum auctoritate, rei metricae scriptorum antiquorum verbis, poetica et rhetorica adiectivi et substantivi collocatione, integro dimetri sensu, non eadem singularum dimetri partium re metrica in dactylis nec non synaloephis adhibendis, Boethii, Senecae imitatoris, arte metrica, librariorum errore in versibus digerendis. In altera dissertatiunculae parte de Annaeanis synaloephis tractavi, de nonnullis dimetrorum formis et de caesura dipodica. Haec habui, quae dicerem de Senecae tragici dimetrorum anapaestorum natura atque indole.

Wratislaviae

---

[99] Christ, *o. c.* p. 243 sq.; Atilius Fortunatianus: *dactylico contrarium est anapaesticum metrum; huic naturale catholicum est partes orationis singulis pedibus terminare: hic enim versus optimus est, secundus ab optimo illo, qui syzygias parte orationis finit.* GLK VI, p. 285, 15—18. Cf. praeterea M. Victorinus, GLK VI, p. 77,2.

[100] R. Klotz, *De numero anapaestico*, Diss. Lipsiae 1869, p. 20. M. Victorinus: *percutitur vero versus anapaesticus praecipue per dipodiam, interdum et per singulos pedes.* GLK VI, p. 75,26.

[101] Marius Victorinus, GLK VI, p. 78,8.

Consimilia *motiva* ad Romanorum videlicet poetas scenicos transmigraverunt, cum Senecae Thyestes (*Thy.* 404 sq.) talia profatur:

optata patria tecta...
miserisque summum ac maximum exulibus bonum,
tractum soli natalis... cerno.

Etiam Eurybates (*Ag.* 390 sq.) post reditum hisce urbem salutat:

delubra et aras caelitum et patrios lares
...vix credens mihi
supplex adoro...

Sed saepissime et maximo amore Euripides patriam prosequi videtur, e. c. in *Phoenissis* (358 sq.), ubi Polynices pro certo habet necessitatem prorsus esse, ut omnes patriam ament. Non aliter idem heros una cum Iocasta matre docet (ibid. 406):

ἡ πατρίς, ὡς ἔοικε, φίλτατον βροτοῖς,
οὐδ' ὀνομάσαι δύναι' ἄν, ὡς ἐστὶν φίλον.

Item digna sunt quae apponantur celeberrimae patriae laudes, quas in Euripidis *Erechtheo* invenire licet (fr. 360, 53 sq. N):

ὦ πατρίς, εἶθε πάντες, οἳ ναίουσί σε,
οὕτως φιλοῖεν, ὡς ἐγώ...

aut fr. 6 N, ubi Theseus (sic Welcker, *o. c.* p. 731) interrogat:

τί γὰρ πατρῴας ἀνδρὶ φίλτερον χθονός;[5]

Inde heroes tragici dum in peregrina terra morantur, patriae quoque desiderio teneri solent. Orestes (Soph. *El.* 2) semper cupiebat veteres Argos coram intueri. Simili affectu et Philoctetes (Soph. *Phil.* 1214) ducitur et Menelaus (Eur. *Hel.* 402 sq.). Neoptolemus in patriam redire cupit (Eur. *Hec.* 540 sq.); Ennii Andromacha captiva (fr. IX, v. 81 sq. R) domus desiderio capitur, item Euripidis Iphigenia (*Iph. Taur.* 845 sq.). Gaudet Hermione patriam se propriis oculis visuram (Soph. fr. 200 N; cf. Welcker, *o. c.* p. 223). Faustum in patriam reditum Agamemnon exoptat (Eur. *Hec.* 1219 sq.):

εὖ εἰς πάτραν πλεύσαιμεν...

Sed subtiliorem poetarum sensum Aiacis milites produnt, qui ad Troiam degentes, temporis processu iam attriti, inclytae Salaminis desiderio tabescunt (Soph. *Ai.* 597 sq.); optant igitur, ut aliquando ibi sint, ubi silvosum

---

[5] Quosdam locos, qui ad hanc spectant materiam, P. Masqueray affert (*Euripide et ses idées*, Paris 1908, p. 387, 392). His addimus eiusdem poetae fr. 1046 N, ubi habitatio in patrio solo summum bonum praedicatur:

πολλοῦ γὰρ χρυσοῦ καὶ πλούτου
κρείσσων πάτρα σώφρονι ναίειν.

cadres de la linguistique seule, à qui elle sert directement. A côté de la littérature dont le gain fut considérable, aussi la science historique a pu enregistrer quelques profits. Il est vrai qu'on n'a pas pu trouver jusqu'ici de documents à proprement parler historiques, les textes conservés ayant exclusivement un caractère économique (les listes, les comptes, les inventaires). Néanmoins, ce matériel présente une valeur très estimable et ses informations permettent maintes fois d'approfondir notre connaissance de la structure sociale, économique et politique de la Grèce mycénienne, bien plus, il jette un peu de lumière sur son expansion d'outre-mer. En conséquence de l'apparition de ces nouvelles sources, il est maintenant possible de formuler la thèse que la civilisation mycénienne fut créée par les Achéens[48]. Malgré les suppositions contraires, appuyées sur une connaissance insuffisante des sources, on ne peut pas douter aujourd'hui de leur connexité avec le tronc grec. C'est donc avec raison que l'épopée homérique cite les Achéens comme les habitants de la Grèce. Bien naturellement une telle mise au point n'a pas permis de résoudre la question quand ils se sont installés en Grèce, ou bien s'il était possible que leur venue se soit effectuée avant l'arrivée des Ioniens. Comme fait incontestable reste, de plus, l'existence d'un fort apport préindo-européen qui se laisse saisir dans le matériel linguistique[49]. Le caractère sans aucun doute grec des créateurs de Pylos, de Mycènes ou de Tirynthe, étroitement lié au nom des Achéens, ensuite une série de données toponomastiques, les survivances de la présence des Achéens, sauvées de la dorisation de la Grèce entière, tout cela nous incline à envisager les sources puisées dans les archives hittites.

L'hypothèse éblouissante de Forrer, avancée en 1924, dut éclater comme une bulle de savon, à cause du manque de données linguistiques suffisantes pour identifier Aḫḫijawā avec les Achéens. La découverte de Ventris, l'explication des règles phonétiques du dialecte grec qui fut employé en Grèce au temps de l'existence de l'Etat hittite, dépouille les adversaires de l'hypothèse de Forrer de leur principal argument, celui de la linguistique. Même si le passage contenant le mot „A-ka-wi-ja-de" n'a pas une signification ethnique mais personnelle, on peut déduire des règles générales que l'Achais homérique n'est pas la forme unique de ce nom, en dépit de l'opinion communément admise; une autre encore est possible, à savoir celle dont l'Aḫḫijawā hittite est derivée[50]. C'est la linguistique qui nous a permis de reprendre tout ce

---

[48] C. G. Starr, *The Myth of Minoan Thalassocracy*, Historia III 3 1955, p. 282 ss.; M. P. Nilsson, *Das frühe Griechenland von innen gesehen*, Historia III 1 1955, p. 257 ss.; T. B. L. Webster, *Homer and the Mycenaean Tablets*, Antiquity CXIII 1955, p. 10 ss.

[49] A cette question cf. W. Kraiker, *Nordische Einwanderung in Griechenland*, Die Antike XV 1939, p. 195 ss.

[50] Cf. Ventris, Chadwick, *o. c.* p. 89. Cf. aussi K. Völkl, *Achchijawa*, Nouvelle Clio IV 1952, p. 329 ss.; P. Kretschmer, *Achäer in Kleinasien zur Hethiterzeit*, Glotta XXXIII 1954, p. 1 ss.

Immotus et patente rictu constitit,
dum sanguis extra defluit scaturiens,
perfusa pulcher menta russo stemmate
fert et cruenti pectoris spectat decus
fruiturque et ostro vestis ut iam regiae.

Quibus poeta quasi nondum contentus Romanum fingit minime mutum porro pergere, ut Asclepiades obstupescat et medicum accuset, quod iussa sua neglegentius exsecutus sit. Cui medicus dum se purgat factique rationem probat, pluribus explicat verbis de linguae vitio vel tenui vulnere tactae. Cuius rationis explicandae gratia haec Prudentio placuit componere verba (v. 982 sqq.):

Scrutare vel tu nunc latebras faucium
intraque dentes curiosum pollicem
circumfer, haustus vel patentes inspice,
lateatne quidquam, quod regat spiramina.

Quamquam forassem forte si puncto levi
tenuive linguam contigissem vulnere
titubante plectro fatus esset debilis;
nam cum magistra vocis in vitium cadit,
usus necesse est et loquendi intercidat.

Fiat periclum, si placet, cuiusmodi
edat querelam quadrupes lingua eruta,
elinguis et quem porca grunnitum strepat,
cui vox fragosa, clamor est inconditus,
probabo mutam nil sonare stridulum.

Testor salutem principis me simplici
functum secantis arte, etc.

Ex his igitur exemplis satis apparet Prudentium saepe res accuratissime copioseque describere ac paene enumerare consuevisse. Et fuerunt, qui eam consuetudinem poetae Hispaniensis propriam esse censerent. Quos tamen vix iusta opinatos esse existimamus. Nam rhetoricam videmus Prudentio fuisse generis dicendi magistram praecipuam, rhetores autem scimus alumnos ita loquendi arte exercuisse, ut multas variasque possent res et copiose tractare et accuratissime describere. Nec mirum, si ipsorum declamationibus similia quaedam tractata invenimus iis, quae Prudentius carminibus declamavit. Quorum ut e Quintiliani quae feruntur declamationibus maioribus exempla quaedam afferamus, rerum similitudine adigimur. Nam declamatione VIII[42] de geminis res agitur languentibus: quos cum ceteri medici sanari posse desperassent, unus promisit se alterum esse sanaturum, si alterius vitalia inspexisset. Quod pater permisit, matre tamen inscia. Quae cum virum malae trac-

[42] Quintil. q. f. *declam. XIX maiores*, ed. G. Lehnert, Lipsiae 1905, p. 163 sq., ap. Teubn.

suite s'il y a des preuves qui permettraient de prendre une position plus sûre au sujet de ce problème[112].

Les remarques accumulées ci-dessus nous fournissent la possibilité de conclure que la colonisation des Achéens différait sous maints aspects de celle des Minoens. Pendant que cette dernière fut causée, principalement du moins, par des motifs commerciaux, de l'aspect extérieur de la première nous sommes en droit de supposer qu'elle en avait d'autres. Il est vrai qu'on ne peut pas exclure *a priori* que les facteurs économiques n'aient pas joué un certain rôle aussi dans cette colonisation. Mais il faut se demander s'ils étaient les plus importants, s'ils étaient partout les mêmes. L'analyse des conditions existant en Grèce peut nous donner la réponse à cette question, dans une certaine mesure, hypothétique. Malheureusement nous ne savons rien des conditions démographiques de la Grèce de ce temps. Sans doute, elle avait une population dense, mais ce problème ne se laisse pas préciser davantage. Il faut néanmoins admettre qu'il y avait des excédents agricoles qui permettaient la division sociale du travail et ensuite l'exportation du vin et de l'huile. Il est possible, bien que peu vraisemblable, que les Achéens exportaient du vin et de l'huile comme les denrées les plus lucratives et en destinaient le profit pour payer l'importation des céréales de l'Egypte ou du Chypre. Dans les documents de Pylos la fonction de gardien des greniers est attestée[113], mais rien ne s'oppose à la supposition qu'il s'agissait dans ce cas du blé fourni par les paysans à titre de redevances. L'importation du blé était en outre peu probable et de ce point de vue que dans l'antiquité le blé importé était employé de préférence à approvisionner les territoires côtiers et n'atteignait que rarement l'intérieur du pays, surtout si montagneux que le Péloponnèse[114]. Bien entendu on ne peut pas s'attendre à une réponse tout à fait positive à cette question vu l'état fragmentaire de notre documentation.

Mais dans la forme même de la colonisation des Achéens on peut distinguer certains traits permettant d'en déduire des conclusions quant à la nature de

---

[112] Comme on sait, l'idée d'un „Grosskönigtum" représentent M. P. Nilsson, *Das Homerische Königtum*, Sitzungsberichte d. Preuss. Akad. der Wiss. 1927, p. 23 ss., et, avant tout, Meyer, *Geschichte d. Altertums*, II 1², p. 298 ss., pendant que E. Bethe, *Troja*, *Mykene*, *Agamemnon und sein Grosskönigtum*, Rheinisches Museum LXXX 1931, p. 218 ss., et W. Otto, Historische Zeitschrift CXLVI 1932, p. 221 ss., nient l'existence d'un royaume centralisé en Grèce au II^e^ millénaire. Voir la dernière mise au point de Bengtson, *Griech. Geschichte*, p. 42 ss. Mais son principal argument, à savoir le manque de bureaucratie, exige une modification en vue de dernières découvertes des textes linéaires en Grèce.

[113] Il vaut la peine de mentionner que J. G. Milne, Journal Egyptian Archaelogy 1939, p. 178, admet la possibilité de l'importation du blé égyptien en échange de produits metallurgiques. L'étude de S. Marinatos, *Les greniers de l'Helladique ancien*, Bulletin de la Correspondance Hellénique 1946, p. 337 ss., mérite d'être citée ici.

[114] Cf. le travail de Marinatos, cité plus-haut.

in animo habet, cum Iocastae interroganti (Eur. *Phoen.* 390 sq.): τί φεύγουσι τὸ δυσχερές; tale responsum dat: ἓν μὲν μέγιστον, οὐκ ἔχει παῤῥησίαν.

Sic igitur aquae et ignis interdictio apud tragicos et Graecos et Romanos potius vituperatur et ὅτι κακὸν ἡ φυγή omnes exules tragici clamare videntur[28]. Quorum miseriam fortasse nemo alius exsecutus est disertius — ut iam diximus — quam Euripides, praecipuus exulantium et captivarum patronus, qui maxime omnium tragicus nuncupatus ad miserationem his commovebat spectatores. Archelai quoque fragmentum dubium (ap. Nauckium adesp. 284, v. Welcker, p. 705) dignum visum est mihi, ut supplemento harum lamentationum apponatur:

ἄπολις, ἄοικος, πατρίδος ἐστερημένος
πτωχός, πλανήτης, βίον ἔχων ἐφήμερον.

Ex Romanorum tragicis addimus Attii *Medeam* (fr. X, v. 415 sq. R), ubi Teucer hisce describitur verbis:

exul inter hostis exspes,
expers, desertus, vagus.

Exilium enim saepe et libenter ab antiquis cum cladibus et calamitatibus hominum diversis comparabatur. Nonne Aristoteles, *Resp. Athen.* 67,5, aquae et ignis interdictionem eodem loco ac numero habuit atque vincula, mortem, civitatis ademptionem, bonorum publicationem? Plutarchus vero, *De def. orac.* 14, uno tenore ἁρπαγάς commemorat πλάνας... κρύψεις τε καὶ φυγὰς

---

[28] Euripideis locis a Masquerayo laudatis (*o. c.* p. 390) subiungo *Hec.* 457: οἰκτρὰν βιοτὰν ἔχουσα οἴκοις, *Hippol.* 1177: τλήμονας φυγὰς ἔχων, *Bacch.* 1350: τλήμονες φυγαί, 1354: Cadmus exul futurus ὁ τλήμων a se ipso appellatur. Complures elocutiones consimiles in Senecae *Thyeste* leguntur, e. c. *regno ut miserias* (sc. exulis) *mutet* (297), *miseris exulibus* (405); ipse heros (412 sq.) *silvestres fugas* commemorat *saltusque densos et mixtam feris similemque vitam*. Cf. quoque v. 924 sq.: *trepidi exilii... rebusque gravis pudor afflictis*. Praeterea exul consilii inops describitur, ut Philoctetae comites (Soph. *Phil.* 135). Item exulum vita torquere profugos solet (Sen. *Phoen.* 466: *longo...fessus exilio*). Ismene igitur nihil boni ab exilio sperat (Aesch. *Sept.* 978):

ἠὲ ἠέ, δυσθέατα πήματα ἐ-
δείξατ' ἐκ φυγὰς ἐμοί.

Quoniam exilium tamquam timida est contentionum contra hostes remissio, Medea non ante ex urbe exibit, quam ultionis cupiditatem expleverit (Sen. *Med.* 170 sq.). Eurysaces exilium suum ingratis exprobrat Argivis (Attius, *Eurys.* fr. XII, v. 364 R), exilium κακόν nuncupatur (Eur. *Andr.* 126; *Heracl.* 27).

Non aliter de hac re profugus quidam ap. Theogn. v. 1213 disputat: ἡμῖν δ' ἄλλα μὲν ἐστὶ... κακὰ πολλὰ... ἐπεὶ ἐκ γῆς φεύγομεν... postea aeger animi pergit: πόλις γε μὲν ἔστι καὶ ἡμῖν καλή. Aegrotationes emigrantium nostrae aetatis in animum recurrunt, qui de aequa civium condicione deturbati sunt. Id X. Pruszyński noster medicum quendam commemorare iubet et ad Cornelii Nepotis exempla provocare, in Polono libro q. i. *Narrationes* (*Opowiadania*), Varsoviae 1955, p. 324.

dont l'occupation de Cnosse est le prélude. Bien naturellement, il est difficile de savoir, si cet apport de forces ne coïncide pas avec l'afflux en 1500 environ d'une nouvelle vague grecque, celle des Achéens qui renforceraient les éléments précédents, les Ioniens[100]. En tout cas la prise de Cnosse est la preuve des profonds changements dont la Grèce fut le champ en ce temps. Cette conquête termine l'époque des préparations, ouvre une nouvelle, celle de l'activité, de l'expansion arrêtée jusque là par la Crète. Après son élimination et l'occupation de Cnosse par la force, une vaste pénétration politique et civilisatrice des Achéens en Egée et dans la Méditerranée orientale va commencer.

L'apparition de la marine achéenne sur mer est, sans doute, une marque de cette expansion et nous essayons d'en déduire d'autres conclusions au sujet du système des forces politiques en vigueur dans la Grèce de ce temps. L'hégémonie maritime dont l'expédition de Troie semble être un écho lointain, apparaît aujourd'hui sous une forme tout à fait différente de ce que nous supposions avant le déchiffrement de l'écriture linéaire B. Sans aucun doute, le rôle de la marine achéenne fut apprécié aussi auparavant. Sans elle on ne pourrait pas s'imaginer la colonisation et le commerce achéens[101]. Mais ce n'est qu'après la réduction à sa juste valeur de la marine minoenne, instrument de commerce et non de politique, que l'apparition des Achéens sur mer prend un aspect tout à fait différent. Des textes linéaires on peut déduire quelles dimensions les constructions navales (certes pas seulement les navires de commerce, mais aussi de guerre — si cette division existait déjà en ce temps[102]) avaient atteint chez les Achéens. Le métier distinct des rameurs prouve l'importance de la navigation chez eux. S'étant assimilé les modèles, selon toute probabilité crétois, ils développèrent l'art des constructions navales à un niveau considérable, ce qui les mit en état d'éliminer à peu près, depuis l'an 1500, la marine crétoise de la partie orientale de la Méditerranée[103].

---

[100] Cf. Karo, *Die Schachtgräber von Mykenai*, p. 338, qui de l'analyse détaillée des sources tire la conclusion qu'au passage du Minoen Moyen III au Minoen Postérieur I la structure sociale de la Grèce subit un changement, à savoir qu'elle se transforma de la société de paysans en une société aristocratique. Mais il est à noter que selon E. Risch, *Die Gliederung der griechischen Dialekte in neuer Sicht*, Museum Helveticum XII, fasc. 2, 1955, p. 61 ss., qui s'appuyait sur des matériaux linguistiques rendus récemment accessibles grâce à la découverte de Ventris, il n'y a pas de preuves suffisantes pour distinguer les Ioniens des Achéens. Il faudrait dans ce cas se souvenir que le fondement de l'hypothèse de vagues successives des tribus grecques, à savoir des Ioniens environ en 2000 et des Achéens environ en 1700, est assez faible et qu'elle doit subir un changement analogique à celui qui est en train de s'accomplir avec l'hypothèse des vagues successives en Italie au II^e^ millénaire.

[101] Ce problème fut fortement discuté à l'occasion de l'affaire de l'Aḫḫijawā et de l'apparition dans les textes hittites des données qui attestaient une vaste étendue de la marine achéenne. Cf. Schachermeyr, *Hethiter u. Achäer*, passim.

[102] Starr, *o. c.* p. 284.

[103] C'était Kantor, *o. c.* p. 80 ss., qui a développé ce point de vue et l'a motivé avec beaucoup de conséquence.

Sans vouloir donner une revue détaillée des étapes de la colonisation achéenne dans l'Egée, il nous semble opportun de souligner que nous sommes maintenant en état, grâce aux fouilles ininterrompues, de multiplier le nombre des positions colonisées par les Achéens. On peut citer des îles comme la Crète, Chios, Lesbos, différents points sur les côtes de l'Asie Mineure, entre autres Milet, Rhodes enfin. En s'avançant le long des côtes, les Achéens colonisèrent la Pamphylie, ensuite la Cilicie (Tarse) et débarquèrent en grand nombre à Chypre en octroyant à cette île son caractère grec conservé jusqu'aujourd'hui[108]. Une question est très discutée dans la science, à savoir s'ils ont pris pied en Syrie, à Ras-Shamra, ou bien dans son port, Minet el-Beida d'aujourd'hui[109]. En tout cas, si l'on considère que les produits mycéniens apparaissent dans les pays limitrophes des côtes orientales de la Méditerranée, en Asie Mineure, à Amourrou, en Phénicie, en Canaan, en Egypte[110], sans compter les régions de la Méditerranée occidentale, nous nous trouvons devant un tableau qui n'a rien de semblable dans l'histoire de l'Orient dans le II^e^ millénaire. Une force quelconque devait appuyer cette expansion commerciale, bien entendu il ne s'agit pas de moderniser les conditions d'autrefois dans le sens contemporain. Mais on ne peut pas se refuser à l'impression que cette expansion avait un tout autre caractère que les précédentes, p. ex. que celle des Minoens qui se bornaient à n'occuper que quelques points isolés sur les côtes, à ne fonder que quelques factoreries servant à décharger les cargaisons, ou bien que celle des Phéniciens, limitée elle aussi pour la plupart du temps à une bande étroite et interrompue des côtes d'Afrique, de Sicile et d'Espagne[111]. On pourrait plutôt admettre qu'elle était semblable à la colonisation des Grecs aux VIII—VII^e^ siècles. Cependant, c'est ici qu'on peut constater des différences notables. Les Grecs de ce temps n'avaient occupé que des territoires habités par des peuples dont le niveau social et culturel était inférieur au leur. Ils se sont donc établis pour la plupart des cas sur les côtes méridionales de l'Europe. D'autre part les Achéens se sont emparés des régions peuplées depuis longtemps, ayant une population dense et douée d'une civilisation propre, quelquefois très riche, et même, comme dans le cas de Crète et de Chypre, formant des Etats. Ce caractère distinct de la colonisation des Achéens depuis le XV^e^ siècle demande une explication. Sans cela on ne parviendra jamais à se faire une idée claire quant aux mobiles politiques de ce vaste mouvement. Pour s'exprimer en d'autres termes, il faut poser la question quelle était la forme de l'état créé par les Achéens en Grèce et en-

---

[108] Schaeffer, *Enkomi-Alasia*, passim.

[109] Cf. A. Moret, *Histoire de l'Orient*, II, Paris 1937, p. 138 ss.

[110] Kantor, *o. c.* p. 80 ss.

[111] Cf. J. Bérard, *Découvertes mycéniennes aux îles Liparis*, Revue Archéologique, VI^e^ série, XXXIX 1952, p. 104.

Rarissime utebatur Seneca dimetris, qui has exhibent formas:

⏑⏑ – ⏑⏑ – | – – – – e. g. *senis in iugulo telum Pyrrhi* (*A* 657)[91]
⏑⏑ – – – | ⏑⏑ – – – e. g. *metuit motas zephyris plumas* (*O* 758)[92]
⏑⏑ – – – | – – – – e. g. *pater o rerum, portus vitae,* (*HF* 1072)[93]

Maxime autem placuerunt Senecae hae dimetri formae:

– – ⏑⏑ – | – ⏑⏑ – – e. g. *Iam rara micant sidera prono* (*HF* 125)
– – – – | – ⏑⏑ – – e. g. *nondum quisquam sidera norat* (*M* 309)
– – ⏑⏑ – | – – ⏑⏑ – e. g. *compacta manu regum referens* (*M* 366).

Senecam cavisse scito, ne dactylum exciperet anapaestus, quae dimetri forma iam a poetis Graecis evitata erat[94]. Quin etiam in trimetro iambico Annaeano dactylus anapaesto sequente diligentissime a poeta evitatus est, quod magno cum mentis acumine observavit magister meus optimus L. Strzelecki[95]. Huius migratae normae inveni exempla haec:

fingite, superi, vel in Eridani (*HO* 186)
flete Herculeos, Arcades, obitus (*HO* 1883)
parcite lacrimis urbis festo (*Oc* 646).

Quae dimetri formae in *Octavia* et *Herculis Oetaei* versu 186 occurrentes consilio ac ratione a poeta adhibitae videntur, ut precem et invocationem fingerent similiter ac in monometro hoc: *Solvite superi* (*HF* 1064). In *Herculis Oetaei* versu 1883 nomen proprium huius usus causa fuisse videtur. Ut iam supra monui, perplacuit Senecae dimetros componere, qui primo et praecipue tertio loco exhiberent dactylum, quem explere solent tertiae declinationis nomina neutrius generis, ut „pectoris", „sidera", „fulminis" et similia, vel tertiae coniugationis imperativus pluralis, ut exempli causa: „vincite", „credite" et alia[96].

Nullum admisit Seneca dactylum in secundo vel quarto obvium pede, quod rarissime tantum apud poetas Graecos invenitur[97] quodque iam ab antiquissimis rei metricae scriptoribus observatum est[98]. Atque constat poetas maxime in fine uniuscuiusque metri curavisse, ut — quoad fieri posset — numeri puri perspicerentur. Qua re cum dactylum pro anapaesto in sede prima et tertia admitterent, idem in fine facere noluerunt. In secundo pede non admi-

[91] Cetera exempla: *Th* 926; *O* 993; *Oc* 885; 915.
[92] Cetera exempla: *HF* 1068; 1075; *P* 60 b; *A* 81; 348; *Oc* 304; 896.
[93] Cetera exempla: *P* 83; *A* 362; 665; *Oc* 29; 688; 766; 961.
[94] Gleditsch, *o. c.* p. 127; Christ, *o. c.* p. 242.
[95] L. Strzelecki, *De Senecae trimetro iambico quaestiones selectae*, Kraków 1938, PAU, Rozpr. Wydz. Filol., t. LXV, nr 5, p. 51.
[96] Cf. Marx, *o. c.* p. 34.
[97] Christ, *o. c.* p. 244, 251 sq.
[98] Audi Diomedis verba haec: *sed dactylum numquam recipit* (sc. anapaesticum metrum) *nisi in dextris pedibus vel quemque ex illis aliis*, GLK I, p. 504,33 sq.

Itaque actis martyrum publicis brevissimis ac verissimis perscripta erant verbis, quae in iudiciis gesta essent et quomodo et quo ordine et quibus damnati suppliciis affecti essent. Nam duabus constat actionibus legitimas agi solitas esse causas, quarum priore reus liber, posteriore in tormenta datus interrogaretur[21].

Et prima quidem actione reus interrogabatur, quo nomine vocaretur et utrum deis sacrificaturus esset an Christianum se esse confiteretur; nam Christianum esse idem valuit, quod et deis secundum imperatoris praecepta sacrificare nolle et militiam recusare et omnino imperatori obtemperantiam abnuere. Quam culpam Christiani ut intellegerent neque ad se admitterent, a praefectis in iudiciis admonebantur et modo blanditiis modo minis a sententia sua avertebantur. Ii, qui praefecti verbis contradicebant, actione secunda tormentis, primo levioribus, deinde acrioribus adigebantur, ut Christianos se esse negarent, deis sacrificando imperatori oboedientiam ostenderent; nam haec fere fuerunt, quae a Christianis exigebantur oboedientiae signa. Ad quae qui tormentis cogi non poterant, capite damnati interficiebantur.

Haec igitur acta martyrum et publicis perscribebantur commentariis, quibus omnia — et ea, quae praefectus reum interrogabat, et ea, quae reus praefecto respondebat quaeque passus erat — breviter comprehendi solebant, et privatis, quos Christiani ipsi componebant, ubi non solum ea, quae in iudiciis gesta essent, referebantur, sed etiam alia quaedam paullo accuratius ac fusius enarrabantur, et quidem quae martyr vel martyres egissent, antequam capti et in ius vocati essent, et quae apud iudices de Deo ac religione Christiana audacius dixissent, et quae in somniis vidissent et quomodo et ubi cineres eorum aut corpora sepulta essent. Quae quamquam non poterant fere rebus quibusdam carere commenticiis atque ex Christianorum sententia ac religione compositis, quia tamen ab iis conscribebantur, qui aut ipsi aderant aut quae ab aliis acta perceperant, litteris mandabant, a veritate certe non longe abhorrebant.

At quae primo verbis simplicibus referebantur acta, mox cum alia ex aliis transscribi aut componi coeperant[22], ornatiora ac locupletiora fiebant, prout

---

[21] Quamquam actis martyrum, quae ad nostra pervenerunt tempora, duae illae actiones saepe confusae et difficiles ad distinguendum sunt, raroque accidit, ut separatae exhibeantur. Quod in actis Euplii factum esse videmus, ubi legimus: *Quoniam innotuit eius confessio, interrogetur sub tormentis, tradatur tortoribus. Et cum traditus esset, coepta est secunda cognitio per quaestionem.* Sequuntur actionis secundae acta: *Diocletiano novies et Maximiano octies consulibus* (i. e. anno CCCIV) *pridie Idus Augustas Calvisianus consularis dixit ad Euplium positum in tormentis: Quae per tuam confessionem hodie dixisti, quid dicis modo de eis?...*

[22] De actorum transscriptione cf. *Mart. Polycarpi* XVII (Ruinart): *Exemplaria haec ex Irenaei, discipuli Polycarpi, doctrina scripsit Caius, qui conversatus est una cum Irenaeo. Ego autem haec Socrates ex Cai exemplaribus scripsi. Ego Pionius memorata exemplaria investigavi et scripsi — ex revelatione, quae mihi patefacta est de beato Polycarpo,* etc.

omnem fabulosam historiam in dubium revocavit, eandem tamen in aliis scriptis et coluit et summe prorsus reveritus est. Nonnumquam profecto vix credi potest tam diversas inter se opiniones ab uno eodemque scriptore originem ducere[47]. Et revera tragicus noster non solum veterum repetit exilii vituperationes, sed non semel tamquam se ipsum impugnaturus quaedam argumenta ex philosophia nimirum haurit, quibus sinistrae de exilio opiniones aliquatenus mitigabantur.

Stoicorum sectator totius mundi civem se esse arbitrabatur[48], quo factum est, ut in nonnullis eius tragoediis exilium cum quadam indulgentia et benigna fere aestimatione tractaretur, in *Thyeste* vero, in fabula in recessu fortasse a Seneca composita (vetus est F. Jonae opinio, a. 1870 prolata), prorsus commendaretur.

Iudicia, quibus exilii asperitates tamquam lenitae ac mitigatae commemorantur, hisce locis invenire mihi contigit:

Med. 491 sq. (Iason Medeam edocet):

Perimere cum te vellet infestus Creon,
lacrimis meis victus exilium dedit.

Cui Medea:

Poenam putabam, munus esse video.

Iocasta (*Phoen.* 617 sq.) pro certo habet exilium Polynici rem fore reditu sane meliorem. Immo vero Oedipus libertatem exulantis laudare (*Oed.* 13) videtur:

curis solutus exul, intrepidus, vacans...

Id quidem nimirum Corintho relicta exsequitur, quo magis horrida ipsius calamitas posteriore tempore promineat. Sed opiniones maxime diversae ab eis, quae apud vetustiores tragicos Graecos leguntur, in Senecae *Thyeste* exstant. Quamvis in eadem fabula — ut iam vidimus — exules commiserabatur quoque idem poeta. Atque eis, ante omnia, quae ipse Thyestes profitetur, maxime capimur; sic cum ad res domesticas abominandas prorsus ac tristes heros rediisset, regnum cum fratre sibi inviso partiturus, haec filio ostendit (v. 446 sq.):

Mihi crede, falsis magna nominibus placent,
frustra timentur dura...

En verba habes, quibus metus exilii paene tolli videtur! Postea vero sic ipse filio persuadere conatur (v. 453 sq.):

Expers loquor
malam bonae praeferre fortunam licet.

---

[47] Id Herrmannius, *o. c.* p. 60, vidit, qui *Medeam* cum libro *De providentia* comparavit (ibid. p. 74, adn. 1).

[48] Cf. Sen philos. *Dial.* VII 20, 3: *ego terras omnis tamquam meas video, meas tamquam omnium.*

Soph. fr. 525 N: πολλά σε ζηλῶ βίου/μάλιστα δ' εἰ γῆς μὴ πεπείρασαι ξένης.

Eur. fr. 793 N: μακάριος, ὅστις... οἴκοι μένει.

Eur. fr. 1046 N: πολλοῦ χρυσοῦ... κρείσσων πάτρα, σώφρονι ναίειν

Eur. *Her.* 69: ὦ τὰς Ἀθήνας δαρὸν οἰκοῦντες χρόνον...

Soph. *El.* 1136: νῦν δ' ἐκτὸς οἴκων, κἀπὶ γῆς ἄλλης φυγὰς...

Eur. *El.* 1314 sq.: καὶ τίνες ἄλλαι στοναχαὶ μείζους, ἢ γῆς πατρῴας ὅρον ἐκλείπειν;

Eur. frg. 347 N: οὐ καλῶς φρονεῖν, ὅστις πατρῴας γῆς ἀτιμάζων ὅρους, ἄλλην ἐπαινεῖ.

Sen. *Phoen.* 511: *patria remotus, hospes, alieni laris.*

Eur. *Med.* 1024: ἐγὼ δ' ἐς ἄλλην γαῖαν εἶμι δὴ φυγάς.

Sen. *Phoen.* 372: *exul errat... et patria caret.*

Soph. OT. 1378: οὐδ' ἄστυ γ', οὐδὲ πύργος...

Eur. *Andr.* 168: οὐ γὰρ ἐστὶν Ἕκτωρ τάδε... ἀλλ' Ἑλλὰς πόλις.

Plut. *ex.* 17: ἀνθρώπου... οὐδεὶς ἀφαιρεῖται τόπος εὐδαιμονίαν, ὥστε οὐδ' ἀρετήν.

Muson. p. 50,10 sq. H: οὔτε γὰρ ἀνδρείαν ὁ φεύγων ἔχειν κωλύεται... οὔτε σωφροσύνην.

Sen. *Helv.* VIII: *licet in exilium euntibus virtutes suas secum ferre.*

Plut. *ex.* 3: καθάπερ οἱ κοχλίαι τοῖς ὀστράκοις συμφυεῖς ὄντες ἄλλο δὲ μηδὲν ἀγαθὸν ἔχοντες, τῶν οἴκοι μετέχειν ἀλύπως (sc. ἀγαπήσουσι).

Muson. p. 43, 14 H: ὥσπερ οὖν, εἴ τις ἐν τῇ πατρίδι ὢν καὶ ἑτέραν οἰκίαν οἰκῶν, οὐκ ἐν ᾗ ἐτέχθη, δεινοπαθοίη διὰ τοῦτο... μάταιος ἄν εἴη, οὕτω καὶ ὅστις ἑτέραν πόλιν οἰκῶν οὐκ ἐν ᾗ τυγχάνει γεγονώς, συμφορὰν ἡγεῖται, ὁ τοιοῦτος εἰκότως ἂν ἄφρων νομίζοιτο.

Diog. L. I 3,7 (de Anaxag.): καὶ πρὸς τὸν εἰπόντα, οὐδέ σοι μέλει τῆς πατρίδος, Εὐφήμει, ἔφη, ἐμοὶ γὰρ καὶ σφόδρα μέλει... δείξας τὸν οὐρανόν.

Emped. fr. 115,14 D: καὶ ἐγὼ νῦν εἰμι φυγὰς θεόθεν καὶ ἀλήτης.

Plut. *ex.* 18: ἀποδείκνυσι (sc. Ἐμπεδοκλῆς) ξένους καὶ φυγάδας ἡμᾶς ὄντας...

Plut. *ex.* 5: φύσει... οὐκ ἔστι πατρίς, ὥσπερ οὐδ' οἶκος.

Crates fr. 15 Diehl: οὐχ εἷς πάτρα μοι πύργος οὐ μία στέγη, πάσης δὲ χέρσου... πόλισμα... ἕτοιμος ἡμῖν ἐνδιαιτᾶσθαι πάρα.

Eur. fr. 630 N: ἐγὼ δὲ Σαρδιανὸς [οὐ γὰρ] οὐκέτ' Ἀργόλας..

fr. adesp. 284 N: ἄπολις, ἄοικος, πατρίδος ἐστερημένος...

Eur. *Hec.* 811: ἄπολις, ἔρημος, ἀθλιωτάτη βροτῶν

Eur. *Med.* 643: μὴ δῆτ' ἄπολις γενοίμαν...

Soph. *Ai.* 1216 sq.: γενοίμαν, ἵν' ὑλᾶεν ἔπεστι πόντῳ πρόβλημ'... ἄκραν ὑπὸ πλάκα Σουνίου...

Eur. *IT.* 220: ἄπολις, ἄφιλος...

Eur. *Andr.* 137 sq.: ἐπ' ἀλλοτρίας πόλεος, ἔνθ' οὐ φίλων τιν' εἰσορᾷς.

Soph. *OT.* 241: ὠθεῖν ἀπ' οἴκων πάντας, ὡς μιάσματος τοῦδ' ἡμῖν ὄντος...

Sen. *Thy.* 924: *trepidi comes exilii ... rebusque gravis pudor afflictis.*

Soph. *OC.* 3 sq.: τίς τὸν πλανήτην καθ' ἡμέραν σπανιστοῖς δέξεται δωρήμασιν;

Socr. ap. Plut. *ex* 5: οὐκ Ἀθηναῖος οὐδὲ Ἕλλην, ἀλλὰ κόσμιος εἶναι φήσας. **cf. Cic. *Tusc.* V 108.**

Plut. *ex.* 7: πατρὶς... γίγνεται πᾶσα πόλις... ὅπου καὶ ὅτῳ μετρίων πρὸς τὸν βίον ἀναγκαίων εὐπορεῖν συμβέβηκεν, ἐνταῦθα οὗτος οὔτ' ἄπολις, οὔτ' ἀνέστιος, οὔτε ξένος...

Plut. *ex.* 6: ἆρ' οὖν ξένοι καὶ ἀπόλιδές εἰσιν Ἀθηναίων οἱ μεταστάντες εἰς Διωμίδα;

Plut. *ex.* 6: ὅταν δὲ μεταστῶμεν εἰς ἕτερα χωρία, τὸν Ταΰγετον ἢ τὸν Παρνασὸν ἐπιποθοῦντες, ἄπολιν καὶ ἀοίκητον αὐτοῖς τὴν οἰκουμένην ποιοῦμεν.

Muson. 41,8 sq. H: ἀλλ' οὐδὲ ἀνθρώπων ὁμιλίας (sc. ἡ φυγὴ στερίσκει), πανταχοῦ γὰρ καὶ πάντῃ τούτων μετουσία ἐστὶν... εἰ δέ τινες... οὐκ ἀληθινοὶ φίλοι εἰσί, τούτων ἀπηλλάχθαι κρεῖττον...

Sen. *Helv.* XIII 8: ***his ego respondebo et exilium saepe contemptione omni carere: si magnus vir cecidit, magnus iacuit.***

Muson. p. 47,3 sq. H: ὅτι ἤδη τινὲς ἄνδρες ἀγαθοὶ... ἐξηλάθησαν ὑπὸ τῶν πολιτῶν... ἔνιοι δέ γε καὶ ἐνδοξότατοι φεύγοντες ἐγένοντο.

Cic. *Tusc.* V 107: ***iam vero exilium, si rerum naturam, non ignominiam nominis quaerimus, quantum tandem a perpetua peregrinatione distat?***

Democr. fr. 246 D: ξενιτείη βίου αὐτάρκειαν διδάσκει· μᾶζα γὰρ καὶ στιβὰς λιμοῦ καὶ κόπου γλυκύτατα ἰάματα.

Sen. *Med.* 20: *per urbes erret... egens...*

Sen. *Thy.* 924: *comes exilii tristis egestas.*

fr. adesp. 155 N: φυγὰς γένοιτο μηδὲν οἴκοθεν λαβών...

Soph. *OR.* 1705: γᾶς ἐπὶ ξένας ἔθανε...

v. 1712: τῷ μὴ γᾶς ἐπὶ ξένας θανεῖν ἔχρῃζες, ἀλλ' ἔρημος ἔθανες.

Eur. *Phoen.* 1447 sq.: θάψον δὲ μ' ...ἐν γῇ πατρῴᾳ... ὡς τοσόνδε γοῦν τύχω χθονὸς πατρῴας, κεἰ δόμους ἀπώλεσα.

Sen. *Tro.* 864: *in cuius moriere regno?*

Sen. *Oct.* 908 sq.: *invidet etiam, cur in patria mihi... mori?*

Eur. *Phoen.* 390 sq.: τί φυγάσιν τὸ δυσχερές; ἓν μὲν μέγιστον, οὐκ ἔχει παρρησίαν.

Eur. *Ion* 637 sq.: ξένος... τό γε στόμα δοῦλον πέπαται κοὐκ ἔχει παρρησίαν.

Cic. *Tusc.* V 107: *quid tum? parumne multa de toleranda paupertate dicuntur?*

Muson. p. 45,10 sq. H: λέγω δὲ τούς γε λόγου ἀξίους ἄνδρας οὐ τῶν ἀναγκαιοτάτων μόνον πρὸς τὸν βίον ῥᾳδίως ἂν εὐπορεῖν ἔξω τῆς οἰκίας ὄντας ἀλλὰ καὶ πολλὰ περιποιήσασθαι.

Sen. *Helv.* X 11: *nullum... paupertas exulis incommodum habet: nullum enim tam inops exilium est, quod non alendo homini abunde fertile sit.*

Anaxagor. fr. 34 a Diels² (v. Diog. L. 3,11; cf. Cic. *Tusc.* I 43,104): πρὸς τὸν δυσφοροῦντα, ὅτι ἐπὶ ξένῃ τελευτᾷ πανταχόθεν, ἔφη, ὁμοία ἐστὶν ἡ εἰς ᾅδου κατάβασις.

Tel. p. 29,8 sq. H: τί δὲ καὶ διαφέρειν ἄν δόξαι ἐπὶ ξένης ταφῆναι... ἢ οὐ πανταχόθεν, φησὶν ὁ Ἀρίστιππος, ἴση καὶ ὁμοία ἡ εἰς ᾅδου ὁδός;

Plut. *ex.* 13: ἀλλ' ὁ ταῦτα γράψας (sc. Eur. fr. 360 N) εἰς Μακεδονίαν ᾤχετο καὶ παρ' Ἀρχελάῳ κατεβίωσεν.

Muson. p. 48,3 sq. H (alludens ad *Eur.*): ἐκεῖνο δὲ οὔ μοι δοκεῖς εὖ εἰρηκέναι τὸ μὴ μετεῖναι τοῖς φεύγουσι παρρησίας... οὐ γὰρ οἱ φεύγοντες ὀκνοῦσι λέγειν... ἀλλ' οἱ δεδιότες, μὴ ἐκ τοῦ εἰπεῖν γένηται αὐτοῖς πόνος ἢ θάνατος.

καὶ λατρείας[29]. Non aliter profecto et apud tragicos erat; Danaidum enim chorus in Aesch. *Suppl.* 1041 haec timet:

φυγάδεσσιν... ἐπιπνοίας
κακὰ τ᾽ ἄλγη
πολέμους θ᾽ αἱματόεντας.

Tamquam calamitates (συμφοράς) Theseus in Eur. fr. 964 N enumerat φυγὰς πάτρας... θανάτους... ἀώρους καὶ κακῶν ἄλλας ὁδούς. His addo ex Pacuvii *Perib.* fr. XX, v. 301 sq. R:

senium exiliumque et deseritas.

Consimilem malorum seriem chorus in *Octavia*, 942 sq., exsequitur:

mox exilium
verbera, saevas... catenas
funera, luctus, tandem letum...

Apud Senecam (*Epist.* 85,23) captivitas, verbera, catenae, egestas una memorantur. Oedipus exilium a morte vix distinguit (Soph. *OT.* 309):

κτείναιμεν ἢ γῆς φυγάδας ἐκπεμψαίμεθα[30].

Itaque Procne sorori nimirum vitam in patria terra peractam invidet (Soph. *Tereus*, fr. 525 N; cf. Welcker, p. 377). Euripideis verbis rem concludimus (fr. 793 N):

μακάριος, ὅστις εὐτυχῶν οἴκοι μένει.

IV

Verumtamen apud antiquos non deerant, qui contra tales exilii vituperationes diversam prorsus opinionem profiterentur, ὅτι οὐ κακὸν ἡ φυγή. Persuasionem hanc, quam — ut videbimus — tragici poetae nostri non ignorabant, philosophia demum illa popularis, ad commune iudicium et intelligentiam accommodata, Hellenistica, quae ita vocatur, aetate longe lateque divulgavit, sed fontes illius plane contrariae et oppositae existimationis longius sunt repetendi et usque ad vetustiores sane philosophiae principes pertinere videntur.

Ab Orphicis veteribus rem repetere licet, qui persuasum habebant homines cum rerum omnium natura tantopere coaluisse, ut necesse esset omnia, quae

---

[29] Cf. Orph. *Astrol.* fr. 286, Kern, p. 289 extr.: αἰσχύνας καὶ ἀπάτας καὶ ἐπιορκίαις προδόσεις, φυγάδας τε καὶ δεσμοὺς ποιεῖ. Ibid. p. 290 med.: νόσους καὶ ἀχρημοσύνας ποιεῖ καὶ ἐκ τῶν ἰδίων τόπων κινεῖ.

[30] Sed ap. Sen. *Med.* 491 sq. exilium paulo minus dolet, quam mors. Iason enim his Medeam alloquitur:

Perimere cum te vellet infestus Creon,
lacrimis meis victus exilium dedit.

à Mélos, centre de l'exploitation de l'obsidienne, on n'a pas trouvé de vestiges plus considérables de la présence des Crétois[87]. L'analyse de la tradition[88] relative à la „thalassocratie minoenne" a révélé le manque de motifs marins dans la poterie crétoise qui prouve le désintéressement des Crétois à l'égard des thèmes marins. On a souligné aussi, avec justesse, comme il semble, un aspect de modernisation qui se cache derrière cette hypothèse[89]. Ce n'est que dans les temps modernes qu'une forte marine est l'instrument de la politique économique. Il faut prendre ensuite en considération qu'elle suppose l'existence des relations qui dans l'antiquité se manifestaient exceptionnellement et assez tard[90]. Du reste, ce point de vue témoigne de la surestimation du commerce en comparaison avec l'agriculture qui jouait un rôle décisif dans l'économie antique[91]. Tout l'aspect de l'Argolide avec ses châteaux-forts, ses tombeaux pleins de richesses, semblent nier la possibilité de l'existence dans la Grèce d'enclaves minoennes[92], gardées par une puissante marine.

Les considérations ci-dessus n'auraient probablement pas une force décisive pour les adhérents de la thèse contraire qui accaparaient pour leur compte le mythe d'Ariadne et de Thésée, témoignant de la dépendance d'une partie de la Grèce, dans ce cas d'Athènes, de Cnosse[93]. Cependant, les dernières découvertes archéologiques et, avant tout, le déchiffrement de l'écriture linéaire B par Ventris, portèrent un coup décisif à la thèse de la „thalassocratie minoenne" dans son point névralgique, à savoir dans la localisation à Cnosse du mythe du Minotaure[94]. La présence d'archives en langue grecque à Cnosse, la différence de la position de cette ville envers le reste de

---

87 Cf. Starr, *o. c.* p. 285.

88 Starr, *o. c.* p. 284.

89 A côté de l'étude de Starr citée plus haut, voir H. Berve, Gnomon VII 1931, p. 463; P. N. Ure, Gnomon X 1934, p. 19.

90 Comme p. ex. à Athènes et à Carthage. Cf. Starr, *o. c.* p. 286.

91 Cf. A. Lesky, *Thalatta, der Weg der Griechen zum Meer*, Wien 1947, p. 41, qui est de l'opinion que le bien-être de ce temps découlait de la navigation.

92 L'exemple de Thompson, *Studies in Ancient Greek Society*, p. 431, instruit à quel degré les analogies appuyées sur un fondement de sources insuffisant peuvent être dangereuses. Il compare notamment le déclin sous les coups des barbares germaniques de Rome efféminée avec la chute de la Crète efféminée succombant sous la pression des Achéens primitifs. Cependant, ces deux événements diffèrent dans un point essentiel, à savoir les Achéens imposèrent leur langue aux vaincus tandis que les Germains ont reçu la langue latine. Ce phénomène est aujourd'hui tout à fait compréhensible vu le haut niveau de la civilisation des Achéens.

93 Cf. Herter, *Griechische Geschichte im Spiegel der Theseussage*, Die Antike XVII, p. 204 ss.

94 C'était W. Ridgeway, *Minos the Destroyer Rather than the Creator of the So-called „Minoan" Culture of Cnossos*, Proceedings of the British Academy 1909, p. 16, qui a enoncé l'hypothèse que Minos fut un Grec. Elle est appuyée par la chronique de Paros (*Marmor Parium*, F. Jacoby, *Fragmente griechischer Historiker*, II D, Berlin 1929, p. 239. Voir aussi les remarques de G. E. Mylonas, Athenian Studies presented to W. S. Ferguson, 1940, p. 11.

La „koine" matérielle qui est visible avec une force particulière dans le Péloponnèse, à Rhodes, à Chypre, ne peut pas être un accident, mais, comme il semble, doit être interprétée comme la conséquence de l'unité politique[117]. D'autres arguments encore parlent en faveur d'une telle hypothèse. On a attiré l'attention sur une évolution bien significative qui s'était produite dans l'art militaire de terre dans l'époque mycénienne, en comparaison avec celui de la Grèce archaïque, illustré par les données puisées dans l'épopée. Pendant que dans la Grèce archaïque le char de guerre ne présente aucune valeur militaire et n'est qu'une survivance, dans l'époque mycénienne une puissante masse de chars de guerre fait son apparition, ce qui nous rappelle la tactique contemporaine égyptienne et, avant tout, hittite[118]. Il est peu probable que ces analogies soient limitées au domaine strictement militaire, à savoir de la tactique, et ne s'étendent aussi sur le fond de la structure politique. On peut s'en douter bien qu'il n'ait pas de preuves directes capables d'appuyer une telle conception. Un fait bien significatif peut être aussi utilisé comme argument dans les recherches sur ce problème. C'est que toute l'économie, tant à Cnosse qu'à Pylos, est concentrée dans le palais[119]. L'Etat, parce qu'il n'y a pas de doutes que Pylos est aussi une résidence d'Etat, a dans ses mains la production qu'il contrôle et dirige. On peut penser que l'entreprise d'une telle envergure que la construction d'une marine ou l'équipement de l'armée en centaines de chars de guerre fut, du moins la plupart des cas, l'oeuvre de l'Etat et fourni à ses frais. Dans le cas contraire il faudrait supposer que la Grèce mycénienne avait une structure spécifique à laquelle les Croisades fourniraient une analogie frappante, ce qui ne nous paraît pas trop fondé.

En continuant nos déductions soulignons que la tradition contient encore d'autres éléments qui jettent de la lumière sur cette question obscure. Un fait est non sans signification, à savoir que les Hittites traitent Aḫḫijawā comme une puissance. Il est vrai qu'on ne lui confère pas, pour des causes quelconques, de position égale à celle dont jouissaient les Etats de l'Orient dans la chancellerie hittite, mais le souverain hittite s'adresse au roi d'Aḫḫijawā

---

[117] Cf. Fimmen, Karo, *Die kret.-myken. Kultur*[2], p. 93; Kantor, *o. c.* p. 80 ss.; Contenau, *La civilisation des Hittites et des Hourites de Mitanni*, p. 141, 154.

[118] Webster, *Homer and the Mycenaean Tablets*, Antiquity CXIII, p. 13; L. R. Palmer, cité d'après J. Chadwick, *More Light from Pylos*, Manchester Guardian 20 III 1956, en analysant les tablettes de Pylos souligne la mention d'une garde côtière, forte de 730 hommes, dont le devoir consistait à faire la garde des côtes de peur d'une invasion. Une telle organisation dont on chercherait en vain le correspondant au temps classique, est sûrement peu compatible avec la notion du particularisme politique auquel Homère fait allusion, au contraire, elle témoigne de l'existence d'un fort pouvoir central, capable d'entreprendre des moyens préventifs.

[119] Cf. Nilsson, *Das frühe Griechenland von innen gesehen*, Historia III 1, p. 257 s.; Ehrenberg, *Griech. Urkunden d. zweiten Jahrtausends v. Chr.*, Hist. Zeitschr. 1955, p. 8.

Sic Alcmaeon matricida, quem Eumenides persequuntur, et apud Sophoclem (cf. Welcker, *o. c.* p. 278 sq.) et apud Euripidem (ibid., p. 576 sq.) exul domo exiit, qui ab Ovidio (*Met.* IX 409 sq.) *attonitus... malis exul mentisque domusque* nuncupatus est. Athamas Sophocleus, postquam ad bonam frugem se recepit, voluntarium conscivit exilium (cf. Welcker, *o. c.* p. 323). Peleus apud Euripidem (Welcker, p. 809) exulat fratre interfecto, item Hellen propter caedem commissam in annuum exilium proficiscitur in Euripidis *Melanippa Sap.* (cf. Welcker, p. 842), similiter ex Boeotia Rhadamanthus fugit in *Alcmena* Euripidis (Welcker, p. 691), Bellerophon in eiusdem *Stheneboea* (διὰ φόνου, cf. Welcker, p. 777). Sed maxime insignis exul, mendicus atque egens (post caedem factam?), Telephus rex apud tres tragicos fuit[10].

Etiam rei publicae causa heroes tragici exilio multantur: e. c. Polynices apud Sophoclem (*Ant.* 26 sq., 200 sq.; *OC.* 375 sq., 1292) et Euripidem (*Phoen.* 366 sq.), cuius sortis Iocasta mater miseretur (ibid. 316 sq.). Creontis filius Menoeceus, mortem evitans, quae sibi immineat, ipse ex urbe emigraturus est, cui pater tamquam itinerarium proponit (ibid. 977 sq.). Exul fuit gravida regis filia Periboea in Sophoclis *Hipponoo* in scaenam missa (Welcker, p. 428 sq.). In Euripidis *Aegeo* Medea ideo expellitur, quoniam contra Theseum clandestina consilia struebat (Welcker, p. 729 sq.). Ceterum exilium tamquam pervulgatum et usu tritum proponitur: cum enim Aegeus asseverat numquam se Medeam e civitate eiecturum, eadem, ut iure iurando id confirmetur, a rege petit (Eur. *Med.* 746 sq.). Praeter exules captivi quoque extorres apud Euripidem praecipue apparent.

Atque non est neglegendum in vera quoque rerum publicarum vita, cui poetae tragici interessent, aquae et ignis interdictionem, propter civitatis rationem imperatam, rem fuisse paene cotidianam ac vulgarem. Quaeritur itaque, qui id factum sit.

Cum VII saec. a. Chr. n. in Asia Minore, postea vero in ceteris Graeciae propriae regionibus contentiones erumpere coepissent, quibus futuri rerum publicarum popularium cives commoda et iura se assequi posse sperarent, saepe fiebat, ut homines gubernantibus incommodi ac molesti in certum tempus aut in perpetuum ex civitate expellerentur. Rem, quae apud Athenienses ὀστρακισμός appellabatur, sic interpretatus est Aristoteles (*Polit.* III 8): τοὺς δοκοῦντας ὑπερέχειν δυνάμει διὰ πλοῦτον ἢ πολυφιλίαν ἤ τινα ἄλλην πολιτικὴν ἰσχὺν ὠστράκιζον καὶ μεθίστασαν ἐκ τῆς πόλεως χρόνους ὡρισμένους[11]. Itaque exules nemo tum ignorabat in civitatibus, in quibus populi potestas summa erat. Saepenumero id quoque fiebat, ut complures personae

---

[10] Vide Welcker, *o. c.*, I, Bonn 1839, p. 414 sq.; II, p. 477 sq.; T. Zieliński, *Tragodumenon libri tres*, Cracoviae 1925, p. 251 sq.; Enni *Telephus*, fr. I, v. 285 R; fr. III, v. 287 R.

[11] Cf. quoque *Resp. Athen.* 22,3: (ὀστρακισμόν), ὃς ἐτέθη διὰ ὑποψίαν τῶν ἐν ταῖς δυνάμεσιν; Plut. *Alc.* 13: (ὄστρακον), ᾧ κολούοντες ἀεὶ τὸν προύχοντα δόξῃ καὶ δυνάμει τῶν πολιτῶν ἐλαύνουσι.

Vitae simplicitatem, qua exules utuntur, Democritus quoque, magni nominis, laudibus tulit (fr. 246 D., ap. Stob. III 40,4: ξενιτείη βίου αὐτάρκειαν διδάσκει· μᾶζα γὰρ καὶ στιβὰς λιμοῦ καὶ κόπου γλυκύτατα ἰάματα) et tamquam eorum philosophorum praecursor, qui totius mundi amorem profitebantur[33], hoc praedicabat: ἀνδρὶ σοφῷ πᾶσα γῆ βατή· ψυχῆς γὰρ ἀγαθῆς πατρὶς ὁ συμπὰς κόσμος (fr. 247 D = Stob. III 40,7). Etiam Hippias Eleus docebat omnes homines natura (φύσει) consanguineos et propinquos esse (Plato, *Prot.*, p. 337 c)[34].

Sed quamquam iam V a. Chr. n. saeculo opinio ὅτι φυγὴ οὐ κακόν praenuntiabatur, popularis demum Hellenisticae aetatis philosophia, ad vulgi usum accommodata — ut iam diximus — eandem divulgavit. Homines tum exilio afficiebantur, non tam ut pridem rei publicae causa, sed saepius arbitrio ac libidine regum, postea vero imperatorum Romanorum. Praeterea Alexandrini homines, qui opes ingentes civitatesque everti propriis oculis spectabant, Fortunae videlicet vi ac ludibrio temporum vicissitudines nec non exilii aerumnas interpretabantur[35], in quo a populari illa philosophia non mediocriter adiuvabantur.

In hanc rursus regionem popularis sermo, diatriba, quae vocatur, cadit Teletis, Περὶ φυγῆς inscriptus (ed. O. Hense, Tübingae 1909², p. 21), III a. Chr. n. saeculi auctoris, cui Stilponis, Bionis Borysthenitae fragmenta asservata debemus[36]. Horum et Stoicorum libros postea Musonius quoque Rufus I post Chr. n. saeculo in usum suum convertit, cuius satis magna exstat diatriba (ὅτι οὐ κακὸν ἡ φυγή), una cum Teletis reliquiis a Stobaeo (III 40,9 sq.) ab oblivione vindicata (cf. Gieseckium, *o. c.* p. 25). Ex celebratis auctoribus Cicero — ut opinor — erit laudandus, qui in *Tusc.* V 37,106, 108 epitomam alicuius Περὶ φυγῆς exscripsit (Giesecke, p. 48), ipse vero, *de nat. d.* I 44,121, Stoicos fortasse sequitur philosophos, cum dicit: *censent autem sapientes etiam ignotis esse amicos*[37]. Totius mundi amorem a Stoicis celebratum Seneca posteriore aetate amplexus est, cum ipse expulsus Helviam matrem peculiari libro consolaretur, in quo exarando eisdem fortasse fontibus usus est, atque Cicero (v. Giesecke, p. 52—53).

Haec omnis consolationum materia et Plutarcho praesto fuit (cf. Giesecke, p. 43 sq.), libelli q. i. Περὶ φυγῆς auctori. Hanc Dio quoque Chrysostomus

---

[33] Ipsa vox κοσμοπολίτης Stoicis, ut verisimile est, debetur.

[34] Quamquam ap. Plutarchum, *ex.* 5, et Ciceronem, *Tusc.* V 37, 108, etiam Socrates mundanum (κόσμιον) se esse dicebat, longe alia et in *Critone* — ut iam p. 38 monuimus — et in *Apologia*, p. 37, philosophus exponit, quam in his Plutarchi et Ciceronis narratiunculis; cf. Gieseckium, p. 48.

[35] Variabilis Τύχη Hellenisticae aetatis indolem atque ingenium optime exprimere videtur, ut J. Kaerst docuit (*Gesch. d. Hellenismus*², Leipzig — Berlin 1926, II, p. 169 sq.).

[36] Cf. A. Modrze, RE II 9,376 sq., s. v. *Teles*; Giesecke, *o. c.* p. 3 sq., 12, 21.

[37] Locum Nauck ad Eur. fr. 902 affert explicandum.

Exules enim, personae iam Homero minime ignotae, patria extorres, in conspectum Graecorum saepenumero veniebant. Sed aquae et ignis interdictionibus variae profecto suberant causae.

Graeci vetustiores hac religione tenebantur sanguinem parricidio profusum, similiter atque ipsum caedis auctorem, immundum esse, hominibus, ne contaminarentur, vitandum. Itaque homicida, quo facilius ultionem privati hominis seu familiae, cui iniuria illata sit, evitet, ipse in voluntarium secedit exilium[8]. Nonne iam Empedocles philosophus persuasum habebat (Καθάρμ. fr. 115,1 sq. D) nulla re nisi domicilii commutatione et innumerabilium annorum exilio culpae maculam deleri?

Caedis auctores tam diu ab urbe abesse iubebantur, donec res publica occisi hominis familiae legibus satisfacere occepit. Sed apud Homerum Tleptolemus, Herculis filius, avunculi caede patrata socios congregavit et in exilium profectus est (B 660 sq., 667: βῆ φεύγων ἐπὶ πόντον). Idem Medon, Oilei filius (N 695 sq.), fecisse traditur... ἔναιεν ἐν Φυλάκῃ, γαίης ἀπὸ πατρίδος, ἄνδρα κατακτάς. Talis exul Patroclus iuvenis, ut fama est, fuit (Ψ 86 sq.). Religionem traditione receptam et *Odysseae* auctor non ignorabat; de Theoclymeno comperimus vatem tamquam homicidam Argis fugisse atque inter homines errasse (o 223 sq., 272, 276). Item Ulixes de se ipso Minervae haec commenta enarrat (ν 259 sq.):

φεύγω, ἐπεὶ φίλον υἷα κατέκτανον Ἰδομενῆος
Ὀρσίλοχον...

Raro tamen usu veniebat, ut homo quidam deis omnibus invisus solivagus erraret, hominum tramites evitans. Sarpedon talis fuit (Z 201 sq.):

...οἷος ἀλᾶτο
ὃν θυμὸν κατέδων, πάτον ἀνθρώπων ἀλεείνων.

Aliis quoque de causis homines antiqui e civitate pellebantur; iam apud Homerum exilium rei publicae causa iussum apparet: regis filium, Bellerophontem, Proetus e Lycia expulit, tamquam validior, quam ille (Z 158 sq.).

Itaque cum heroum fata tragici poetae enarrare occepissent, exilii et captivitatis *motivum*, nil mirum id quidem, suum fecerunt. Praeter personas fabulosis narrationibus pervulgatas, ut Oedipum, Clytemestram, Orestem, Tydeum, Medeam, Atreum aut Thyestem[9], maximam partem de heroibus agitur, qui in fabulis nunc deperditis in scaenam prodibant.

---

[8] Cf. M. Nilsson, *Gesch. der gr. Religion*, I, München 1941, p. 39 sq.; S. Wide, *Gr. Religion*, Gercke-Norden, Einl. II², p. 188, 196.

[9] De Oedipo cf. Soph. *OT*. 96 sq., 100, 795 sq., 1178, 1340, 1436, 1518; Sen. *Oed*. 22, 217, 234, 259, 645, 795; *Phoen*. 216; de Clytemestra: Aesch. *Ag*. 1410, 1412; de Oreste: Soph. *El*. 1255; de Tydeo: Aesch. *Suppl*. 148; de Medea: Sen. *Med*. 179 sq., 190, 250 sq., 488 sq.; Enn. *Med. Ex*. IX 230 R, X 231 R; de Atreo et Thyeste: Sen. *Thy*. 37 sq.: *ob scelera pulsi...*

viverent, amicitiae atque amoris vinculo coniungi[31]. Sic vita etiam inter extremas et remotas gentes peracta tamquam magis toleranda mitigabatur quodammodo ac leniebatur. Atque inter celeberrimos sapientiae Graecorum principes non deerant, qui ipsi exulum fortunam experti sint et ad minuendam exilii vituperationem nonnihil inde conferebant. Huc nemo alius nisi Empedocles ille nobilis pertinet, Orphicorum fere extremus propagator litteratus, qui (fr. 115,1 sq. D, v. supra p. 39) docebat eius, qui in hac vita deliquisset, flagitia nulla re nisi multorum demum milium annorum exilio expianda esse; nos igitur omnes tamquam exules esse. Inter quos Empedocles se ipsum numerabat:

τῶν καὶ ἐγὼ νῦν εἰμι, φυγὰς θεόθεν καὶ ἀλήτης.

Plutarchus, qui *de ex.* 8 eum attulit locum, commentariolum proprio Marte exaratum addit: ἀποδείκνυσι... ξένους καὶ φυγάδας ἡμᾶς ὄντας.. τῆς ψυχῆς ἀλλαχόθεν ἡκούσης δεῦρο... φεύγει καὶ πλανᾶται θείοις ἐλαυνομένη δόγμασι καὶ νόμοις... οὐρανοῦ καὶ σελήνης γῆν ἀμειψαμένη... καὶ τὸν ἐπὶ γῆς βίον, ἐὰν μικρὸν ἐνταῦθα τόπον ἐκ τόπου παραλλάξῃ, δυσανασχετεῖ καὶ ξενοπατεῖ. Tales opiniones ad discrepantem exilii aestimationem nonnihil prodesse potuisse unicuique patet[32]. Sed prior philosophus, qui exularet ipse, Anaxagoras fuisse traditur. Cui dicta tribuuntur dubiae tamen auctoritatis (cf. Gieseckium, *o. c.* p. 54) ab exilii acerbitatibus mitigandis minime aliena. Cum enim philosophus, rerum naturae perscrutandae intentus et rem familiarem et rem publicam neglegeret, πρὸς τὸν εἰπόντα (teste Diogene Laert. I 3,7) οὐδέ σοι μέλει τῆς πατρίδος, Εὐφήμει, ἔφη· ἐμοὶ γὰρ καὶ σφόδρα μέλει τῆς πατρίδος, δείξας τὸν οὐρανόν.

Sic princeps inter philosophos exul edocebat omnino contemnendam esse illius mundi, qui nunc esset, civitatem. Ad Anaxagoram Athenis expulsum hocce dictum refertur, ab eodem Diogene Laert. notatum (§ 10): Πρὸς τὸν εἰπόντα, Ἐστερήθης Ἀθηναίων, Οὐμενοῦν, ἔφη, ἀλλ' ἐκεῖνοι ἐμοῦ. Sed celeberrima Clazomenii sententia illa profecto est, quae ad humationem corporum spectat (ibid. § 11; cf. Cic. *Tusc.* I 43,104 = fr. 34a Diels): πρὸς τὸν δυσφοροῦντα, ὅτι ἐπὶ ξένης τελευτᾷ, Πανταχόθεν, ἔφη, ὁμοία ἐστὶν ἡ εἰς ᾅδου κατάβασις.

---

[31] Cf. A. Krokiewicz, *Studia orfickie* (lib. Polona lingua exaratus), Varsaviae 1947, Bibl. Meandri vol. 3, p. 56, 87; cf. *Sprawozdania Pol. Akad. Umiejętności* XLVI, 1945, p. 65. Philosophorum interpres sagacissimus attentum me fecit reconciliandae invicem veteris amicitiae legem optime illustrari posse Empedoclis fr., scil. 130 Diels:

ἦσαν δὲ κτίλα πάντα καὶ ἀνθρώποισι προσηνῆ,
θῆρές τ' οἰωνοί τε, φιλοφροσύνη τε δεδήει.

Cf. fr. 128 Diels.

[32] Et Orphicos et Empedoclem non respexit A. Giesecke, qui in copiosissima dissertatione (*De philosophorum vett. quae ad exilium spectant sententiae*, Lipsiae 1891) id potius indagare sibi proposuit, quatenus singulae philosophorum opiniones aliae ex aliis penderent.

III

Exilium igitur et captivitas, ut iam statuimus, non mediocri auctoritate apud tragicos Graecos gaudebat; nempe *motivum* fuit, mirum quam aptum ad miserationem (ἔλεος) spectatorum commovendam, qui exulum miseria atque aerumnis non difficile tangebantur eoque magis profecto dolebant, cum in vita fere cotidiana exulantibus et captivis usque quaque occurrerent. Sed nemo fere alius poeta, quam Euripides, scilicet τραγικώτατος, misericordiam spectantium excitare sciebat, cuius tamen Telephus aerumnosus, pannis obsitus, Aristophanis risum potius movit (*Acharn.* 432 sq.). Motivum Romanorum scaenici poetae receperunt[17]. Post Euripidem Seneca tragicus eandem facultatem ingenii prae se ferebat, qui non solum vestis cultu misero, sed et oratione, tragice grandi, sua faciebat[18].

Sed cum tragicorum Graecorum aetate exilium, ut numquam fere postea, tam frequenter in verae vitae conditionibus in conspectum veniret, quaestio oritur, num et aequalium hominum opiniones tragici tradiderint, quae fere communes de exilio tum fuissent. Nempe recentiorum temporum indagationes id profecto aperuerunt tragicos poetas fabulis antiquitus traditis minime impeditos esse, quominus ipsorum opiniones de nonnullis suae aetatis rebus sensim proferrent[19]. At priusquam id explicabimus, videamus nunc, quae omnino de exilii quaestione ex ipsis Graecorum et Romanorum tragoediis erui possint.

Inde ab aetate, quae Hellenistica vocatur, exilium sine dubio minores, quam olim, incommoditates afferebat. Cum enim πόλις, civitas illa minuta, exsistere re vera paene desiisset, commercia autem inter nationes et aditus ad omnes fere homines repente patuissent, magnorum imperiorum, quae tum pollebant, incolae sine molestia peregrinabantur sedesque sibi deligebant, familiaritates contrahebant. Inde in remotissimis quin etiam mundi regionibus exules non difficile in hospites incidere poterant aut in homines, quorum curae ipsi commendabantur. Id Cicero nimirum expertus est. Solum Ovidius amicis despoliatus, in barbaria degens vitam agebat.

At in vetustioribus, quae ex Homero novimus, saeculis errores in peregrinis terris maximum hominibus malum ducebantur (ο 343):

πλαγκτοσύνης δ' οὐκ ἔστι κακώτερον ἄλλο βροτοῖσιν...

[17] Cf. P. Decharme, *Euripide et l'esprit de son théâtre*, Paris 1894, p. 275 sq.; P. Masqueray, *o. c.* p. 91 sq.; L. Herrmann, *Le théâtre de Sénèque*, Paris 1924, p. 389, Les Belles Lettres.

[18] L. Herrmann, *l. c.*; G. Przychocki in dissert. Polona lingua exarata, q. i. (*De Senecae tragoediarum oratione*) *Styl tragedyj Anneusza Seneki*, Cracoviae 1946, Acad. Polon. Litter., Archiv. Philol. nr 17.

[19] De Euripide B. Biliński id statuit, Meander IX 1954, p. 399 sq.; de Seneca L. Strzelecki in praelectione a. 1954 habita, in Eos XLVII 1954/55, p. 97 sq. publici iuris facta, in qua vir doctissimus eas res in Senecae tragoediis investigabat, quae tum in re publica revera fiebant.

DE NUMERO HISTRIONUM PARTIUMQUE IN COMOEDIIS PLAUTINIS QUAESTIONES

Scripsit

MICHAEL SWOBODA

(Res porro tractatur et absolvitur)

Nunc, ut erat propositum, de fabulis in actus dividendis quid coniectare liceat, disputabimus.

Iam Euanthius[1] apud Latinos comoediarum scriptores omisso more Menandro etiam noto, relinquendi in fabula loci, quo chorus pristina auctoritate magna iam ex parte privatus prodiret, quinquepartitos actus dirimere difficile esse monuit. Adnotationes, quales sunt: χοροῦ aut κομμάτιον χοροῦ carentes ullo contextu, iam apud Aristophanem secundum G. Przychockium (*Plautus*, p. 432—433) locos, quibus intervalla — si hoc verbo uti licet — ad actorum recreationem vestesque mutandas necessaria fieri debuerunt, significant. Quod Aristophanis quoque *Vita* (p. XXVIII D) clare indicat: πάλιν δὲ ἐκλελοιπότος καὶ τοῦ χορηγεῖν τὸν Πλοῦτον γράψας, εἰς τὸ ἀναπαύεσθαι τὰ σκηνικὰ πρόσωπα καὶ μετεσκευάσθαι ἐπιγράφει „χοροῦ", φθεγγόμενος ἐν ἐκείνοις ἃ καὶ ὁρῶμεν τοὺς νέους οὕτως ἐπιγράφοντας ζήλῳ Ἀριστοφάνους. Chori quoque quendam usum apud Plautum (*Rud.* v. 290) invenimus[2]. Intervalla, quae dixi, inter singulos actus facta tibiis (ut apud Plautum *Pseud.* v. 573) aut alio quoque modo (ut puta choragi oratione in Plauti *Curc.* v. 462) explebantur. Tibiis inter singulos actus cani iam Plauti aetate solitum esse G. Przychocki (*Plautus*, p. 436—437) asseverat. Atque hanc quidem consuetudinem Donatus (*Praef. Ter. Andr.* II 3) confirmat, cum momentum, quo scaena vacua fiat, ut chorus vel tibicen audiatur, observari iubet: id momentum pro actus fine habet[3]. Idem Donatus alio loco[4] actuum in fabulis Latinis divi-

---

[1] Euanthius, *de fab.* III 1: ... *ita paulatim velut attrito atque extenuato choro ad novam comoediam pervenit, ut primo quidem choros tollerent locum eis relinquentes* (*sc.* χοροῦ), *ut Menander fecit... postremo ne locum quidem reliquerunt, quod Latini fecerunt comici, unde apud illos dirimere actus quinquepartitos difficile est.*

[2] Cf. F. Leo, *Plautinische Forschungen zur Kritik und Geschichte der Komödie*[2], Berlin 1912, p. 240, adn. 1: „Auch der Chor ist aus der neuen Komödie keineswegs spurlos verschwunden, auch wenn man nicht seine Spuren in den advocati des *Poenulus*, den piscatores des *Rudens*, den lorarii der *Captivi* und *Menaechmi* sucht" e. q. s.

[3] Ael. Donatus, *Ter. Andr. Praef.* II 3: *est attente animadvertendum ubi et quando scaena vacua sit ab omnibus personis, ut in ea chorus vel tibicen audiri possit, quod cum viderimus, ibi actum esse finitum debemus agnoscere.*

[4] Ael. Donatus, *Ter. Andr. Praef.* II 3: *Difficile est divisionem actuum in Latinis fabulis internoscere obscure editam...*

simul eicerentur et re familiari privarentur (cf. Aristot. *Polit.* V 2,4 et 8). Res tamen novae non omnibus placebant; unus eorum, qui novitatem rerum indignabatur, hisce apud Theognidem (v. 893) conqueritur:

οἱ δ' ἀγαθοὶ φεύγουσι, πόλιν δὲ κακοὶ διέπουσιν.

Sufficit igitur e. c. Herodoti celeberrimi libros oculis percurrere, ut permultae statim exulum e chartis procedant personae. Quarum agmen Adrastus ducit parricida (I 35), hunc Pisistratus sequitur (I 61), non desunt Alcmaeonidae (I 64, cf. V 62). Etiam Croeso, ut in exilium eat, Pythia suadet (I 55)[12]. Samii quoque exules ab Halicarnassensi memorantur (III 46). Periander filium sibi molestum, i. e. rei publicae causa, in exilium misit (III 50 sq.), id quod Polycrates Samius in Solysonem quendam commisit (III 39,139). Rursus ex V 30,31 de complurium divitum (τῶν παχέων) Naxiorum relegatione comperimus. Succedunt Clisthenes nobilis (V 72) et Aristagoras (V 51,97) propter rei publicae rationes Lacedaemone expulsus. Demaratus quoque (VI 67 sq.) sua sponte domo exit, Nicodorus quidam ab Aeginetibus (VI 88) eicitur, ut Cimon a Pisistrato (VI 103; cf. V 62). Pelasgas Athenienses ideo oppidis agroque exterminasse feruntur, quod urbem munitam terramque fertilem eis inviderent (VI 137). Terillus, Himerae tyrannus, exul vitam agebat (VII 165), apud Medos vero Dicaeus quidam, exul Athenis, auctoritate pollebat (VIII 65). Agmen claudunt apud Halicarnassensem tres fratres Argis profugi, Macedonum civitatis conditores (VIII 137).

Exulibus Xenophontis quoque *Expeditio*, quod alterum exemplum apponimus, nimirum scatet. Iam in ipso opusculi exordio Tissaphernes partem Milesiorum aqua et igni interdixisse narratur (I 1,7). Inter exules numerantur Clearchus (I 1,9; 4,3; II 6,4) et Aristippus (I 10) duces, similiter Gaulites Samius (I 6,5). Exul commemoratur Archagoras quidam (IV 2,17), Xenophon denique ipse (V 3,7) et Timasion (V 6,23). Ceterum exilium tantopere divulgatum est, ut de Coerodate Thebano auctor haec admonere posset (VI 1,33): ὃς οὐ φεύγων τὴν Ἑλλάδα περιήει, ἀλλὰ στρατηγῶν[13].

Litterati quoque homines Graeci et Romani inter exules minime desiderantur. Sic Alcaeus, cum ratio populi in patrio oppido superior fuisset, Lesbum insulam reliquit et usque in Aegyptum emigravit (fr. 100 Bg), cuius frater Babylonem exiisse traditur (fr. 50 Bg). Inde Horatius (*c.* II 13,27) inter argumenta, quae Alcaei carminibus celebrarentur, *dura fugae mala* enumeravit. Marmore, quod Parium vocatur, teste (*ep.* 36) Sappho ex oppido Mitylene

---

[12] Hunc locum post saecula Dio Chrysost. (or. XIII, Περὶ φυγῆς 6,7) attulit, qui idem consilium a deo acceperat.

[13] Admirationem profecto movet tam multis vocabulis relegationem apud Graecos significari: cf. e. c. ἐκβάλλειν, ἐξορίζειν, φυγαδεύειν, ἀνδρηλατεῖν, ἐκκηρύττειν, ἐξοστρακίζειν; sensu passivo: ἐκπίπτειν, φεύγειν.

classique, même à l'apogée de leur hégémonie, n'ont atteint une telle étendue territoriale fondée sur l'unité de la culture matérielle et des relations sociales et économiques. On comprend aisément que les Achéens, disposant d'une base territoriale, purent entreprendre une expansion qui contribua dans une mesure importante à modifier l'aspect politique et ethnique des côtes de l'Egée ainsi que de certaines côtes de la Méditerranée orientale.

Pour parvenir à une image plus claire des relations politiques régnant dans l'Egée, il faut soumettre à une analyse approfondie la question des relations mycéno-crétoises. Les opinions qu'on a énoncées jusqu'ici à ce sujet ont été formulées sous l'impression de l'hypothèse dont le point le plus capital fut la soi-disant suprématie de la Crète sur la Grèce qui aurait duré jusqu'à 1400 environ. Pourtant, elle s'appuyait sur un fondement de sources assez restreint dont l'interprétation suscite des doutes justifiés. On a voulu déduire de cette hypothèse que la Crète était une grande puissance maritime, on a formulé le terme de la „thalassocratie minoenne", on a vu enfin dans une forte marine l'instrument de la grande politique de la Crète et le garant de sa sécurité, avec ses palais ouverts[84]. Ce „pancrétisme" spécial, effet caractéristique de l'époque initiale des recherches scientifiques, n'était depuis quelque temps accepté qu'avec réserve par beaucoup de savants. On a souligné qu'il devait son fondement à l'opinion très répandue au XIX^{e} siècle d'après laquelle toute marque d'une influence civilisatrice étrangère devait être conséquence de la conquête par le pays, d'où cette influence rayonnait. Mais à mesure que les méthodes des recherches se perfectionnaient, ce point de vue fut rejeté. On a constaté, grâce à des observations répétées, que l'influence civilisatrice ne doit pas nécessairement être liée avec la conquête, à moins qu'elle ne se manifeste d'une façon violente. L'exemple le plus marquant en est l'Etrurie, profondément imbue d'éléments grecs, bien qu'elle n'ait jamais été conquise par les Grecs[85]. La réception des influences civilisatrices crétoises, en conséquence de la pénétration pacifique et non de la conquête, paraît aujourd'hui d'autant plus vraisemblable que le principal argument des partisans de la suprématie minoenne en Egée, à savoir le mythe de la „thalassocratie", fut sérieusement ébranlé[86].

Une meilleure connaissance de la civilisation crétoise, les fouilles archéologiques, menées dans la zone des îles égéennes, ont permis de constater une chose surprenante et assez étonnante. Et voici, à l'exception de Phylacopi

---

[84] Ce sont Evans, *The Palace of Minos*, IV, p. 784, ainsi que Pendlebury, *The Archaeology of Crete*, p. 134, qui représentent ce point de vue.

[85] Cf. Wace, Blegen, *Pottery as Evidence for Trade and Colonisation in the Aegean Bronze Age*, Klio XXXI, p. 139 ss.

[86] C'était Starr, *The Myth of the Minoan Thalassocracy*, Historia III 3 1955, p. 282 ss., qui a analysé en détail toute la discussion sur ce sujet.

steriore liberi stili aetate (scil. a. 415—409) T. Zieliński collocare vix dubitavisset[43]. Sic igitur si totum tempus animo reputabimus, quo tempore Euripides fabulas componebat, apud senescentem iam poetam discrepantiam quandam et declinationem cernere videmur, quae ad exilii quaestionem spectat. Id quidem et Plutarchus non neglexit, qui postquam celebrem patriae laudationem (scil. fr. 360 N ex Neoptolemo desumptam) attulit, haec addere non omisit (*ex.* 13): ἀλλ' ὁ ταῦτα γράψας εἰς Μακεδονίαν ᾤχετο καὶ παρ' Ἀρχελάῳ κατεβίωσεν. Item digna sunt, quae denuo in memoriam revocentur Polynicis verba, iam p. 37 a nobis laudata (*Phoen.* 358 sq.): necessitatem esse omnes patriam amare. Quibus heros haec fere subiungit: qui autem aliter dicat, verbis eum delectari, mentem vero illic habere:

ὅς δ' ἄλλως λέγει,
λόγοισι χαίρει, τὸν δὲ νοῦν ἐκεῖσ' ἔχει.

Versus ad ipsum Euripidem possunt sane referri: ea enim, quibus poeta aetate minor patriam terram laudabat aut exulum seu captivarum miseram fortunam deplorabat, apud senem fere λόγοι solum apparuerunt, νοῦς autem ipsius novitate potius opinionum gaudebat, quibus universi mundi amor pronuntiabatur. Id profecto sua ipsius vita Euripides quodammodo confirmavit, cum in Macedonia finem vitae habuisset. Sic poeta, novitatum fautor cupidus, quibus humanarum cogitationum progressus significari solet, ad Hellenisticam potius, quae ita vocatur, aetatem, tamquam eius praecursor recte ac iure pertinet. Ad Euripidem igitur sane posteriore aevo C. Musonius, exilii laudator, provocare potuit atque ea, quae nunc in fr. 1047 N leguntur, testimonio apponere (scil. in p. 42,12 H).

Eiusmodi novatores ac praecursores inter poetas minime sunt ignoti in litterarum historia, quae omnes gentes amplexa est. Americanorum vatem et prosatorem W. Whitmanium e. c. apponere possumus, nostris etiam temporibus celebratum, qui tantopere suam antecessit aetatem, ut quamvis medio XIX saeculo vixisset, quo America hominum bene nummatorum regimen pateretur, omnes gentes salutaverit seque ipsum omnium urbium civem non dubitaverit nuncupare[44]:

I see cities of the earth and make myself at random a part of them
I belong in Moscow, Cracow, Warsaw,
or northward in Christiania...

Sed ante permulta sane saecula ignotus quidam tragicus Graecus (adesp. 392 N) idem fere exsecutus est, in quo aequalium suorum indolem mirum quantum antecessit:

Ἀργεῖος ἢ Θηβαῖος· οὐ γὰρ εὔχομαι
μιᾶς, ἅπας μοι πύργος Ἑλλήνων πατρίς...

---

[43] *Tragodumenon libri*, p. 239; v. adn. 11.

[44] W. Whitman, *Salut au Monde*, § 9 (v. *The Compl. Poetry and Prose of Walt Whitman*, New York 1948, vol. I, p. 153).

rogationibus Ennius (*Andr.* fr. IX, v. 75 sq. R) expressit, quae non semel ex captivarum ore mittuntur; sic in Eur. *Hec.* 444 sq. chorus nescit, quo ventus se vecturus sit:

Αὔρα, ποντιὰς αὔρα...
ποῖ με τὰν μελέαν πορεύσεις;

448 sq.:

τῷ δουλόσυνος πρὸς οἶκον
κτηθεῖσ' ἀφίξομαι;

Variae igitur terrae, ubi infelices considere possunt, tamquam geographorum more enumerantur (v. 450 sq.):

ἢ Δωρίδος ὅρμον (ἀφίξομαι)
ἢ Φθιάδος;

Idem *motivum* apud Senecam *Med.* 448 sq. recurrit, ubi Medea Iasonem *ad quos remittis?* (452) aut *quo me remittis?* (460) interrogat et nonnullas regiones tamquam ad eligendum proponit. Non aliter Troadum chorus fecit, si in Sen. *Tro.* 818 sq. interrogat: *Quae vocat sedes habitanda captas?*, post quae iterum variae regiones enumerantur, ut in Eur. *Hecuba.* — *Cui famula trador?* Andromacha ap. Senecam, *Andr.* 979, interrogat[25]. Item in Senecae *Herc. Oet.* 131 sq. captivae sollicitantur: *quaeretur, patriae quis fuerit locus.*

Paupertatis quoque imminentis metu exules urgentur. Nempe vox φυγάς fere idem atque πτῶχος significat (Soph. *OC.* 444); nonnumquam enim in terram inhospitalem veniendum est (Sen. *Oed.* 259). Mendicum se ipsum Polynices appellat (Soph. *OC.* 1335), *tristis egestas trepidi comes exilii* a Seneca nuncupatur (*Thy.* 924). Egestatem Heraclidarum in exilium eiectorum Megara quoque commemorat (Eur. *Herc. fur.* 304). Tiresias Lai interfectori vaticinatur exulem eum egenum ex divite futurum (Soph. *OT.* 455 sq.)[26].

Exules praeterea se deorum sacris publicis expertes esse dolent, quae cum familia aut cum omni populo certis locis olim faciebant. Oedipus sua sponte in exilium iturus se ipsum aspectu sacrorum delubrorum privavit (Soph. *OT.* 1378 sq.).

Sequitur, ut sepulcrorum curam in iudicium vocemus. Aetate maiores homines, testis est Lucianus (*Patriae enc.* 9), summopere studebant, ut in patria terra sepelirentur. Antiqui enim, quod inter omnes constat, ei imprimis rei consulebant et providebant, ut mortuorum propinquorum sepulcra magna cum cura colerentur utque in bustis eorum sacra fierent[27]. Si quis autem procul a patria mortuus erat, ut illi Euboici cives in Platonis epigrammate commemorati, omnibus his rebus despoliabatur. Solus tantummodo Oedipus ex-

---

[25] Cf. Sen. *Tro.* 855, 862.

[26] Ceterum cf. Hor. *A. P.* 96: *pauper et exul* (de Telepho et Peleo).

[27] Cf. Nilsson, *o. c.*, I, p. 166 sq.

memorat (Eur. *Tro.* 601, 1311). Andromache postquam captiva in peregrinam terram venit, lamentatur (Eur. *Andr.* 169):

οὐ γὰρ ἔσθ' Ἕκτωρ τάδε
οὐ Πρίαμος οὐδὲ χρυσός, ἀλλ' Ἑλλὰς πόλις.

Peleus igitur senex miratur (ibid.) Helenam coniuge relicto in aliam terram migrare sustinuisse.

Desiderium lares suos videndi — id quod apud Aiacis Sophoclei comites iam observavimus, v. supra p. 37 sq. — captivae nonnumquam apud tragicos verbis prosequi iubentur. Sic virginum chorus (in Eur. *IT.* 136) domos et oppida Graeciae desiderat: πατρῴων οἴκων ἕδρας, cf. 452 sq.: ...καὶ γὰρ ὀνείρασι συμβαίην/δόμοις πόλει τε πατρῴᾳ... At Troades non alia proferunt in Eur. *Hec.* 479 sq.:

ἐγὼ δ' ἐν ξεί-
να χθονὶ δὴ κέκλημαι
δούλα λιποῦσ' Ἀσίαν...

cf. 913 sq.:

ὦ πατρὶς Ἰλιάς... οὐκέτι σ' ἐμβατεύσω...

et v. 939 sq.:

πόλιν ἀποσκοποῦσ', ἐπεὶ νόστιμον
ναῦς ἐκίνησεν πόδα καὶ μ' ἀπὸ γᾶς
ὥρισεν Ἰλιάδος...

Terra patria in omne tempus ex oculis abeuntium evanescit (Sen. *Tro.* 1049). Misera nimirum sors exules manet: οἰκτρός τις αἰὼν πατρίδος ἐκλιπεῖν ὅρους (Eur. fr. 30 N). Prae incerta exulum fortuna chorus in Eur. *Suppl.* 267 sq. recordatur feras etiam bestias refugium habere, servum ad aras deorum confugere. Itaque domi manere summa felicitas praedicatur a Sophocle, fr. 848 N:

οἴκοι μένειν δεῖ τὸν καλῶς εὐδαίμονα.

Incertae vitae condiciones non minus exules sollicitant, quorum nonnulli omnes quidem terras pererrasse dicuntur, ut Hercules (Sen. *Herc. fur.* 451), Thyestes (*Thy.* 236), Heraclidae (Eur. *Heracl.* 15 sq.), qui ab alia in aliam regionem demigrant. Nempe in votis Medeae est, ut Iason *per urbes erret... pavens, invisus, incerti laris* (Sen. *Med.* 19 sq.). Cum Theseus Hippolytum expellit, erroribus filii fines non statuit: *percurre gentes ...per omnes ... latebras... nullus obstabit locus* (Sen. *Hipp.* 929 sq., 937 sq.). Incerta profecto est exulis fortuna: *exul incerta vagat* (Pacuv. *Med.* VII v. 225 R). Oedipus in dubio est, quis se erronem in diem excepturus sit (Soph. *OC*, 3 sq.). Io in incerto vitam degit (Aesch. *Prom.* 564, 576 sq.). Saepius igitur exulum dubitantium interrogationes audiuntur, e. g.: ποῖ γὰρ τράπωμαι πατρίδος ἐκβεβλημένη; (Agaue in Eur. *Bacch.* 1306)[24]. Dubitationem, qua femina capta aestuat, aliquot inter-

[24] Cf. Eur. *Hec.* 189 sq.; *Phoen.* 979; Enn. *Med. Ex.* fr. X, v. 231 R; Sen. *Herc. Oet.* 1338, 1787, 1797.

optabat, ut statim e civitate eiceretur utque in peregrina terra omnibus ignotus moreretur (Soph. *OT.* 1436 sq.), id quod praecipue Antigone dolet (*OC.* 1705 sq.; 1713 sq.: ἔρημος ἔθανες). Talibus curis saepissime nostrae vexantur; apud Senecam, *Tro.* 864, Troades captivae Hecubam interrogant: *in cuius moriere regno?* Itaque Andromacha (ibid. 975) Helenae invidet eam in patriam rursus redituram esse: *hanc cara tellus sedibus patriis teget.* De tali Poppeae invidia suspicionem Octavia habet (Ps. Sen. *Oct.* 909 sq.):

invidet etiam
cur in patria mihi saeva mori?

Sed inter has flebiles exulum lamentationes duo ante omnia recurrunt *motiva*, quae ad tragicorum potius ipsorum aetatem referenda esse videntur: civitatis amor et studium nec non potestas dicendi, quae velis, παῤῥησία illa: nempe ea quae tamquam coaluit cum populari V a. Chr. saeculi re publica.

Civitatis amator Plisthenes apparuit, cuius pater Argis est expulsus; inde filius apud Eur. fr. 630 N (cf. Welcker, p. 690) hisce conqueritur:

ἐγὼ δὲ Σαρδιανὸς [οὐ γὰρ] οὐκέτ' Ἀρόλας.

Cadmus fabulosus vocem μέτοικος, Homero ignotam, in dicendo adhibet, cum de exilio sibi imminenti loquitur (Eur. *Bacch.* 1354):

ἐγὼ θ' ὁ τλήμων βαρβάρους ἀφίξομαι
γέρων μέτοικος...

cf. Sen. *Phoen.* 511 sq., ubi Polynices se ipsum deplorat:

patria remotus, hospes alieni laris
externa consecutus...

Non aliter Helena lamentatur (Eur. *Hel.* 694):

ἐμὲ δὲ πατρίδος ἄπο κακόποτμον...
...ἔβαλε θεὸς ἀπό τε πόλεος...

Andromache δμωὶς ἐπ' ἀλλοτρίας πόλεος a choro (Eur. *Andr.* 137) nuncupatur.

Saepius tamen adiectivum ἄπολις omnem exulum et captivarum miseriam exprimere solet: cf. γραῦς ἄπολις de Hecuba (Eur. *Tro.* 1186; *Hec.* 811): ἄπολις, ἔρημος, ἀθλιωτάτη βροτῶν, item de Iphigenia (Eur. *IT.* 220) et Medea (Eur. *Med.* 644).

De verborum licentia duo exstant loci apud Euripidem, ubi tamquam a vera temporum ratione aberrasse videtur poeta tragicus, suam potius respiciens aetatem. Ion (scil. in fabula eiusdem herois nomine inscripta, v. 637 sq.) sic sermocinatur: peregrinus si quis inciderit in puram civitatem, i. e. non mixtam peregrinis, etiamsi nomine sit civis, tamen os servile obtineat et non habeat loquendi libertatem (οὐκ ἔχει παῤῥησίαν). Idem et Polynices exul

in scaena adfuisse veramque advocatorum multitudinis speciem praebere potuisse.

In *Curculione*: I. Palinurus (servus), Therapontigonus (miles); II. Phaedromus (choragus); III. Leaena, Curculio; IV. Planesium; V. Cappadox; VI. Coquus, Lyco (trapezita). In conspectu personarum exstat etiam „cantor". Praeterea in primo huius comoediae actu videmus Phaedromum comitante puero quodam, quem v. 75 Phaedromus alloquitur: *Cedo, puere, Simum.*

In *Casina*: I. Cleostrata; II. Olympio (vilicus); III. Myrrhina, Alcesimus, Citrio (cocus); IV. Lysidamus; V. Pardalisca; VI. Fides (prol. pers.), Chalinus.

In *Asinaria*: I. Mars (prol. pers.), Argyrippus; II. Demaenetus, Mercator; III. Libanus; IV. Leonida, Artemona; V. Cleareta, Parasitus; VI. Philaenium, Diabolus.

In *Rudente*: I. Arcturus (prol. pers.), Palaestra; II. Sceparnio, Gripus; III. Plesidippus, Ptolemocratia; IV. Daemones, Charmides; V. Ampelisca; VI. Labrax; VII. Trachalio.

In operarorium numero duos lorarios in hac fabula prodeuntes habemus: Sparacem et Turbalionem dico, qui inde a v. 826 usque ad v. 891 singula verba dicunt. Praeterea iam in primo actu adsunt tres iuvenes, quos Plesidippus v. 89 sq. alloquitur. Tres fuisse iuvenes ex Trachalionis conici potest verbis his (v. 315): *qui tris semihomines duceret chlamydatos cum machaeris?* In secundi actus principio et in scaena sequenti videmus piscatores, quorum partes semiauxiliarii histriones vel potius chori membra agere potuerunt. In supra tractato comoediarum Plautinarum ordine sola *Vidularia* omissa est, de qua aliquid certi dicere difficile est, quia mutilata ad nostram pervenit aetatem.

Iunivladislaviae

Cena zł 40.—